





~~C8037~~

Uc 9735

Biblioteka Jagiellońska



stdr0014701

Bezel. 9735/2

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME SECOND.



A WARSOVIE;

Et se trouve à PARIS

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques;
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

1097043



HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE IV.



A Diète de convoca-
tion qui précède celle
de l'Election fut indi-
quée au 15 Janvier.

An. 1674.

Elle devoit se terminer en
quinze jours : mais la passion
que tout le monde avoit d'y
voir Sobieski la fit proroger
au 22 Février. Il se refusa

Tome II,

Aij

Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.

An. 1674.

à cet empressement parce que l'ennemi l'occupoit. Tout s'y passa tranquillement sous la direction du Primat Inter-Roi à qui la République dut encore le calme général dont elle jouit durant tout l'inter-regne, tems ordinairement orageux dont les brigands & les séditieux profitent. La mort du Roi & le tems de l'Élection furent notifiés selon la coutume aux Puissances de l'Europe. Le champ Electoral fut ouvert au premier de Mai. Il faut se rappeler qu'il y a deux manieres d'élire les Rois de Pologne, où dans l'assemblée générale de la Noblesse, ce qu'on appelle *Diète à cheval*, ou seulement par les suffrages du Sénat & des Nonces qui représentent la Noblesse & les Provinces. Le Primat Inter-Roi craignant les dan-

An. 1674.

gers de la première, qui est ordinairement tumultueuse & violente, mania si adroitement les esprits, qu'il fit préférer la seconde, où la Nation représentée par ce qu'il y a de plus sage peut attendre un meilleur choix.

Sobieski montra tant d'indifférence pour la Couronne, qu'il n'arriva que le 10 Mai, malgré toutes les instances du champ Electoral qui vouloit s'éclairer de ses lumières. Peut-être aussi y mit-il de la politique pour être plus remarqué. C'étoit la première fois qu'il reparoissoit devant les Ordres assemblés depuis la victoire de Choczin. Il fut reçu avec une pompe à étonner les Etrangers, qui ne sont point accoutumés à voir leurs Généraux dans les honneurs du triomphe.

An. 1674.

Six Rivaux marchanderent la Couronne par leurs Ambassadeurs.

Le Prince Thomas de Savoye offroit deux millions pour soudoyer les troupes de la République pendant quelques mois, avec un secours de cinq mille hommes d'Infanterie jusqu'à la conclusion de la paix avec le Turc. Il promettoit outre cela de vendre tous les biens qu'il possédoit en Savoye ou en France valant neuf millions de florins, somme qu'il appliqueroit au bien de la République & qui la délivreroit des fausses monnoies dont elle étoit infectée ; tout cela sous la garantie du Duc de Savoye son oncle.

Le Duc de Modene modeste en réalités étoit prodigue en protections. Le crédit des deux

An. 1674.

Cardinaux Barbérins, dont il pouvoit disposer; ses alliances & ses liaisons d'amitié avec tous les Souverains, & surtout avec la Maison d'Autriche. L'arrière-petit-Fils de Philippe II. se flattoit de tirer de grands secours des deux branches contre le Turc.

Le Prince George de Danemark, celui que l'Europe avoit vu Mari d'une Reine, sans être Roi (a), outre des offres pécuniaires, promettoit une alliance défensive entre les deux Etats. Un autre point plus intéressant peut-être, mais qui toucha peu les Polonois, c'étoit de les initier dans le commerce en leur ouvrant d'abord celui des Indes Orientales.

(a) Anne, Reine d'Angleterre.

An 1674.

Le Prince de Transilvanie offroit quinze millions, unissoit sa Principauté à la Couronne & promettoit d'entretenir quinze mille hommes, tant que la République auroit guerre avec le Turc. La proposition parut trop considérable pour persuader qu'il étoit dans le pouvoir d'y satisfaire.

Le Prince Charles de Lorraine qui, dans la dernière Election avoit vû la Couronne balancer sur sa tête, se représentoit pour l'y fixer. Sans être plus riche, il avoit trouvé de bonnes cautions pour les offres qu'il faisoit; l'Empereur & le Roi d'Espagne. Il s'engageoit à entretenir cinq mille hommes d'Infanterie pour l'expédition contre le Turc, à prendre cinq cens Nobles Polonois dans sa garde, à fonder une

VI A

An. 1674.

Académie où cent autre Nobles recevroient une bonne éducation, à construire deux Forts, l'un contre la Turquie, l'autre contre la Moscovie, à fournir neuf mois de solde Militaire avec la promesse d'assister à la Pologne la moitié des revenus de la Lorraine & du Duché de Bar, dès qu'il en seroit en possession.

Le Prince Guillaume de Neubourg, qui fut depuis Electeur Palatin, se flattant d'être plus heureux que son Pere, que la Pologne avoit refusé dans la dernière Election, en chérissoit sur toutes les offres de ses Rivaux: au lieu de six ou neuf mois de solde Militaire, il en promettoit un an. Son Pere lui abandonnoit, dès le moment même, les revenus du Duché de Juliers.

A v

An. 1674.

qu'il appliqueroit aux nécessités de la République, en attendant qu'il pût la gratifier sans mesure lorsque l'immense succession qu'il attendoit, seroit ouverte. Un objet plus séduisant encore dans la crise où l'on se trouvoit, c'est qu'il prendroit à sa solde vingt mille Suédois & six mille Brandebourgeois pour les employer contre le Turc (a).

Si l'on n'achetoit cette Couronne que de la République même, ce seroit un bien : mais on l'achete encore des Particuliers qui la prostituent au plus offrant; & pour surcroît de malheur, ces grandes offres qu'un Candidat ambitieux fait à la République, il les ou-

(a) Zaluski, ibid. page 386.

blie, autant qu'il peut, lorsqu'il est sur le Trône. An. 1674.

Des six Compétiteurs il y en eut quatre qui n'eurent pas même la satisfaction passagère de balancer les suffrages; le Prince Thomas de Savoye, le Duc de Modene, le Prince George de Danemark, & le Prince de Transilvanie. Les deux autres, le Prince Charles & le Prince de Neubourg, disputèrent.

L'Empereur Léopold, qui avoit sacrifié le Prince Charles dans l'Élection précédente, avoit les plus fortes raisons pour l'appuyer dans celle-ci; c'étoit un Époux pour la Reine Éléonore, qui en lui donnant sa main, resteroit sur le Trône; & il paroïsoit beau d'y conserver le sang Autrichien; beau & avantageux, puisqu'on pouvoit tout attendre de l'Empe-

An. 1674 reur contre le Turc, si on
 avoit cette déférence pour lui
 & pour sa Sœur. Presque tous
 les Grands le nommoient; &
 le Primat Inter-Roi élevoit sa
 voix au-dessus des autres.
 « Quand nous pensions à dé-
 « poser le Roi Michel, disoit-
 « il, notre premier mouvement
 « fut de destiner notre Cou-
 « ronne au Prince Charles en
 « projetant son mariage avec
 « la Reine Éléonore. Ce que
 « nous ne pouvions faire alors
 « sans de violentes secouffes,
 « nous le pouvons à présent
 « par la liberté de nos suffrages
 « & pour le bien de la Patrie.
 « Pourquoi changerions-nous
 « d'avis? Dans tout autre ar-
 « rangement nous n'avons rien
 « à espérer de mieux; & nous
 « aurions deux Reines dont
 « l'entretien chargeroit la Ré-

« publique ». Ce qui forti- An. 1674
 fioit beaucoup cette faction,
 c'étoit les deux Paç, l'un
 Grand-Général, l'autre Grand-
 Chancelier de Lithuanie, qui
 entraînoient les Lithuaniens.
 La faction étoit si aveugle
 dans son zele, qu'elle pré-
 tendit donner le pas à l'En-
 voyé du Prince Charles sur
 l'Ambassadeur de France. La
 proposition parut si absurde
 qu'elle tomba d'elle-même.
 Mais l'Ambassadeur de France,
 Toussaint de Forbin, Evêque
 de Marseille, disoit une chose
 qui étoit écoutée avec plus
 d'attention. Il recommandoit à
 la République de ne pas choi-
 sir un Prince ennemi de son
 Maître; & il portoit le Prince
 de Neubourg.

Le Parti de ce Prince n'é-
 toit pas aussi ébloui que les

An. 1674. Grands de la splendeur du Sang Autrichien. Cette Reine Éléonore qu'il falloit laisser sur le Trône si on couronnoit le Prince Charles, ce Parti la craignoit; & il redoutoit encore plus l'influence du Conseil de Vienne sur le Gouvernement de Pologne. On n'avoit pas les mêmes choses à craindre du Prince de Neubourg, ni de la Princesse qu'il épouseroit; puisqu'il offroit de se marier au gré de la République. L'Article du Mariage des Rois en Pologne souffre toujours de grandes difficultés. Ailleurs ils se marient pour eux sans consulter leurs Sujets. En Pologne ils se marient pour la République; & comme il n'y a point de droit héréditaire au Trône, elle aimeroit encore mieux qu'ils vé-

cussent dans le célibat. Les An. 1674. grandes offres du Prince de Neubourg; & les mêmes Puissances qui avoient porté son Pere dans la dernière Élection, parloient pour le Fils dans celle-ci; & si son parti n'étoit pas le plus fort par l'éminence des personnages, il étoit plus considérable par le nombre.

Sobieski en suscita un troisième. Il représenta que dans la situation où se trouvoit la République, à la veille de voir fondre sur elle toutes les forces Othomanes, elle avoit besoin d'un Héros tout formé dont le nom seul annonçât la victoire; que ce Héros on ne l'appercevoit pas dans le Prince de Neubourg, qui ne l'avoit pas encore cherchée; pas même dans le Prince Charles qui n'en connoissoit que le premier

An. 1674. fourire : mais qu'on le trouveroit dans le Prince de Condé, si familier avec ses faveurs & si célèbre dans l'Europe; qu'on auroit déjà dû le couronner dans la dernière vacance du Trône, sans s'arrêter à un misérable libelle dont les Auteurs n'osoient pas se montrer : mais qu'il étoit encore tems de se donner un Roi que toutes les Nations ambitionneroient, si elles pouvoient disposer d'elles-mêmes. (a).

Ce nouveau Candidat qui n'avoit fait aucune proposition à la République; auquel personne ne s'attendoit, fit soupçonner que la France n'étoit pas sincère dans sa recommandation pour le Prince de Neu-

(a). *Id. ibid.* pag. 555 & suiv.

bourg. Les deux Partis con- An. 1674. trairens jetterent des regards de défiance sur son Ambassadeur. Ils crurent qu'il répandoit secrètement de l'or pour le Prince de Condé; & que Sobieski n'avoit pas fermé la main. Ils se tromperent.

La proposition de Sobieski renfermoit un mystère qui ne tarda pas à se dévoiler. Il étoit étonnant que le Champ Electoral ne pensât pas à le couronner lui-même, lui qui étoit le Héros de la Pologne. Deux prétextes l'éloignoient du Trône, tandis que les talens & les vertus l'en approchoient. Marie d'Arquien sa femme (au jugement des Grands) n'étoit pas faite pour s'y asseoir. « Cet honneur suprême, disoient-ils, convenoit mieux au

An. 1674 » Sang Autrichien ». C'est ain-
 si que les hommes sacrifient
 souvent leur bonheur à un
 fantôme. Un autre obstacle plus
 réel, c'étoit une exclusion po-
 sitive que les Lithuaniens don-
 noient à tout *Piaſt*. » La Nation,
 » s'écrioient-ils, qui a tant souf-
 » fert de l'imbécille Gouver-
 » nement de Michel doit cher-
 » cher un Roi chez l'Étranger ». Et la Reine avoit influé secret-
 tement dans cette exclusion si
 humiliante pour la Pologne.
 Les Lithuaniens ne disoient
 pas la vraie raison. La Reine
 & les Paç ne pouvoient se fi-
 gurer que Sobieski n'eût au-
 cune vue sur la Couronne. Il
 étoit venu avec une magnifi-
 cence digne d'un Roi, il en
 avoit le mérite : il falloit l'ex-
 clure sous la qualité de *Piaſt*.

Sobieski dans cette position An. 1674
 & sentant ses forces pour por-
 ter la Couronne, imagina de
 semer le Champ Électoral de
 difficultés. Il voyoit deux Ri-
 vaux puissans. Il s'agissoit d'en
 triompher en leur opposant le
 Prince de Condé. Il savoit
 fort bien qu'il ne lui gagneroit
 pas la pluralité des suffrages.
 Il vouloit seulement les divi-
 ser pour les réunir ensuite sur
 lui-même, s'il étoit possible. Il
 réussit d'abord à diviser au-delà
 de ses espérances. Au nom de
 Condé les Neubourgiens fré-
 mirent. Les Lorrains tonne-
 rent. On rappella contre lui
 tout ce que le libelle avoit de
 plus odieux. On enchérit en-
 core. On touchoit à une scif-
 sion, & peut-être à une guerre
 civile. On sentoît que Sobief-

An. 1674. ki étoit assez fort pour se rendre maître de l'Élection, l'étant déjà de l'Armée Polonoise qui demandoit tout haut le Prince de Condé, ne suivant en cela que l'impression du Général, sans pénétrer ses vûes. Les Paç avec l'Armée Lithuanienne moins nombreuse à la vérité, se préparoient à soutenir les intérêts de la Reine & du Prince Charles. Les deux Freres avoient sur les Lithuaniens tout l'ascendant qu'ils vouloient. Ils savoient que le Prince Charles étoit en Silésie avec des troupes qui jointes aux leurs balanceroient les forces Polonoises. L'horreur d'une guerre civile faisoit trembler ceux qui aimoient la Patrie.

Dans cette fermentation de

volontés contraires, Sobieski An. 1674. présenta un moyen de conciliation, qui n'étoit propre qu'à brouiller encore plus. Il falloit que la Reine Éléonore se détachât du Prince Charles pour donner sa main au Prince de Neubourg, dont la République espéroit beaucoup plus à cause de sa grande fortune; & à cette condition le Parti de Condé disparoitroit. Ce fut là l'objet d'une députation du Sénat (a). La Reine qui avoit engagé son cœur & ses pierres au Prince Charles, montra, par sa réponse, qu'elle lui restoit inviolablement attachée; & l'Ambassadeur de Vienne protesta hautement que

(a) Id. ibid.

An. 1674. sa Cour ne se départiroit point de son Candidat. Les Grands persistoient à lui donner leurs suffrages ; & vraisemblablement il auroit regné si le Primat Inter-Roi, Florian Czar-toriski, eût vécu quelques jours de plus. La mort le surprit au milieu d'un festin que Sobieski donnoit à Villanow ; & comme elle servoit Sobieski, on le soupçonna de l'avoir appelée. Ses ennemis semèrent des bruits de poison : mais l'Histoire qui veut des preuves nous apprend qu'un grain de sable qui avoit grossi dans les reins du Primat lui ôta la vie (a). C'étoit un génie actif,

(a) Lengn. pag. 245. Zaluski, tome 1. page 556.

An. 1674. puissant sur les esprits, rapide & plein de feu, semblable au Soleil qui entraîne les Planettes dans son tourbillon. Sa mort affoiblit le Parti du Prince Charles & changea toute la face de l'Élection.

L'Evêque de Cracovie d'un caractère plus froid, André Trzebiski, prit sa place dans le champ électoral & fit la fonction d'Inter-Roi sans pouvoir réunir les suffrages. Ici l'on entendoit le nom du Prince Charles : là celui du Prince de Neubourg ; plus encore celui de Condé. Un Sénateur que la naissance, la fortune, les loix & les armes rendoient également recommandable, parlant comme il combattoit, ami de Sobieski, parce qu'il aimoit la Patrie ; le Palatin de Russie, Sta-

An. 1674.

nissas Jablonowski, (a) entre-
 prit de fixer les incertitudes :
 si pour nous donner un Roi,
 dit-il, il ne s'agissoit que de
 se décider sur les apparen-
 ces, il seroit à peu près égal
 de choisir le Prince de Lor-
 raine ou celui de Neubourg :
 l'un & l'autre montrent des
 fleurs ; mais ce sont des
 fruits qu'il nous faut ; & dans
 ce point de vûe je donne-
 rois mon suffrage au grand
 Condé, si des fruits trop mûrs
 ne touchoient pas à la cor-
 ruption. Je méprise com-
 me vous ce libelle infâme qui
 tenta de le noircir dans la der-
 niere élection. Je ne m'atta-

(a) Sa Petite-Fille, digne de lui, a
 épousé en France le Prince de Talmont.

che

An. 1674.

che qu'à des objets frappans
 Sobieski, en nous le propo-
 sant, ne regarde que ses qua-
 lités héroïques. Mai moi je
 jette les yeux sur son âge, ses
 infirmités & ses habitudes. Il
 est accoutumé à un autre cli-
 mat, à une autre façon de
 faire la guerre, à d'autres
 usages, à d'autres mœurs, à
 d'autres loix. Il ignore notre
 langue & notre liberté. Il ne
 connoît que le gouverne-
 ment arbitraire sous lequel il
 a vieilli. Est-il tems, sous des
 cheveux qui blanchissent &
 dans l'épuisement qui le me-
 nace, de se faire un nouveau
 corps & une nouvelle ame ?
 Sa vie sera usée avant qu'il
 ait appris une partie de ce
 qu'il faut savoir pour nous
 gouverner sagement. Encore

Tome II.

B

An. 1671.

« une fois Sobieski ne voit que
 « la gloire qui couvre les rui-
 « nes du Héros ; & pourquoi ,
 « tandis qu'il s'oublie , ne pen-
 « serions-nous pas à lui-même ?
 « Il est sous vos yeux. L'âge ,
 « la santé , la vigueur , les ta-
 « lens , la fortune , tout parle
 « pour lui. Il est né parmi vous.
 « Il s'est nourri de vos princi-
 « pes & de vos sentimens. Il
 « vous a éclairés dans le Sénat
 « & dans les Diètes. Il vous a
 « menés tant de fois à la victoi-
 « re. Il a soutenu cette Cou-
 « ronne ; il saura la porter. En
 « cherchant un Roi chez l'É-
 « tranger , voulons-nous faire
 « dire que la Pologne ne pro-
 « duit point de Héros ? En le
 « cherchant dans des Maisons
 « Souveraines , elle a plus d'une
 « fois trouvé sa perte. Vous

An. 1674.

« êtes quitte envers la Reine
 « Éléonore , puisqu'elle a re-
 « fusé l'époux qu'on lui a pré-
 « senté : mais vous ne l'êtes
 « pas envers la Patrie dont le
 « salut est attaché à Sobieski ».
 Il y avoit dans le discours de
 Jablonowski des choses vraies :
 d'autres extrêmement hasar-
 dées. Ce Héros qu'il présen-
 toit dans les infirmités & l'é-
 puisement , Condé livra cette
 année même la bataille de Se-
 nef , celle , où emporté par
 son feu , il prodigua le plus sa
 vie & celle de ses Soldats ;
 voulant encore recommencer
 le lendemain , malgré la goutte
 qui le tourmentoit ; « mais
 « il n'y avoit plus que lui , dit
 un Officier qui y étoit , » qui
 « eût envie de se battre » .

A peine Jablonowski finis-
 soit-il de parler , que cinq Pa-

An. 1674. latinats, c'est-à-dire, leurs Nonces, leurs Castellans, leurs Palatins & quantité de Noblesse s'écrierent : *vive Sobieski. Nous périrons tous ou nous l'aurons pour Roi.* Le Palatinat de Russie, pays natal de Sobieski se distinguoit parmi les plus zélés ; & avant la fin du jour l'acclamation devint générale du côté des Polonois : mais les Lithuaniens frémissaient. Les deux Paç quitterent brusquement l'Assemblée avec leurs amis pour protester au Greffe de la Chancellerie contre une Élection qui n'étoit pas unanime. La Couronne flotta encore pendant la nuit. Nuit d'agitation & de discorde. Jablonowski & l'Inter-Roi firent tout pour concilier les suffrages. Ils s'adresserent à une Dame Françoisse, Elisabeth.

Claire de Mailly, Femme du Grand-Chancelier Paç : mais elle ne voulut point se détacher des intérêts de la Reine Éléonore dont elle étoit Dame d'honneur, après l'avoir été de la Reine Louise, qui l'avoit amenée en Pologne. Cela fit dire que les Femmes sont quelquefois capables d'une grande fermeté. Les deux Paç, après avoir cherché en vain pendant toute la nuit des moyens pour faire tomber l'Élection, & réfléchissant sur la foiblesse du petit nombre contre le grand, sur le danger même de leur obstination, reparurent le lendemain 19 Mai au Champ Électoral ; & Sobieski d'un consentement unanime fut proclamé Roi. Le plaisir peu senti d'un Roi qui regne par le sang, n'est pas comparable à

B iij

Ann. 1674. celui d'un Roi par l'Élection d'un Peuple libre qui couronne ce qu'il estime & ce qu'il aime.

Jamais la Nation n'avoit montré plus de joie. Le Sénat, l'Ordre Équestre, le Soldat, le Peuple dans une pompe civile & militaire, au bruit des canons & des acclamations répétées, le conduisirent à la Basilique de Saint Jean pour remercier le Ciel. On l'avoit remercié aux pieds des mêmes Autels pour des Rois qu'il avoit donnés dans sa colère. On se flattoit d'en avoir un bon.

Toute la France, excepté le cabinet de Versailles, prétendit que Sobieski devoit sa Couronne à la puissance de Louis XIV. & aux intrigues de son Ambassadeur Forbin.

Ann. 1674. Cette prétention est démentie par le fait suivant. Au moment que les cinq premiers Palatinats crioient *vive Sobieski*, le Baron de Boham courut à toute bride au jardin du Palais Casimir où étoit la Grande Maréchale pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Forbin qui lui donnoit la main, lui dit que si on achevoit, il doutoit fort que le Roi son Maître en fût content. *Content ou non*, répondit la Grande Maréchale, *qui est-ce qui refuse un Sceptre?* Forbin n'avoit dans ses instructions que le Prince de Neubourg; & il arriva trop tard pour former une autre brigade. Il n'eut que trois jours avant le moment décisif; & il est impossible en Pologne plus qu'ailleurs de gagner tant de monde en si peu de tems. Ce que la
B iv

Ann. 1674. France fit de plus efficace en faveur de Sobieski, sans le vouloir, ce fut de rompre toutes les mesures du Prince Charles qui en eut tant de chagrin que, quelque sage & modéré qu'il fût naturellement, il protesta qu'il se vengeroit de Louis XIV. Le tems lui fournit des occasions de tenir parole. De tous les Partisans de Sobieski le plus essentiel ce fut Jablonowski; & son mérite encore plus. Il faut renoncer à la vérité pour être Ambassadeur. Tous, sans même excepter celui de Vienne, témoignèrent au nouveau Roi la joie qu'auroient leurs Maîtres de cette Élection.

Pendant que tout Varsovie étoit en fêtes, la Reine Éléonore étoit malade par bien-séance. Le nouveau Roi la

Ann. 1674. visita: mais ce n'étoit pas le Prince Charles, & il falloit céder le Trône à Marie d'Arquien. Les Créatures d'Éléonore dans le Sénat cherchèrent sans délai à la venger, & peut-être à dégoûter Sobieski du Trône avant qu'il s'y fût assis. Ils dressèrent des *Padra contra* qui donnoient des bornes plus étroites que les anciennes à la dépense de la Maison Royale & à l'autorité du Prince (a).

Sobieski sentit le piège & l'évita en montrant un noble désintéressement qui réussit toujours aux Grands Hommes. « Vous m'avez choisi pour votre Roi, dit-il, mais l'ouvrage n'est pas achevé ; &

(a) Zaluzni, tome 1. pag. 548.

An. 1674.

« moi je balance encore. La
 « République ne m'a pas en-
 « core remis le Diplôme d'É-
 « lection ; & je n'ai pas encore
 « accepté dans cette forme qui
 « consume tout : c'est pour-
 « quoi si par une défiance que
 « je n'ai pas méritée, vous vou-
 « lez me donner des chaînes
 « que mes prédécesseurs au-
 « roient refusées, je les refuse
 « avec la Couronne ».

Ce procédé généreux ferma la bouche aux perturbateurs ; & le 5 Juin fut destiné à serrer les liens du Roi avec la République par la tradition solennelle du Diplôme d'Élection, & par l'acceptation de la part du Roi. Mais quelques jours avant, un nouvel orage le fit encore chanceler sur le Trône où il s'asséyoit à peine. Les mêmes perturbateurs contes-

An. 1674.

terent l'Élection. Ils dirent que le Grand-Duché de Lithuanie avoit montré une résistance bien marquée ; que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis la solde Militaire pour six mois ; & qu'après l'Élection il rétractoit sa promesse.

Jablonowski & l'Inter-Roi, à la tête de tous ceux qui aimoient la paix & la Patrie, répondirent au premier chef que la résistance du Grand-Duché de Lithuanie assuroit l'Élection, bien loin de l'affoiblir, puisqu'elle avoit cessé par une accession libre & réfléchie : que l'Élection de Michel avoit passé pour légitime malgré la violence qu'on avoit mise en œuvre pour la cimenter : que le Sénat n'avoit fléchi que dans la vue de ne pas troubler la République.

An. 1671.

Le second chef, quoique moins grave, n'étoit pas si aisé à détruire. Il étoit vrai que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis d'entretenir l'Armée à ses frais pendant six mois : mais après l'Élection comptant avec lui-même il en avoit vu l'impossibilité. » S'il avoit voulu vous tromper, » disoit Jablonowski, il n'avoit qu'à vous laisser dans cette espérance sans exécution ; comment l'auriez-vous contraint lorsqu'il auroit affermi le Sceptre dans sa main ? Point du tout : il vous dit ingénument ; je me suis trompé moi-même, mes fonds ne suffisent pas ; & si cette condition est absolument nécessaire pour porter votre Couronne, je vous en remercie, je vous la rends. Polonois,

An. 1671.

» soyons aussi généreux que lui. » Vous avez eu cent raisons, » toutes plus fortes les unes que les autres pour déposer le Roi Michel : vous ne l'avez pas fait. Voudriez-vous pour un objet aussi mince anéantir une Élection légitime & vous priver du plus grand des Rois ? Ce qu'il promet à présent, après un examen plus réfléchi, il le tiendra. Il va jurer dans les *Pacta conventa* qui sont sous vos yeux, de prendre sur la Menſe Royale la pension que vous assignez à la veuve du Roi Michel, de racheter de ses deniers les pierreries de la Couronne qui ont été engagées, de fonder une École Militaire pour la jeune Noblesse, & d'élever deux

An. 1674. » Forts au gré de la République ».

La face de la République prit enfin un air de sérénité, & tout étant calme ou paroissant l'être, le nouveau Roi reçut solennellement le Diplôme d'Élection dans la même Basilique où il avoit été conduit en quittant le Champ Électoral.

Il est d'usage dans cette solennité de faire un discours qui place toujours le nouveau Roi au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé. L'Orateur mêla le sacré & le profane, selon la coutume du Pays: en voici un extrait pour donner une idée du ton de l'éloquence Polonoise. C'étoit dans l'Eglise de Saint Jean qu'il parloit.

» Comme autrefois S. Jean préparoit les voies au Messie;

An. 1674. » ainsi la République en don-
» nant le Diplôme de la Royau-
» té à Jean Sobieski, prépare les
» voies à son Seigneur, dont le
» nom est Jean. La Vierge
» Marie sanctifia Jean dans le
» sein de sa Mere: la Reine
» Louise-Marie, Épouse de
» Casimir, avoit rempli de bé-
» nédiction le Roi Jean en le
» mariant avec Marie d'Ar-
» quier; cet océan de quali-
» tés Angéliques. La Répu-
» blique s'étoit trompée dans
» la précédente Élection en
» choisissant Michel, elle cor-
» rige son erreur en prenant
» Jean. Jean est un nom de
» grace qui rétablira la disci-
» pline Militaire & la fortune
» de la Pologne. Les Molda-
» ves & les Valaques ont ado-
» ré Jean & nous ont appris à

An. 1674, » l'adorer nous-mêmes comme
 » le Sauveur de toute la Chrétienté. Le Soleil se montre
 » après les nuages : mais souvent il en produit d'autres.
 » L'Astre nouveau qui se leve sur notre horison nous promet du pain & non pas des foudres. Nous avons attendu le Saint-Esprit aux fêtes de la Pentecôte, nous l'avons reçu dans la personne de *Jean* : aujourd'hui l'Eglise célèbre la fête du Dieu Sauveur caché sous les especes du pain, voilà que nous nous donnons un autre Sauveur sous la figure d'un homme. C'est un Samedi, veille de la Trinité que nous nous sommes tous réunis pour élire *Jean*. Il est lui-même une Trinité, » *notre Enfant, notre Pere &c.*

» *notre Roi*. Ce n'est point le An. 1674.
 » hasard qui a remis l'Élection au tems de ces grandes Fêtes. Celle de la Trinité annonce que la Maison de *Jean* regnera au moins trois cents ans, & plutôt à Dieu trois mille ! C'est la semence de Jacob qui ne périra jamais & qui fera toujours le bonheur de la République, &c. (a) ».

Ce n'étoit pas un *Moine* qui parloit ainsi, c'étoit le Palatin de Culm, *Gninski*, qui avoit lui-même le bonheur de porter le nom de *Jean*. Qu'on n'imagine pas cependant que l'éloquence Polonoise soit toujours sur ce ton. Il y a des exceptions hors du Panégyrique, & surtout lorsqu'elle défend

(a) *Zaluski, Ibid.*

An. 1674.

la Patrie, parce qu'alors tout homme libre qui est né avec quelque talent s'anime de cet esprit qui agitoit Cicéron & Démosthène. Le Polonois s'en remplit aussi, mais il se boursoffle. On ne s'en tint pas aux adulations du Panégyrique. On produisit des Prophéties Latines sur tous les Rois de Pologne passés & futurs, de même valeur que celles de Saint Malachie sur les Papes. L'Oracle qui regardoit Sobieski, étoit *Manus Congregatorum*, la force des Assemblées, avec la lettre *J.* qui sembloit désigner son nom, puisqu'il s'appelloit *Jean*. Des Seigneurs Polonois qui se nommoient *Jacques*, avoient cru que la prophétie parloit pour eux.

Sobieski étoit dans un âge également éloigné du feu des

An. 1674.

passions & du froid de la vieillesse, l'âge où l'homme est tout ce qu'il doit être; il avoit 45 ans, & si le Trône se donnoit à l'avantage de la figure, il l'eût encore mérité par cet endroit. Une taille haute, un visage plein, des traits réguliers; un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une physionomie noble & ouverte; c'est son portrait. Il n'avoit pas encore alors cette réplétion qui avec le tems diminue de sa bonne grace: on ne lui voyoit que cet embonpoint qui en marquant une fanté florissante, cadre si bien à l'habit Polonois. L'air Majestueux que les Courtisans prêtent à tous les Souverains, la nature l'en avoit doué. Il prit le nom de JEAN III. Deux Rois de Pologne qui l'avoient

An. 1674. porté avant lui , ne l'avoient pas honoré.

Jean-Albert , petit-fils du grand *Jagellon* , n'est connu que par des projets informes , des guerres malheureuses , des trêves mal concertées & des alliés trahis ; esprit foible , inappliqué , ouvert à tous les préjugés , ne voyant que par les yeux d'autrui. Son Précepteur *Buonu Corsi* , plus connu sous le nom de *Callimaque* , ce Poète Grec auquel il ressembloit si peu , l'avoit corrompu & subjugué dès son enfance. Il régnoit pour lui.

Nous avons vu qu'un autre *Jean* , *Jean Casimir* ne fut jamais plus en sa place que lorsqu'il se rendit justice en abdiquant un Royaume pour posséder une Abbaye.

Jean III. bien différent des An. 1674. deux premiers , sans être du Sang Royal , avoit l'ame d'un Roi. A peine étoit-il sur le Trône qu'on lui fabriqua une généalogie dont il fut étonné lui-même : mais qu'il laissa croire à ceux qui le voulurent. On lui montra son origine dans le Duc *Lesko III.* au commencement du neuvième siècle , avant que la Pologne eût des Rois. Ce Duc avoit un fils nommé *Sobieflas* , qui eut la Bohême en Souveraineté. Il parut tout simple de trouver *Sobieski* dans *Sobieflas*.

La Reine aussi vit croître son arbre généalogique. La tige étoit dans *Hugues Capet* & pouffoit ses branches jusques dans la Maison de la Grange d'*Arquien*. *Marie* avoit des choses bien plus réelles , une taille

An. 1674. élégante , le port noble , le teint éclatant , les yeux pleins de feu , le regard fier , beaucoup d'esprit , trop de manége peut-être.

La Reine Autrichienne lui pardonnoit tout cela , & même sa généalogie : mais elle ne lui pardonnoit pas de lui avoir enlevé le Trône dont l'éclat ne pouvoit plus que la blesser. Elle se retira quelques mois après en Silésie sous le bon plaisir de l'Empereur son frere. Elle ne donna d'abord à cette retraite que la couleur d'un voyage , afin de ne pas perdre son douaire ; car selon les Loix de Pologne , pour jouir des biens de l'État , il faut être reynicole. Au reste , si elle avoit perdu le Trône , elle conservoit le Prince Charles qu'elle épousa en 1678 ; & si l'amour

pouvoit dédommager les cœurs An. 1674. ambitieux , le sien eût été rempli.

Celui de la nouvelle Reine sentoît encore un desir qui l'agitoit vivement. Elle bruloit d'essayer la Couronne. Le Roi se contentoit encore de l'avoir méritée. Le couronnement , pour les Rois *héréditaires* , n'est qu'une cérémonie qui n'ajoute rien à l'autorité qu'ils tiennent du Sang. Mais pour les Rois *électifs* , c'est un acte solennel & nécessaire qui leur donne l'exercice de la Souveraineté. L'intervalle de l'élection au couronnement est une suite de l'interregne qui laisse encore le Gouvernement dans les mains du Primat. Le nouveau Roi ne peut dater son regne que du jour où il reçoit la Couronne , & il a les mains liées

AN. 1574. jusqu'à ne pouvoir signer simplement *Roi*, il faut qu'il ajoute *elu*.

Jean, malgré tant de désavantages qu'il pouvoit finir d'un seul mot, fut plus pressé de venger la Pologne, que de regner sur elle. Parvenu à la Couronne à force de mérite, il différa son couronnement pour se livrer tout entier à la guerre contre le Turc. La République reconnut cette générosité par une autre; dérogeant aux institutions pour cette fois, elle lui permit de compter son regne du jour de l'Élection, de décider de la paix & de la guerre, de publier des Universaux (a) sous son sceau privé

(a) Ce sont des lettres circulaires que les Rois de Pologne envoient dans les Provinces & aux Grands du Royaume pour les affaires publiques. *Litteræ universales*.

pour

AN. 1574. pour les Diètes & la Pospolite en cas de nécessité. Elle lui permit encore les dépêches aux Cours étrangères sous le même sceau; & enfin de nommer aux charges vacantes. Celle de Grand-Maréchal en étoit une. Ce bâton devoit sortir de ses mains, dès qu'il portoit le Sceptre. Nous avons vu que le Roi Casimir de sa propre autorité, exemple inoui, en avoit dépouillé Lubomiski pour le lui donner. Jean le rendit au Fils qui en étoit digne, acte de justice & de politique tout à la fois. Il ramenoit à lui un cœur aliéné qui pouvoit en soulever d'autres. La première place de la République vaquoit aussi, la Primatie (a). André Trzebiski en

(a) Legnich. pag. 247.
Tome II.

C

An. 1674.

avoit fait les fonctions dans l'inter-regne ; & il n'avoit pas peu contribué à l'élection de Sobieski. Il devoit s'attendre à sa reconnoissance. Un autre fut nommé , André Olsowski Evêque de Culm , & Vice-Chancelier du Royaume , vraiment homme d'État. Deux regnes & deux inter-regnes l'avoient prouvé. Il paroît qu'en cette occasion le nouveau Roi fit céder la reconnoissance au mérite , en même tems qu'il oublioit la pompe de son couronnement pour le bien de la Patrie.

Il fit encore un sacrifice qui dut lui coûter beaucoup. Né avec un tempéramment de feu , aussi galant que brave , il avoit eu des Maîtresses ; & celle qui depuis trois ans lui faisoit oublier les autres , il

An. 1674.

avoit juré de l'aimer toujours. C'étoit le serment d'un Particulier, Roi, & devenu l'exemple des Peuples, il crut devoir y manquer ; & il en fut récompensé tout le tems de sa vie ; car la Reine qui jusqu'alors avoit fermé les yeux sur ces amours volages, n'en vouloit plus souffrir dans la crainte de voir passer à une Maîtresse le crédit de la Reine. Pour concevoir toutes les amertumes que les humeurs d'une Princesse encore belle & aussi fiere auroient jettées dans la vie du Prince , il faut savoir qu'au-dessus de la foule des Rois dans les Conseils & sur les champs de bataille, il étoit au niveau du citoyen par son amour pour la paix domestique. Un nuage qui auroit pû la troubler, l'inquiétoit plus que l'ennemi.

An. 1674.

Mahomet ne pensoit pas pour cette année à venger la défaite de Choczin. Cuprogli étoit mort ; & en mourant , les yeux sur l'Alcoran , il avoit dit : *Prophète, je m'en vais voir si tu dis vrai : mais vrai ou non, je suis assuré d'être heureux, si la vertu est la meilleure de toutes les Religions.* La mort de ce grand homme laissoit l'Empire Othoman dans la langueur. Jean crut le moment favorable pour cueillir les fruits de sa victoire. Son premier objet fut de rendre l'Ukraine à la Pologne. Les Cosaques ne s'étoient livrés au Turc que par désespoir ; & ils sentoient déjà la pesanteur de ce nouveau joug : mais ils craignoient encore plus de retourner à l'ancien. Les Maîtres du monde qui n'ont pas voulu écouter

les Rebelles, où qui leur ont An. 1674. manqué de parole en les punissant , après les avoir flattés du pardon , ont trouvé le secret de perpétuer les révoltes. Les Cosaques n'osèrent essayer la clémence de Jean. Informés qu'il marchoit à eux , & que Mahomet n'armoit pas pour les défendre , ils cherchèrent un troisième Maître. On les vit désertier par troupes sur les terres Moscovites , au-delà du Borysthène (a). C'est sur ses bords que les Suédois mirèrent

(a) Ce Fleuve dont le nom moderne est *Niéper* ou *Dniéper*, n'avoit point de source connue au tems d'Hérodote , *Liv. 4. chap. 53.* Elle s'est trouvée dans la Russie Moscovite , entre Wolock & Oleschno. Hérodote croyoit le Fleuve navigable partout. Il ne connoissoit pas sans doute les

An. 1674. bas les armes, tandis que Charles XII. blessé & vaincu, après tant de victoires, fuyoit chez les Turcs.

Cependant Mahomet envoya ordre au Kan des Tartares d'employer toutes ses forces à défendre l'Ukraine, sous peine d'en courir l'indignation de la sublime Porte.

Paç avec ses Lithuaniens joignit l'Armée Polonoise au commencement de Septembre. Son égal & son rival étoit devenu son Roi; mais la majesté du Maître ne subjugué point la fierté du Sujet. Paç fit pendre un Tambour-Major de son Ar-

treize sauts nommés *Poroliz*, que les Cosaques seuls osent franchir dans des canots; & après le succès ils font un festin avec du millet. L'embouchure est dans la Mer Noire.

An. 1674. mée, qui avoit osé battre la générale par ordre du Roi, sans attendre le sien. Malheur dans tous les tems au foible qui se trouve serré entre deux Puissances! Jean dissimula cette injure. Fit-il bien? Les Sénateurs qui marchaient avec lui l'approuverent, parce qu'on avoit besoin de Paç. Il sacrifia son ressentiment à la République; & il tint plus qu'il n'avoit promis dans son Élection; car il soudoya les troupes de ses deniers durant cette campagne; & il entra en Ukraine avec trente à trente-cinq mille hommes. Plusieurs places, *Bar*, *Nimirow*, *Braclaw*, *Kalnik* se rendirent aux premiers coups de canon. *Pavoloc*, avec une garnison toute Cosaque se préparoit à une vigoureuse dé-

An. 1674.

fenſe. Une fortie de la place laiffa quelques prifonniers. Jean les habilla, leur donna de l'argent, & les renvoya libres dans la Ville avec des lettres qui exhortoient les Affiégés à ne pas fouffrir les dernieres extrémités, leur promettant, *parole de Roi & de Sobieski*, de ne retenir aucun de ceux qui voudroient paſſer dans le parti de Dorofcensko. Ils ſe rendirent, & la bonté du Maître les retint tous ſous ſes drapeaux. Jean, par cette conduite où l'humanité parloit à des rebelles, épargna beaucoup de ſang Coſaque & Polonois. Tout Roi qu'il étoit, il faiſoit cas de la vie des hommes. La Religion ſeule, mal entendue, (mal aſſez ordinaire en Pologne) le rendoit quelquefois barbare

An. 1674.

pour les Infideles qui ne ceſſent ni d'être des hommes, ni d'être nos freres.

Le Kan avec cent mille Tartares ſe contentoit de côtoyer & de harceler l'Armée Polonoïſe, n'oſant riſquer une bataille.

Human, la plus grande Ville & la plus peuplée de l'Ukraine, attendoit ſon ſort. Elle contenoit près de vingt mille habitans avec une garniſon nombreuſe. Jean en forma le ſiége en préſence du Kan : il la prit & mépriſant le Tartare, il diviſa ſon Armée pour multiplier les opérations ; car les neiges & les glaces avertiſſoient de ſe hâter. Jablonowski ſoumit tout ce qui réſiſtoit ſur ſa marche. Koreski pénétra juſqu'à Kaskow, place dont il ſ'empara, ſur la frontière de

An. 1674.

Tartarie. Paç pouſſoit les Tartares devant lui, les battoit en détail, & favorifoit toutes les entrepriſes : mais ſon zèle ſ'arrêta. Il reprit le chemin de Lithuanie contre la parole qu'il avoit donnée au Roi (a). Il eſt vrai que l'hiver étoit extrêmement rigoureux, les travaux continuels & les vivres difficiles. Ce ne fut pourtant pas la patience qui lui manqua. Paç étoit Soldat auſſi bien que Général : mais il avoit toujours des raiſons pour ne dépendre que de lui-même ; & depuis que ſon rival étoit ſur le Trône, ſon antipathie avoit pris de nouvelles forces. Le Lecteur ne doit pas oublier qu'en Po-

(a) Legnick, page 247. Zaluski, page 546.

An. 1674.

logne on n'eſt ſoumis à l'autorité Royale que juſqu'à un certain point : un Grand-Général la ſent à peine.

Le Roi, ſans cette défection, auroit achevé de ſoumettre l'Ukraine ; l'Ukraine où l'on verſoit du ſang depuis trente ans. Le Primat lui écrivit : » que dans les annales de » Pologne il n'y avoit point » d'exemple d'une pareille ſciſſion, ſous les yeux mêmes » du Roi ; que c'étoit un forfait horrible & de la plus funeſte conféquence ; que ſi » l'Armée Lithuanienne ne ren- » troit pas dans le devoir il » falloit informer contre le » Chef, les Colonels & les ju- » ger ſuivant les Loix ; qu'il » ſe flattoit que tous les bons » Citoyens s'intéreſſeroient à » venger l'injure faite au Roi,

An. 1674. » à la Royauté & à la Répu-
» blique (a) ».

Si Jean fût né sur le Trône il auroit vraisemblablement embrassé la sévérité du Primat : mais il s'étoit engagé dans une scission assez semblable à celle-ci, différente seulement en ce que le Roi Michel ne commandoit pas en personne lorsqu'il fut abandonné. Il se rappelloit qu'ayant été pros crit il s'étoit vu au moment de répandre le sang des Citoyens & peut-être celui du Roi même. Il savoit donc par sa propre expérience combien il étoit dangereux de pousser à bout un Grand-Général & une Armée. Il choisit la douceur & le tems; & si par cette modéra-

(a) Zaluszi, tome 1. pag. 133. 645.

tion il ne surmonta pas l'inflexibilité de Paç, il n'eut pas du moins à le combattre, extrémité dont l'ennemi auroit tiré un grand avantage.

Je ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui restoit, les distribua dans les places conquises. Pour lui, au lieu d'aller au milieu de sa Cour, dans les délices de Varsovie, il se fixa à Bracław, quartier d'hyver que chacun redoutoit. Cette Ville sur le Bog avoit été prise & sacagée par les Turcs en 1672. Un Artisan de Varsovie se feroit trouvé mal logé dans la maison que son Prince habitoit. Les vivres les plus communs étoient rares; & pour nourrir les chevaux on arrachoit la paille qui couvroit les

An. 1674.

An. 1674.

chaumières des environs. Jean éprouvoit les travaux de la Royauté avant que d'en goûter les plaisirs. Sa présence produisit deux bons effets. Elle retint les Polonois sous les drapeaux, Ils n'osoient murmurer ni regarder la Pologne en voyant leur Roi partager leurs peines. Elle contint les Tartares qui se préparoient à profiter de la défection de Paç & de l'extrême rigueur de la saison. Nul cheval au monde n'est comparable à celui du Tartare pour la fatigue ; & le Tartare est aussi dur que son cheval.

Le Kan voyant l'Armée Polonoise diminuée & séparée, donna à son fils Sultan Galga une partie de la sienne pour attaquer les Polonois du côté

An. 1674

d'Human & de Raskow, pendant qu'il tomberoit sur Braclaw & Kalnik ; il entreprit même le siège de cette dernière Place, en employant les Cosaques ; car les Tartares ne font la guerre qu'à cheval. Jean ne lui donna pas le tems de pousser les travaux ; il se présenta & le siège fut levé.

Le Kan voulut finir par un coup d'éclat. Sultan Galga avoit été reçu par-tout avec une contenance qui ne lui avoit rien permis. Le Kan réunit toutes ses forces ; & il parut aux portes de Braclaw où Jean s'étoit enfermé avec peu de troupes. Le dessein du Kan étoit de l'attirer hors des murs, ou de lui laisser le chagrin de n'avoir osé sortir. Jean le laissa se morfondre quelques jours, & au moment qu'il y pensoit le moins,

An. 1674. il sortit avec sa cavalerie, le chargea le sabre à la main, lui tua deux mille hommes & fit trois cens prisonniers dans une heure de tems.

Le Kan maltraité par-tout; & ne voyant aucun butin à faire dans un pays qu'il avoit ordre de conserver, se retira dans ses Etats, laissant les Polonois tranquilles; tranquillité qui fut bien-tôt suivie des plus grandes allarmes.

An. 1675. Mahomet sortit enfin de son assoupissement pour penser à la vengeance. La rupture du Traité de Boutchaz, la déroute de Choczyn, l'insolence des Polonois qu'il traitoit de révoltés, leur foiblesse réelle, & la grandeur de ses forces, tout l'irritoit. Il se rappelloit la belle campagne qu'il avoit faite, assisté du génie de Cuprogli,

Ans. 1675. sans être tenté d'essayer ce qu'il pouvoit par lui-même. Le plaisir étouffoit en lui l'amour de la gloire. On croit communément que la chasse dispose à la guerre. Mahomet ne le prouvoit pas: tout le tems qu'il déroboit au Serrail, il l'employoit à courir les montagnes & les forêts; tandis que ses sujets versaient leur sang pour agrandir l'Empire. Un plus grand reproche à lui faire, c'est que dans ses chasses même il ne tenoit pas compte de la vie des hommes. Si la guerre les détruit, les plaisirs du Souverain n'ont pas le même droit.

Le Général qu'il chargea de sa vengeance fut *Kars-Mustapha*. Cet homme de Cour, élevé dans le Sérail, beau & bien fait, avoit plû à la Sultane *Vali-*

AN. 1675. de (a). Si les Monarques Orientaux n'étoient pas dans l'usage de couronner la beauté, sans consulter ni la naissance, ni l'intérêt, on feroit surpris de la fortune de cette femme. Elle étoit Circassienne, fille d'un Prêtre Grec, destinée à vivre du travail de ses mains. Sa mémoire doit être précieuse à la famille Othomane. C'est elle qui fit abroger la Loi cruelle de Bajazet, qui ordonnoit au Sultan de faire mourir ses frères & ses oncles pour s'assurer sur le Trône. Autant que cette Sultane étoit humaine, autant

(a) Ou Sultane Mere : celle dont le Fils est sur le Trône. On ne l'appelle *Validé* qu'après le Couronnement de son Fils, titre qu'elle perd s'il vient à mourir, ou à être déposé.

elle aimoit fortement. Ce ne fut ^{AN. 1675} point assez pour son favori d'être *Caïmacan* ou Gouverneur de Constantinople, il monta au viziriat. Il étoit neveu de Cüprogli, & plein de présomption il prétendoit le surpasser dans sa première campagne. De plusieurs armées il en composa une qui auroit suffi à renverser la plus grande puissance de l'Europe. Le rendez-vous fut à Bender, autrement Tékín, cette Place où de nos jours Charles XII. prisonnier se faisoit encore craindre.

Les Triomphes de Jean avoient empêché de sentir les maux de la République; on les enflait en ce moment, & on murmuroit contre lui comme auteur de la guerre. On disoit « qu'on n'auroit jamais dû irriter Mahomet; qu'il falloit

An. 1675. » s'en tenir à la paix qu'on
 » avoit jurée avec lui; que la
 » victoire de Choczim ne pro-
 » duisoit que des fruits amers;
 » que la Pologne ne pouvoit
 » pas lutter longtems avec l'A-
 » sie; qu'il étoit sage de se
 » soumettre à son destin; qu'il
 » valoit mieux payer un tribut,
 » que de se livrer à une ruine
 » totale; que le nom de *tri-
 butaire* n'est qu'un phantôme
 » qui épouvante une fierté mal-
 » entendue; que les plus gran-
 » des puissances de l'Europe,
 » en payant des subsides, se
 » rendent tributaires elles-mê-
 » me; que l'Empire même d'Al-
 » lemagne l'avoit été de celui
 » de Constantinople; & qu'en-
 » fin ce mal, si c'en est un,
 » étoit préférable à toutes les
 » horreurs dont on étoit me-
 » nacé ».

De pareils discours dans un An. 1675.
 État purement monarchique,
 passent comme un nuage. Le
 Monarque qui les entend ou
 les ignore, perd ou sauve son
 peuple à sa fantaisie. Mais dans
 un gouvernement mixte il faut
 qu'il subjugué ses sujets par la
 raison, avant que de vaincre
 ses ennemis par la force.

Jean, pour rassurer la Po-
 logne, quitta l'Ukraine où il
 laissa des garnisons, & mena
 le reste de ses troupes à Léo-
 pol sur la fin d'Avril. Les siè-
 ges, les combats, les rigueurs
 de l'hyver, les maladies avoient
 beaucoup diminué son Armée,
 si c'en étoit une. Il fit des re-
 crues à la hâte; il les tira du
 sein du murmure & de la ter-
 reur; & à dire vrai, il falloit
 qu'il eût un grand ascendant
 sur les esprits, aussi grand qu'é-

An. 1675. toît son nom, pour que la République consentît à s'exposer avec lui. Il envoya ordre aux Lithuaniens de joindre incessamment, après avoir écrit au Grand-Général Paç d'un style propre à le toucher, & il forma son plan de défense. Mesurant la science du Vizir à la sienne, il ne douta pas de le voir fondre sur le Palatinat de Russie, qui lui ouvriroit le sein de la Pologne. Dans cette idée, il confia six mille hommes au sage Jablonowski avec ordre de se retrancher sous le canon de Zloczow, pour garder le passage. Zloczow appartenoit en propre à Jean, & il en avoit fait une citadelle pour la Pologne. Il lui restoit douze mille hommes pour soutenir le plus grand poids de la guerre. Leopold est une très-mauvaise

place, & cependant d'une importance extrême pour couvrir la Russie & les Provinces voisines. C'est aux portes de cette Ville que Jean attendoit l'ennemi. Il fut bien étonné lorsqu'au commencement de Juillet il apprit que le mal-adroit Vizir entroit en Ukraine pour s'amuser au siège d'Human, au lieu de venir du premier bond écraser une petite armée dont la destruction lui livroit la Pologne. *Puisqu'il n'en fait pas davantage, dit le Roi, je rendrai bon compte de sa grande Armée avant la fin de la campagne.*

La défense d'une Ville étoit alors une terrible commission. Dans la guerre, entre les Puissances de l'Europe, si on rend une Place, le pis aller c'est d'être prisonnier de guerre

An. 1675. jusqu'à un échange : mais entre les Turcs & les Polonois , il s'agissoit de l'esclavage qu'un homme de cœur redoute plus que la mort ; & avec Kara-Mustapha on pouvoit s'attendre à toutes les horreurs.

Human se défendit quinze jours contre tant de forces. L'artillerie Turque étoit écrasante , les menaces terribles. Enfin la place ouverte en plus d'un endroit , & sans espoir d'être secourue , capitula ; mais le Vizir , par une barbarie qu'on pardonne à peine dans un assaut , s'enyvra de sang. Vingt mille ames périrent ; on voyoit l'enfant vomir le lait avec le sang sur le sein de sa mere : il crut sans doute effrayer la Pologne , & la soumettre par la terreur.

Human lui avoit coûté trop
de

An. 1675. de tems & de soldats pour entreprendre d'autres sièges en Ukraine. Il tourna sur sa gauche , vint à grandes journées en Podolie. Quelques places que la République y conservoit encore , étoient mal pourvues de troupes & de munitions. Elles appartenoint à des Seigneurs particuliers qui les avoient négligées. Un Fort se trouvoit sur la route du Visir. Il l'emporta en passant. Il y avoit quelques familles Valaques qui depuis un siècle avoient passé au service de la Pologne & s'y étoient distinguées de pere en fils. » C'est » donc ainsi , leur dit-il , que » vous trahissez le Grand-Sei- » gneur qui tient la Valaquie » sous sa protection ; l'Univers » apprendra par votre exemple

Tome II.

D

Ad. 1675. » à respecter ses Maîtres. Il les
fit empaler (a).

Ces empalemens furent réitérés à Mikuliny après l'assaut. Ensuite le Visir ouvrit la tranchée devant Podahieç. Jean comptoit sur la bonté de la place & encore plus sur l'expérience du Commandant Makowski. C'étoit un brave homme : mais on ne l'est pas toujours. Il eut peur de l'empalement ainsi que les principaux Officiers. La place se rendit sans combattre ; & malgré cet abandon à la clémence du vainqueur, elle en éprouva toute la rigueur, sauf l'effusion du sang. Les Temples & les tombeaux furent violés, les for-

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 555 & suiv.

tifications rasées, les richesses An. 1675
pillées, & les habitans réservés à l'esclavage, le Commandant lié avec la foule.

L'atrocité du Visir produisoit deux effets bien différens. Les ames foibles cédoient à la première attaque afin de sauver leur vie. Les ames fortes au contraire cherchoient à moutir les armes à la main.

Tel fut celui qui défendit Sbaras, grand château couvert de quelques dehors, posé sur une montagne & faisant partie du grand domaine de Wiecnowiecki, Petit-Général de l'Armée Polonoise. Ce Seigneur y avoit fait entrer six cents Fantassins commandés par des Aureuils, Gentilhomme François, originaire de Picardie. Il étoit difficile de confier la place à de meilleures mains. Il

An. 175.

se défendre vigoureusement pendant quatorze jours. Le Visir frémissait & menaçait à son ordinaire. Des Familles Nobles qui s'étoient réfugiées dans le château, pressoient des Auteuils de se rendre. Sourd à leur crainte, il les menaçait de les chasser de la place s'il entendoit encore ce propos timide. Les lâches se turent : mais saisissant un moment où des Auteuils étoit sans défense, ils le percèrent de plusieurs coups & le jetterent par-dessus les murailles. Le Visir lui-même eut horreur de ce forfait ; & couvrant sa cruauté naturelle du masque de la justice, il fit couper toutes les têtes qu'il trouva dans la place pour venger, disoit-il, la mort du Commandant.

Le Barbare, par ses succès

An. 1675.

sanglans, ne faisoit que préluder à la victoire complète qu'il méditoit. En posant son camp devant Sbaras il avoit détaché cinquante mille hommes sous la conduite de Nuradin Sultan, avec ordre d'attaquer le Roi sans faire quartier à personne, & de répandre la destruction sur sa route.

L'Armée du Roi dans le camp de Léopol avoit reçu quelques recrues : la totalité faisoit quinze mille hommes. Pas dans ce danger extrême ne s'étoit pas pressé de joindre avec ses Lithuaniens. Léopol, Ville très-considérable par le commerce qui s'y fait, par ses richesses, par le grand nombre de ses habitans de toute Nation & de toute Religion, par trois Sièges d'Archevêque, l'un pour les Catholiques Po-

An. 1675. lonois, l'autre pour les Arméniens, le troisième pour les Schismatiques Grecs; Léopol avec cette importance est une des plus mauvaises places à défendre. Située dans un fond, elle est entourée de hauteurs qui la commandent, & qui, en certains endroits, la serrent de si près qu'on pourroit avec la main jeter des pierres sur le rempart. D'un autre côté ces hauteurs en s'éloignant forment un croissant fort spacieux. C'est-là où le Roi campoit; & c'est-là où la petite Armée s'effrayoit pour lui, en le conjurant de mettre du moins sa personne en sûreté: *Vous me méprisez*, dit-il, *si je suivais votre conseil* (a).

(a) Zaluskî, tom. 1, pag. 555.

An. 1675. Il est étonnant que le Visir ne soit pas venu en personne lui présenter la bataille, au lieu de s'occuper à prendre de mauvaises places. C'étoit ici l'affaire d'honneur, l'affaire capitale qui terminoit tout. Le Tartare qu'il en chargeoit n'avoit pas une réputation à désespérer. Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'employer la rapidité. Sa marche ressembloit à un feu dévorant. Tous les Villages & les Hameaux s'embrâsoient par son ordre. Il parut comme un éclair devant le petit camp de Jablonowski. Il tenta même quelque chose sur les retranchemens; mais ce Général lui fit bien-tôt sentir qu'il n'étoit pas facile à entamer; & le Tartare vouloit conserver toutes ses forces pour une plus grande opéra-

An. 1673. tion. Sa célérité & son attention à enlever tous les Coureurs Polonois furent si suivies, que sans les flammes qui s'approchoient de Léopol, le Roi qu'on ne surprenoit gueres, étoit surpris.

Ce fut sur les dix heures du matin qu'on apperçut l'Armée ennemie, toute cavalerie Turque & Tartare, dans une vaste plaine qui venoit se terminer au pied des montagnes. On étoit au mois d'Août. Il neigea; & un autre nuage fondit en grêle fort grosse qui fut plus incommode aux Infideles qu'aux Chrétiens. Tout ce qu'il y avoit de Prêtres, d'Évêques & de mauvais Physiciens dans l'Armée Chrétienne, cria *au miracle*; & les Mémoires du tems soutiennent que c'en étoit un. Le Roi s'en

An. 1675. aida pour inspirer la confiance à sa petite Armée, sans négliger la prudence humaine (a). Il n'attendit pas l'ennemi dans son camp. Il se porta sur les hauteurs. Il ordonna aux Towarisz de planter leurs lances sur les sommets, afin de se multiplier aux yeux de l'ennemi qui gaignoit déjà le pied des montagnes. Il fit descendre son Régiment de Dragons par pelotons à la faveur des broussailles. Ces Dragons tirant de fort près contraignirent l'avant-garde ennemie à s'éloigner. Un Escadron Polonois remplit le premier vuide: d'autres se presserent, arriverent, & bien-tôt toute l'Armée se forma en bataille, tandis que

(a) Id. Ibid.

An. 1675. les lances des Towarisz figuroient encore sur les hauteurs.

Les Infideles ne voyant plus rien descendre & se confiant au nombre, chargerent avec des cris & des hurlemens qui produiroient peut-être un effet funeste sur des combattans qui les entendraient pour la premiere fois. Les Polonois n'en furent pas effrayés; mais la charge fut terrible. Ils flottoient: le Roi les remit & laissa jetter aux Infideles leur premier feu. Ils reviennent plusieurs fois à la charge; & on se contente de les recevoir avec fermeté. Le Roi avoit embusqué une troupe pour les prendre en flanc; & une batterie s'avançoit sur une colline pour les foudroyer. C'étoit le moment qu'il attendoit pour les charger à son tour. Jamais

Général plus décidé, & ja- An. 1676. mais les troupes Polonoises ne montrèrent plus de valeur. Les Infideles attaqués en tête & en flanc plient à la seconde charge, la déroute se met parmi eux. On les poursuit jusqu'à un marais profond où un grand nombre s'abîme. Ils laissent quatorze à quinze mille hommes sur le champ de bataille, & la nuit sauve le reste. Nuradin s'étoit vanté de prendre le Roi & de le mener au Visir. Il pensa être pris lui-même, & il porta la nouvelle de sa défaite au camp de Sbaras (a).

Le Visir consterné voulut terminer la campagne par un coup d'éclat. Ce n'étoit pas

(a) Id. Ibid.

An. 1675. en marchant lui-même au Vainqueur pour lui arracher la victoire, mais en prenant Trembowla (a), à l'entrée de la Podolie. Cette Forteresse avec de grandes & bonnes défenses est suspendue sur un rocher dont l'accès n'est praticable que par un endroit qui conduit à une petite plaine bordée de bois épais. Ce côté accessible est défendu par deux ravelins, avec de bons fossés & un chemin couvert. La riviere d'Ianow, profonde & bourbeuse, fait presque le tour du rocher, ce qui oblige une Armée à se séparer en plusieurs quartiers pour former le siège.

(a) Les Géographes François écrivent Tremblowa. Ils devroient consulter les naturels du Pays.

Kara-Mustapha se flattoit An. 1675 d'emporter la place avant que Jean pût l'inquiéter; & pour y réussir plus promptement en épargnant le sang des Janissaires, il employa la souplesse avant la force. La réputation du Commandant l'inquiétoit. C'étoit un Juif renégat qui avoit quitté la Loi de Moïse pour celle de Jésus, plus zélé contre les Circoncis que s'il ne l'eût pas été lui-même, Samuel Chrasonowski. Le Visir lui fit écrire par Makowski son captif; » qu'il ne s'obstî- » nât pas témérairement à dé- » fendre une place qui seroit » infailliblement prise; qu'il » pensât plutôt à mériter la clé- » mence du vainqueur qu'à ir- » riter sa colere; qu'en se sou- » mettant à un destin inévita- » ble, il seroit traité favorable-

An. 1675. » ment, lui, la garnison & la
 » bourgeoisie; que malgré les
 » ordres sévères de Mahomet
 » il pouvoit faire grace à qui
 » il vouloit, & sur-tout dis-
 » tinguer les gens de cœur ».

Chrazonowski fit une double
 réponse; l'une à Makowski en-
 ces termes : » Je ne suis pas
 » surpris qu'étant dans les fers
 » tu ayes l'ame d'un esclave :
 » mais ce qui m'étonne, c'est
 » que tu oses me parler de la
 » clémence du Visir, après les
 » malheurs de Podahyecz & les
 » tiens. Adieu : tout le mal que
 » je te souhaite, c'est de vivre
 » longtems dans l'infamie &
 » les fers que tu mérites. La
 » mort que tu ne fais pas te
 » donner, seroit une grace pour
 » toi ».

La réponse au Visir n'étoit pas
 moins fière : » Tu te trompes,

» si tu erois trouver ici de An. 1675.
 » l'or : il n'y a que du fer &
 » des Soldats en petit nombre.
 » Mais notre courage est grand.
 » Ne te flatte pas que nous
 » nous rendions : il faut que tu
 » nous prennes lorsque le der-
 » nier de nous expirera. Je te
 » prépare une autre réponse par
 » la bouche du canon (a) ».

Le Visir écumant de rage
 fit battre la place à tout excès.
 S'il manquoit de conduite, il
 ne manquoit pas de bravoure.
 On le voyoit souvent dans les
 tranchées, malgré le feu des
 ramparts, pour presser les Ja-
 nissaires. La Place se défendoit
 au-delà de ce qu'on en pou-
 voit attendre. Ce que je vais
 raconter sera peut-être traité

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 155 & suiv.

An. 1675 de fable : mais je le trouve prouvé plus que beaucoup de faits dont on ne doute pas. La femme du Commandant Juif, aussi belle que Judith & plus entreprenante, ne pouvant, à son exemple, couper la tête du Visir endormi, versoit le sang des Turcs dans des sorties qu'elle conduisoit elle-même, combloit leurs travaux & combattoit sur la brèche. Mais que peuvent les forts quand les foibles en plus grand nombre ne cherchent qu'à céder ?

Chrasonowski avoit ici le même inconvénient qui avoit perdu des Auteuils & Sbaras. La Noblesse réfugiée voyant une brèche ouverte qui s'élargissoit d'heure en heure, & se représentant la fureur implacable du Visir, si on souffroit l'assaut, perdit courage. Son

An. 1675 désempoier étoit d'autant plus grand qu'elle n'attendoit aucun secours : elle se trompoit ; l'Armée de Lithuanie avoit enfin joint les Polonois au camp de Léopol. Le Roi marchoit, & prenant en passant le petit corps de Jablonowski, il se trouvoit fort de trente-trois mille hommes ; mais un secours dont Trembowla n'avoit aucune nouvelle, ne produisoit rien pour la crise où l'on étoit. La Noblesse effrayée, au lieu de continuer à combattre comme elle avoit fait, communiqua sa frayeur aux Officiers de la Garnison, & accoutumée à partager le pouvoir souverain dans les Diètes, elle se regarda dans cette extrémité comme représentant la Patrie. Elle s'arrogea donc le pouvoir de disposer du sort de Trembowla.

An. 1675.

L'héroïne Juive écoutoit les délibérations sans être apperçue. On parloit décidément de se rendre. Elle vole à son mari sur la brèche ; elle l'instruit au milieu du feu. Ce brave homme accourt à ce conseil de lâches : « il n'est pas certain, » leur dit-il, que l'ennemi nous prenne ; mais il l'est que je vais vous brûler dans cette salle même, si vous persistez dans votre lâche dessein. Des Soldats sont aux portes la mèche allumée pour exécuter mes ordres. « La vue d'une mort inévitable leur remit les armes à la main ; & ils tâcherent d'effacer leur honte.

Le Visir n'ignoroit pas la marche de Jean : & il précipitoit les attaques. La place avoit déjà soutenu quatre assauts, Chrasonowski lui-même trem-

An. 1675.

bloit pour le cinquième. Sa femme prit cette juste inquiétude pour une foiblesse de mauvais augure. Une femme qui a franchi une fois la timidité de son sexe, devient plus qu'homme. Cette Romaine du Nord, armée de deux poignards, dit à son mari : en voilà un que je te destine si tu te rends ; l'autre est pour moi. (a)

Ce fut dans ce moment de détresse que l'Armée Polonoise arriva. Le Visir ne croyant pas que le Roi y fût en personne, se déterminoit à combattre. Un espion Polonois qui fut pris le désabusa. Il portoit une lettre écrite de la main du Roi ; & déjà des signaux l'annonçoient aux assiégés qui recueilloient

(a) Id. Ibid.

An. 1671. le reste de leurs forces avec de grands cris de joie. Le Visir leva le siège, n'osant commettre sa fortune avec celle de Jean. L'événement l'y força parce qu'il prit son parti trop tard. Il repassoit l'Ianow ; la moitié de son armée étoit encore en deçà de la rivière. Jean chargea en criant aux premiers escadrons *qu'il ne leur demandoit que ce qu'il alloit faire lui-même.* Le combat fut long, & les Turcs montrèrent qu'avec un Chef digne d'eux, ils auroient pû prétendre à la victoire. Ils perdirent sept à huit mille hommes, & se retirèrent sous le Canon de Kaminiek.

Les Garnisons des Places qu'ils avoient prises n'attendirent pas la vengeance des Polonois ; elles les abandonnerent pour aller rejoindre leur ar-

mée. Trembowla délivré rendit grâces à la fermeté de Chra-
sonowski. Il fut élevé aux honneurs militaires. Sa femme se contenta des applaudissemens de la Nation ; & le Soldat reçut de l'argent d'une République pauvre. Telle fut toujours la pratique des Vainqueurs du monde pour le Soldat ; de l'argent ou des terres.

Kara-Mustapha avoit appris que le grand nombre, la cruauté, la présomption ne fussent pas pour vaincre. Il s'arrêta quelque tems sous Kaminiek, & reprit le chemin du Danube. Il avoit fait de grands maux à la Pologne par le pillage, la dévastation, la démolition des Villes & des Forts, & par le grand nombre d'esclaves qu'il emmenoit. Il n'en est pas de la Pologne comme des Pays com-

An. 1675, merçans. Londres ravagée par la peste & incendiée en 1666, au fort d'une guerre malheureuse, fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle & plus commode qu'elle n'étoit auparavant. Les Villes de Pologne une fois détruites ne se rétablissent plus. Mais tous ces maux n'étoient rien en comparaison de ceux que le Visir auroit pû faire. Il étoit aux frontieres de la République dès le mois de Juillet. Un Capitaine expérimenté avec les forces qu'il avoit, seroit venu donner la Loi à Varsovie, & auroit mis la Pologne au rang des Provinces Turques; ou enfin le moindre fruit qu'il auroit dû tirer de sa campagne; c'étoit de s'établir dans le Palatinat de Russie, de se maintenir dans l'Ukraine & la Po-

dolie. Maître comme il l'étoit An. 1675 du Niefter, Kaminiek & Choczyn derriere lui, cette position auroit marqué le destin de la Pologne pour la campagne suivante.

Les Diètes dans la suite firent un crime à Jean de n'avoir pas formé sur le champ le siège de Kaminiek. La Place venoit de recevoir un convoi de cinq cents chariots, avec un renfort de Janissaires; la saison étoit avancée, tout le pays mangé; les choses étant ainsi, pouvoit-il commencer un siège dont le progrès seroit de longue haleine & le succès douteux? Il se contenta de brûler les villages, les hameaux & les batteaux qui servoient à l'approvisionnement de la Ville. Il lui ôta encore la ressource des hommes & des bêtes, en les

An. 1675. transportant sur les terres de la République. Par cette conduite il préparoit le recouvrement de Kaminiek, assez glorieux d'ailleurs d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec tant d'inégalité dans les forces. Cette campagne doit apprendre aux Nations foibles à ne pas désespérer, quand elles ont de grands Rois.

L'Armée prit ses quartiers d'hiver, & Jean vint se reposer à Zolkiew, Ville dans le Palatinat de Russie, à trois lieues de Léopol. C'étoit une partie de la fortune des Zolkiewski, ses ayeux maternels. Le Château passoit pour un chef-d'œuvre d'Architecture, dans un pays où elle est encore en enfance. Il affectionna constamment ce séjour.

C'est-là qu'il apprit la mort
d'un

d'un Héros François, dont il fut vivement touché par un effet de cette sympathie que les Grands Hommes sentent les uns pour les autres; & quel eût été son attendrissement, s'il eût pu prévoir qu'un jour le sang de Turenne se mêleroit avec le sien?

Cependant Varsovie étoit impatiente de revoir son Roi. Les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'élection, il les avoit employés dans les travaux à mériter de plus en plus la Couronne; & la Couronne n'étoit pas encore sur sa tête. Il se rendit donc aux vœux de sa Capitale où, avant le couronnement, il reçut un honneur qui n'arrive qu'aux Princes dont le nom étonne la terre. Une Puissance éloignée qui n'avoit rien à démêler avec la

Tome II.

E

An. 1675.

Pologne, la Perse lui envoya un Ambassadeur. Le Sénat se flatta d'abord qu'il venoit proposer une ligue contre Mahomet : l'illusion fut courte. L'unique objet de cette magnifique Ambassade, c'étoit de féliciter Jean sur ses victoires, & de lui demander son amitié,

An. 1676.

Après cette représentation, la République ne s'occupa plus que du couronnement. Il fut fixé au 2 Février. La Pologne pour le choix de la scène fait comme la France. Au lieu de sacrer ses Rois dans la Capitale, elle les mène à grands frais dans une Ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladislas Loketek, au quatorzième siècle, s'y fit couronner. Cette ancienne Cité, plus grande que peuplée sur le bord de la Vistule, montre un

An. 1676.

établissement qui fait honneur à la France. Son Université, la plus célèbre du Royaume, qu'on appelle la Ville de Sorbonne, doit effectivement sa naissance à des Docteurs de Sorbonne, Docteurs comme on pouvoit l'être au quatorzième siècle, lorsque Casimir III. surnommé *le Grand*, les appella. Deux Dictionnaires, *Moréri* & *Trévoux* attribuent cet établissement à Casimir I. dans le onzième siècle, avant que la Sorbonne existât en France.

Ceux qui aiment les grands spectacles, sans penser à ce qu'ils coûtent aux Peuples, seroient frappés de celui-ci. On y voit la magnificence Asiatique se mêler au goût de l'Europe. Des Esclaves Ethiopiens,

An. 1675. des Orientaux en vêtements de couleur du Ciel, de jeunes Polonois en robe de pourpre, une Armée qui ne veut que briller: les voitures, les hommes & les chevaux disputant de richesses, l'or effacé par les pierreries: ce fut au milieu de ce cortège que Jean parut sur un cheval de Perse, marchant à une couronne que ses vertus lui avoient gagnée.

La Pologne dans l'inauguration de ses Rois, leur présente le Trône & le Tombeau. On commence par les funérailles du dernier Roi, dont le corps reste en dépôt jusqu'à ce jour. Dans l'occasion présente, par un événement singulier, il y en avoit deux. On voyoit sur le même char *Jean Casimir*, mort en France depuis peu, après

An. 1676. son abdication, & *Michel*. Cette pompe funebre ressemble en beaucoup de choses à celle des autres Rois. Je n'en citerai qu'une singularité. Aussi-tôt que le corps est posé sur le catafalque élevé dans la Cathédrale, un Héros à cheval, armé de pied en cap entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un sceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de même brisent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatrième un cimeter, le cinquième un javelot, le sixième une lance: le tout au bruit du canon, des trompettes, & des tymbales.

Une dispute très-vive entre le Primat & l'Évêque de Cracovie pensa retarder la sépulture & le couronnement. Tous deux vouloient officier dans

An. 1676.

les obseques. Après bien des discussions qui tinrent toute la Cour en haleine, on les concilia. Le Primat représenta aux Autels, & l'Évêque en chaire, en prononçant l'Oraison Funèbre. Ce jour de deuil est suivi du jour de joie.

La Reine avoit tout remué dans la Diète préliminaire pour être couronnée en même tems que son auguste époux. Elle avoit rencontré bien des difficultés dont le Roi l'avoit fait triompher. Les Reines de Pologne ont un intérêt particulier au couronnement. Sans cette solennité, la République dans leur viduité ne leur doit point d'appanage (a) ; &

(a) Cet Appanage ou Doffaire est de deux mille ducats, assigné sur les Salines & sur les Starosties de Spiz & de Grodecx.

An. 1676.

même elle cesse de les traiter de Reines. Il s'est pourtant trouvé deux Reines qui ont sacrifié tous ces avantages à leur Religion : l'Épouse d'Alexandre au seizième siècle & celle d'Auguste II. au dix-septième. La première professoit la Religion Grecque : la seconde, le Luthéranisme qu'Auguste venoit d'abjurer. Ni l'une, ni l'autre ne furent couronnées. Le moment de satisfaire Marie étoit venu. Le Primat tenoit les deux Couronnes : mais comme elle montoit sur le Trône pour s'asseoir à la gauche du Roi, des murmures s'éleverent, des voix qui protestoient. On avoit prévu l'orage ; il fut apaisé par de fideles serviteurs du Roi répandus çà & là dans la vaste Ca-

An. 1676.

thédrale ; & les deux têtes furent couronnées (a).

La pompe finit par un usage assez singulier. Un Évêque de Cracovie assassiné par son Roi dans le onzième siècle , cite à son Tribunal , c'est-à-dire , dans la Chapelle où son sang fut versé , cite le nouveau Roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Jean s'y rendit à pied & répondit comme ses prédécesseurs ; « que ce crime étoit atroce , qu'il en étoit innocent , qu'il le détestoit » & en demandoit pardon en implorant la protection du Saint Martyr sur lui & sur le Royaume (b). Il seroit à souhaiter que dans tous les

(a) Zaluski , tom. 1. pag. 678.

(b) Idem , *ibid.* page 597.

États on conservât ainsi les An. 1676
monumens des crimes des Rois. La flatterie ne leur trouve que des vertus.

On frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue passée dans plusieurs couronnes de lauriers ; & à la pointe la Couronne Royale , avec cette légende , *per has ad istam* : c'est par celles-là qu'il est arrivé à celle-ci. Jean avoit rempli tout le sens de la légende. Les acclamations redoublèrent , lorsque suivi du Sénat , & des Grands-Officiers , tous à cheval , il se rendit à la place publique. Là sur un théâtre élevé , couvert des plus riches tapis de l'Orient , il reçut le serment de fidélité des Magistrats de Cracovie dont il annoblit quelques-uns. C'est la seule occasion où un Roi de Polo-

An. 1576. gne puisse faire des Nobles. La Noblesse ne doit se donner que dans une Diète, après dix ans au moins de Service militaire.

Avant le regne de Jean, la Maison Militaire des Rois de Pologne consistoit en six cents Gardes-du-Corps, six Compagnies de Cavalerie légère de cent chevaux chacune, & un Régiment d'Infanterie de douze cents hommes. Jean y ajouta une Compagnie de Cent-Suisses, comme en France, cinq cents Janissaires que ses victoires lui avoient donnés, & deux cents *Heiduques*. Ces *Heiduques* se présentent dans le monde sous différentes formes. En Hongrie ils combattent dans l'Infanterie; en Allemagne & ailleurs, selon la fantaisie, ils font cortège derrière les carosses des Seigneurs;

en Bulgarie, près du Mont An. 1676 Hoemus & dans d'autres passages, ce sont des brigands qui détroussent les passans. La République laissa faire Jean sur le nombre de sa garde, parce qu'elle n'entroit point dans cette dépense.

La solemnité du Couronnement étant finie, la Diète s'ouvrit. La République commença par remercier son Roi de tout ce qu'il avoit fait pour elle, depuis son Élection, en le suppliant de ménager sa vie dans les combats. Des Sénateurs & des Nonces en grand nombre, lui firent une autre prière qui les flétrissoit autant qu'elle honoroit le Prince. Éblouis par ses grandes qualités, ils le presserent de réunir à la Couronne la charge de Grand-Général, à laquelle il

An. 1676.

n'avoit pas nommé, quoiqu'e vacante depuis son Élection au Trône. Ceux qui faisoient cette priere violoient les constitutions & trahissoient la République. C'est ainsi que les Rois, par la foiblesse & l'adulation des Sujets, deviennent despotes ; & quand il faut les reporter au point d'où ils sont partis, les convulsions sont affreuses. Jean n'abusa point de ce zèle inconsideré ; c'étoit être bien grand que de ne pas vouloir l'être trop. Il disposa de cette importante place en faveur de Démétrius Wiefnowieski, Petit-Général de Pologne. Il étoit du Sang du dernier Roi. On l'appelloit le Prince de Mitre. Il avoit eu de grands démêlés avec Sobieski, Grand-Général. Sobieski, Roi, les oubloit ; &

An. 1676.

dans cet oubli il montrait son amour pour la paix civile. S'il eût suivi son penchant, sa reconnaissance, & le degré de mérite, il auroit préféré Jablonowski qui ne fut que Petit-Général ; mais il savoit que son ami consentoit à cet arrangement pour éviter les aigreurs & les dissensions. Elles cessèrent effectivement ; & dès lors personne ne montra plus de fidélité & d'attachement pour son Roi que Wiefnowiecki. Les zélés déçus de leur premier but, voulurent du moins affoiblir le pouvoir des Généraux ; pour augmenter celui du Roi. Le Généralat est perpétuel ; ils voterent pour le rendre triennal, & le soumettre à prêter serment au Roi comme à la République. Il est peu d'hommes dont les mœurs

Ann 1676.

soient à l'épreuve du Trône. Le Roi qui, dans le tems de son Généralat, eût été révolté d'une pareille proposition, l'appuyoit en secret. La Reine n'étoit pas d'un caractère à vouloir tout ce que le Roi vouloit. Elle affectionnoit Jablonowski. Elle vouloit le voir jouir du Petit-Généralat dans toute son étendue, & du grand également, lorsque le tems le lui donneroit. Elle traversa la proposition par des intrigues sourdes qui frappent plus souvent au but que les coups portés à découvert (a). Le Généralat est encore perpétuel.

Un autre différend s'éleva entre le Grand & le Petit-Général de Lithuanie. Ce dernier,

(a) Zalucki, tom. 1. pag. 678 & 679.

Ann 1676.

Radziwil, reprochoit à Paç d'avoir abandonné le Roi en Ukraine, & il prétendoit que pour le punir & pour le bien public il convenoit de soustraire à ses ordres le Petit-Général avec sa division. Il se flattoit d'autant plus d'être écouté, qu'il avoit épousé une Sœur de Roi, d'un Roi que Paç avoit grièvement offensé. Les esprits se partagerent avec chaleur entre les deux partis. Le Roi qui trouvoit ici une belle occasion de se venger de Paç, fut neutre; & les choses restèrent comme elles étoient dans l'Armée de Lithuanie (a). Mais ce ne fut pas sans de longs débats.

Tant de contestations com-

(a) Id. Ibid.

An. 1676. fumoient un tems bien précieux. Mahomet frémissait sur son Trône contre une petite République, qui depuis quatre ans osoit lutter avec lui. Son Visir Kara-Mustapha étoit humilié de n'avoir pu la soumettre. Tous deux forgeoient les dernières foudres; & on le savoit à Cracovie. Les Princes Chrétiens qui, au tems des croisades alloient attaquer des Infidèles qui ne leur dispuoient rien, refusoient à la Pologne les secours qu'elle leur demandoit, & dont ils l'avoient flattée. C'étoit un reproche amer qu'on faisoit à l'Ambassadeur de France, Forbin, Evêque de Marseille. La Reine qui lui avoit des obligations l'avoit fait nommer au Cardinalat. Le Primat qui s'en croyoit plus digne, désapprouva hautement

la reconnoissance de ses Maîtres : « quelle injustice, disoit-il, un Étranger vient nous ravir à nous autres Polonois la nomination de Pologne; & quel Étranger? Un homme qui abuse de son caractère d'Ambassadeur pour acheter la Pourpre en nous trompant. Où sont les subsides qu'il nous a promis? La plainte du Primat sur la préférence des Étrangers a dû se renouveler bien des fois. La Cour de Pologne n'a part aux nominations des Couronnes que depuis le Roi Casimir, qui obtint cette égalité avec les autres Souverains : mais ce sont ordinairement des Étrangers qui en profitent. Ce démêlé où la République entroit en applaudissant au Primat, retarda le Chapeau, qui n'arriva

An. 1676. que longtems après en 1689.
Mais les subsides n'arriverent point. Les autres Cours ne tinrent pas mieux leurs promesses (a).

La République ne chercha donc son salut que dans ses propres forces. Le Decret de la Diète les porta jusqu'à cent mille hommes, en ordonnant des impôts proportionnés. Jamais la Pologne n'auroit mis sur pied tant de troupes réglées. Mais autant que le projet étoit grand, autant l'exécution étoit difficile, pour ne pas dire, impossible; & d'ailleurs le Decret déplut aux Provinces. La source du mécontentement fut un bruit qui se répandit que le Roi traitoit

(a) Id. Ibid. page 652.

une chose dans la Diète, & An. 1676. qu'il en négocioit une autre; que la paix étoit arrangée secrètement avec le Turc; & que cette grande inquiétude qu'il affectoit, n'étoit qu'un prétexte pour lever des impôts qui ne rentreroient pas dans les bourses des Particuliers, dès qu'une fois ils en seroient sortis.

Il étoit vrai que Jean employoit la médiation du Moldave & du Valaque: mais les nouvelles qui arrivoient n'offroient que des conditions extrêmement dures. Voilà ce que les Provinces contribuable ne vouloient pas croire; & cette erreur refroidit toutes les volontés, de sorte que les levées d'hommes & d'argent furent lentes, & bien au-

An. 1676. deffous du Decret de la Diète (a).

D'autre part le bruit des grands projets de la Diète avoit frappé Constantinople. Mahomet à tout événement vouloit les surpasser. Cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares prirent les armes pour venger l'honneur du Croissant. Mais le Sultan étoit dans une grande perplexité sur le choix du Général. Kara-Mustapha ne vouloit pas s'exposer à de nouvelles humiliations. Hussein, qui avoit combattu à Choczîn, étoit mort de ses blessures. Les intrigues du Serrail vouloient décider la question. La Sultane Validé portoit un

(a) Id. Ibid. page 398 & suiv.

sujet ; la Sultane favorite un autre ; le Visir un troisième. Les trois protégés, l'un après l'autre essayèrent du commandement lorsque les troupes s'assembloient ; & tous trois furent révoqués. L'Histoire n'a pas daigné conserver leurs noms. Un quatrième se mit en marche : mais les Janissaires l'ayant bien-tôt approfondi, le chasserent par leurs mépris & leurs murmures qui se firent entendre jusqu'à Constantinople. Lorsque dans une Nation les Généraux s'arrachent le commandement les uns aux autres, c'est un signe qu'elle n'en a point ou fort peu. Enfin le Serrail se rappella un Bacha oublié, à qui on avoit ôté le commandement, le lendemain d'une victoire ; Mahomet le lui rendit avec ordre de ter-

An. 1676

Ann. 1676. miner la guerre dans cette dernière & importante campagne. c'étoit *Ibrahim Shaitan*, d'une valeur froide & d'une grande expérience ; un autre Ulysse pour la ruse. Le surnom de *Shaitan*, qui veut dire *Diable*, indiquoit cette dernière qualité. L'Armée Othomane fut longtems à remplir les vuides que les pertes précédentes avoient laissés. Elle ne s'approcha du Niefter que vers la fin d'Août, au-dessous de Choczyn, où les Tartares joignirent.

La Pologne, malgré les victoires de Jean, se retrouvoit encore sur le penchant de sa ruine. Elle assembloit trente-huit mille combattans dans la plaine de Glinian, près de Léopol. C'est avec ce petit nombre que Jean marcha contre

deux cents mille. La Reine l'accompagna jusqu'à Javarow (a), & ce ne fut que pour allarmer sa tendresse; accouchée depuis peu à Cracovie de Thérèse-Cunegonde Sobieska, elle se rétablissoit à peine : sa foiblesse, la fatigue du voyage, & encore plus la vue des périls qui environnoient son auguste époux, la jetterent dans une maladie mortelle. Le Roi l'aimoit avec passion ; une autre épouse eut pourtant la préférence, *la République* ; & sans différer il continua sa marche pour la défendre. Rendu à son armée, il attendit les mouvemens de l'ennemi.

Ibrahim, afin de lui donner

(a) Lieu de plaisance des Rois de Pologne.

An. 1676. le change , jetta des ponts sur le Niefter , imaginant qu'il viendrait disputer le passage ; & alors se portant plus haut , il méditoit de pénétrer par la Pokucie & de couper l'armée Polonoise. Jean ne se flattoit pas de l'empêcher de passer le fleuve : une armée aussi nombreuse le pouvoit , lorsqu'elle le voudroit , en se divisant ; mais pour prendre un parti , il voulut s'assurer de celui d'Ibrahim , en restant dans son camp. Ibrahim , après avoir perdu plusieurs jours à l'attendre , rompit ses ponts , traversa la Bucovine pour gagner la Pokucie.

Jean commençant à démêler son ennemi , conçut un dessein dont l'exécution parut impossible à tous ses Généraux , ce fut de porter & de fi-

xer

xer le théâtre de la guerre aux An. 1676. extrémités de la République , pour en sauver le corps , il décampa ; Vieçnowiecki commandoit le centre ; Jablonowski la droite ; Paç la gauche : celui-ci paroissoit enfin sentir tous les ménagemens que le Roi avoit eus pour lui ; & les Lithuaniens n'avoient qu'une même volonté avec les Polonois. On devoit encore recevoir des recrues Lithuaniennes & Polonoises que Radziwil & Potocki étoient chargés d'amener. Jean mit beaucoup de célérité dans sa marche ; & il passa le Niefter au grand étonnement d'Ibrahim qui en étoit encore à quelques lieues.

Zurawno , bourgade sans nom , prit une célébrité qui

Tome II.

F

An. 1676. se conservera dans tous les tems. Cette bicoque de Pokucie, au confluent de la Scévits & du Niefter, n'est fermée que d'un rempart de terre, sans autre défense. La maison du Seigneur (c'étoit alors comme aujourd'hui un Sapieha) est couverte d'un second rempart semblable au premier avec quatre petites plate-formes où l'on met quelques pieces de canon contre les incursions des Tartares. A côté de la Ville en remontant le Niefter est une plaine qui s'éloigne du fleuve à une demi-lieue pour faire place à un grand bois de haute-futaye qui est terminé par un marais fort profond. De ce marais sort un gros ruisseau qui, après avoir traversé la plaine entre deux bords très-élevés, se jette

dans les fossés de la Ville pour se perdre dans le Niefter. Ce fleuve sur sa rive opposée présente une chaîne de montagnes de plusieurs lieues au-dessus & au-dessous de Zurawno. An. 1676.

L'armée Chrétienne s'étendit dans la plaine entre la Ville & le marais; sa gauche appuyoit à la Ville & à la Scévits torrent qui, après avoir tout entraîné la veille, est guéable par tout le lendemain. Elle avoit le marais à sa droite; le bois & le Niefter à dos. Il étoit question de fortifier le front; le tems manquoit: les Infidèles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'Infanterie; passa la Scévits, chercha l'ennemi, tomba sur l'avant-garde qu'il renversa sur le centre. Mais au moment d'être enve-

Apr. 1676 loppé par cette multitude qui couvroit la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la riviere & y arrêta les Infideles un jour entier, tems précieux pour les travaux des retranchemens qu'il trouva foibles. L'Art Militaire dans toute son étendue lui étoit connu. Des Redoutes & des Fortins détachés, tracés sous ses yeux, formerent une double défense. Ce fut là où il enferma la dernière ressource, & le destin de la Pologne, résolu de périr avec elle, ou de la conserver dans sa gloire. Les Officiers les plus intrépides n'étoient pas sans crainte; parce que le courage ne suffit pas où les forces manquent. *Ne vous ai-je pas sauvés*, leur disoit-il, *au camp de Podhayes où nous n'étions que vingt-quatre mille, as-*

siégés par cent mille? La Couronne auroit-elle affoibli ma tête? On espéra contre toute raison d'espérer.

Ibrahim étonné de tant d'audace, s'en réjouissoit. Il étendit son Armée en arc, dont le Niefter faisoit la corde; & dans cet espace il enferma le Marais, le bois, l'Armée Polonoise, la Ville & le gros ruisseau qui séparoit les deux camps. Ce n'est pas tout: Nuradin Sultan détachant une Armée de l'Armée Turque, passa le fleuve & occupa la chaîne des montagnes qui le borde. Toute communication fut coupée, plus de convois, plus de secours à espérer pour les Polonois. Quand on se représente trente-huit mille hommes ainsi bloqués par deux cents mille, on croit voir trente-huit

An. 1676. huit mille victimes destinées au glaive, & leur patrie aux chaînes. Et si l'estime se mesure par les difficultés vaincues, quels devoient être ces hommes, & quel étoit leur Roi?

On étoit au 21 Septembre. Le 27 parut décisif. Ibrahim se mit en bataille faisant porter devant lui de grands amas de fascines pour combler le ruisseau qui séparoit les deux camps. Jean, au lieu de l'attendre derrière ses lignes, se présenta dans les espaces des Fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les Infidèles au-delà du ruisseau. Le 29, ils marquerent plus de résolution. Un Corps de Janissaires passa & attaqua les redoutes de la droite. Les Dragons Polonois les défendirent

si bien que l'action générale fut encore suspendue. An. 1676

Jean employoit tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus consommé, & avec une contenance si fière il crut pouvoir, sans honte, demander la paix, sauf à la rejeter si les conditions étoient trop dures. Bidinski & Koricki furent les Négociateurs. Ils traitèrent d'abord avec le Prince Tartare : « Nous venons » demander la paix, lui dirent-ils, sous votre médiation. « Voici à quelles conditions » nous la voulons. Que le Turc » nous rende les places qu'il » nous a enlevées, Kamienieck » sur-tout, & qu'il cesse de » protéger la révolte des Cosaques ».

Il vous sied bien mal, reprit le Kan, de prendre un tort
F iv

An. 1676 *si élevé, tandis que vous êtes sous la foudre. Commencez par payer le tribut que la sublime Porte vous a imposé en vous accordant la paix lorsqu'elle pouvoit vous écraser sous le poids de ses Armes; après quoi elle verra quelle place elle peut rendre à ses Tributaires.*

« Que parlez-vous de tribut,
« reprit Bidinski, d'un tribut
« qui nous fut imposé dans un
« tems que la République se
« déchiroit elle-même sous un
« Roi foible. Celui qui nous
« gouverne aujourd'hui est un
« Prince fort : c'est le vain-
« queur de Choczin, vous le
« savez ; la République pé-
« rira avec lui avant que d'être
« Tributaire de quelque Puif-
« sance que ce soit. C'est l'a-
« mour de la paix dont vous
« avez besoin vous-mêmes, qui

An. 1676
« nous appelle ici. Nous n'ap-
« portons ni des lettres, ni des
« visages de supplians : mais
« un courage à l'épreuve de
« tout ; & ce fer nous donnera
« la paix, si la négociation nous
« la refuse ». En disant ces
derniers mots, il avoit tiré
son sabre à demi. Ce geste ir-
rita le Kan. Bidinski étoit cou-
rageux, mais étoit-il sage ?

Le Général Turc attendoit dans ses pavillons le résultat de cette conférence. Dès qu'il l'eut appris, il fit savoir au Kan qu'il eût à rompre la négociation & que les Polonois devoient bien plutôt songer à demander pardon de leur victoire de Choczin, révolte dont il alloit les punir, qu'à s'en vanter (a).

(a) Zaluski, tome 1: page 565. Leng. 249.

An. 1676. Les Polonois n'espérant plus rien, chercherent des forces dans la vigilance & la gloire. Le 8 Octobre les mit dans un grand danger. Leur droite fut encore attaquée; & pendant le combat, Nuradin passa le Niefter à la nage au-dessous de l'embouchure de la Scevits qu'il traversa également, & vint fondre sur la gauche. Le centre resta toujours immobile, observant les mouvemens d'Ibrahim, qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Les deux attaques, quoique très-vives, furent sans succès. Trois mille Infideles y périrent. Les Tartates repasserent le fleuve; & les Turcs le ruisseau.

Ibrahim sentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ses

attaques. L'Armée qu'il tenoit An. 1676. bloquée, il l'assiégea. Des tranchées furent ouvertes comme devant une place; sept grands Cavaliers élevés avec un travail dont peut-être les Turcs seuls sont capables. On voyoit au milieu des travailleurs les pavillons d'Ibrahim qui les animoit à l'ouvrage. La grosse artillerie fut bien-tôt en batterie: des pieces de quarante-huit livres de balle qui labouroient le camp Polonois du matin au soir, emportant les hommes & les chevaux. Le Général-Major Gébroski fut pleuré. Il lui resta un tombeau Militaire à la façon des Anciens Romains. Un boulet vint traverser la tente du Roi. On le pria de s'éloigner, ou du moins de souffrir une élévation de terre pour le couvrir.

An. 1676. Cette précaution qu'il eût peut-être goûtée dans une autre conjoncture, il la refusa dans celle-ci. Quand le danger est extrême, un Roi doit le partager avec ses Sujets qui sacrifient plus à sa gloire qu'à la leur. Quelques Officiers Généraux qui s'étoient creusé des asyles, reparurent en bonne contenance.

Cependant les tranchées Turques se pouissoient avec vigueur & s'approchoient des retranchemens. Jean ordonna des contre-tranchées, & on vit ici ce qu'on n'avoit pas vu : deux Armées aller l'une à l'autre par-dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonois : leur situation devenoit extrême. Les fourages qu'on avoit amassés dans le camp étoient consumés. La forêt adjacente qui

pour dernière ressource four-
An. 1676
nissoit des feuilles aux chevaux, des feuilles qu'on méloit avec un peu de grain, ne montroit presque plus que du bois; & ce bois, c'est-à-dire, les branches les plus tendres, servit encore de nourriture. Les hommes n'étoient pas mieux : du pain donné par la disette; c'est tout ce qui restoit; & le Roi vivoit comme le Soldat. L'artillerie obligée de répondre à un feu bien supérieur épuisoit ses boulets. La poudre même demandoit du ménagement. Celle qu'on amenoit de Dantzic s'étoit arrêtée à Léopold. Si dans les assauts continuels qu'il falloit repousser, les Infideles avoient beaucoup perdu, les Chrétiens avoient perdu bien davantage en proportion de leur petit

An. 1676.

nombre. Radziwil & Potocki; ces libérateurs qu'on attendoit avec tant d'impatience, avoient marché avec dix mille hommes de troupes fraîches : mais nul secours, nul convoi n'avoient pu percer. Tout manquoit, excepté le courage ; & chaque heure pouvoit être fatale (a).

La Reine convalescente à Varsovie, entreprit de suspendre la destinée du Roi & du Royaume. Elle assembla les Sénateurs dans son Palais. Elle leur peignit l'affreux état des choses. Tous opinèrent pour la convocation de la Pospolite ; & le *Primat* la publia par les Universaux : pratique ordinaire en Pologne, lorsque tout est

(a) Zalusk, tome 1. pag. 621 & suiv.

perdu. Au reste il faut que An. 1676.

l'autorité soit une chose bien délicate ; car, aussi-tôt que le Roi apprit ce *Senatus-Consulte* pour le sauver, il se plaignit amèrement de ce qu'on avoit blessé la prérogative Royale qui attribue au Roi seul le pouvoir d'assembler la Pospolite. Dans le fait il comptoit beaucoup plus sur son courage & celui de ses troupes que sur les efforts tardifs de cette Noblesse sans discipline.

Ibrahim se croyant assuré de vaincre par la famine, & voulant ménager le sang Musulman, lui députa deux Bachas & vingt-quatre Janissaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs, leurs seules armes quand ils ne vont point au combat. Les Turcs s'étonnent que les Chrétiens

An. 1676. en pleine paix, entrent chez leurs amis l'épée au côté. Les Députés représentèrent à Jean, que le Séraskier étoit parfaitement instruit des extrémités du Camp; qu'aucun secours n'étoit possible; qu'un Prince sage devoit se rendre à la loi de la nécessité, que le désespoir avoit plus perdu d'Armées; qu'il n'en avoit sauvé; que le Grand-Seigneur n'aspiroit point à de nouvelles conquêtes en Pologne; qu'il ne demandoit que l'exécution du Traité de Boudchaz perfidement rompu; que la Pologne Tributaire vivroit désormais tranquille sous sa haute protection, ainsi que les Tartares, les Cosaques, & tant d'autres; & ils jurèrent tous sur leurs barbes & sur leurs

» moustaches le salut de l'Armée Polonoise, s'offrant à rester en otage jusqu'à ce qu'elle eût repassé le Niester, après la signature d'une paix plus solide que la première.

Jean répondit que, si dans le Traité on faisoit la moindre mention du tribut imposé à son prédécesseur, il ne vouloit point de paix; & que, si le Séraskier avoit ordre d'insister sur ce point, il le prioit de lui abandonner, au-delà du ruisseau, un terrain suffisant pour ranger ses troupes en bataille; & que pour lors ils décideroient les armes à la main. Les Députés partirent en lui reprochant tout le sang qui alloit couler.

On peut dire que la fierté du Roi ne convenoit gueres

An. 1676. aux extrémités où il se trouvoit. Il fit compter les rations; il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Il donna ses ordres à l'entrée de la nuit pour attaquer le lendemain au lever de l'aurore. Il a depuis avoué que jamais il n'avoit senti d'agitations pareilles à celles de cette nuit. Il se représentoit que c'étoit lui qui avoit rejeté la République dans cette guerre; que c'étoit lui qui avoit tracé le plan de la campagne contre l'avis des Généraux; que toutes ses victoires précédentes étoient inutiles, s'il manquoit celle-ci; qu'il falloit ou être détruit par la faim, ou passer sur le ventre à plus de de cent quatre-vingt mille hommes avec trente & quelques mille; & qu'enfin, au lieu de continuer à être le Héros

de son pays, il alloit peut-être en devenir le destructeur. Mais lorsqu'il pensoit que, pour sauver l'Armée, il falloit revenir à l'infâme Traité de Boudchaz, son ame s'affermissoit dans la résolution de tout risquer. An. 1676.

Que celui qui ne connoit pas le pouvoir du courage & les jeux de la fortune apprenne à espérer. Jean fut extrêmement surpris de revoir, avant le point du jour, les deux Bachas qui l'avoient harangué la veille. La scène avoit changé pendant la nuit par un concours d'événemens inattendus.

Les Janissaires, dès le commencement de la campagne avoient murmuré de ne pas voir le Sultan, ou du moins le Visir à leur tête. « Ils s'abandonnent aux plaisirs, disoient-

An. 1676. « ils, tandis que nous souffrons
 « pour eux; on nous donne un
 « simple Séraskier pour nous
 « commander, comme si nous
 « étions pas dignes de com-
 « battre sous les yeux de notre
 « Empereur, nous qui avons
 « fondé l'Empire ». Les mar-
 « ches forcées qu'ils avoient fai-
 « tes pour envelopper les Polo-
 « nois, les travaux continuels,
 « sans en venir à une action dé-
 « cisive, tout cela redoubloit les
 « murmures, & la sédition étoit
 « au point d'éclater (a).

Les Tartares qui se voyoient
 retenus aux frontieres de la Ré-
 publique, au lieu d'aller buti-
 ner dans son sein; ne faisoient
 plus que de foibles efforts. Ils
 regardoient la Pologne comme

(a). Canémir, tom. 2. pag. 72.

An. 1676. leur magasin général; & il ne
 souhaitoient pas qu'elle devint
 une Province Turque; parce
 qu'alors il auroit fallu la res-
 pecter. Jean n'ignoroit pas leur
 disposition; & pour diminuer
 encore leurs foibles efforts,
 n'ayant presque plus de pou-
 dre, il combattoit avec de l'or.
 Il en avoit fait passer à leur
 Chef; & afin de donner de
 l'inquiétude à Ibrahim, il avoit
 eu soin de le publier. Le Kan
 n'en convenoit pas: mais le
 soupçon restoit.

Pour surcroît d'inquiétudes,
 Ibrahim venoit d'apprendre que
 les Puissances Chrétiennes en-
 voyoient des Ambassadeurs
 pour traiter de la paix, ou
 pour entrer dans la guerre. Dé-
 jà celui de France, le Marquis
 de Béthune, & celui d'Angle-

An. 1676.

terre, Milord Hide (a), étoient arrivés à Léopol ; & demandoient des passeports au Général Turc pour le Camp du Roi.

Une autre nouvelle l'embarraisoit encore plus. Une Armée Moscovite étoit en marche pour déboucher dans l'Ukraine & délivrer la Pologne ; c'étoit le fruit d'une négociation secrète de Jean. Enfin la saison qui s'avançoit, (on étoit au 28 Octobre, le trente-huitième jour du blocus,) les pluies qui tomboient depuis quelque tems,

(a) Il étoit Beau-Frere de Jacques II. par la première femme de ce Prince. Il envoya un Trompette avec six Valaques & un Interprete. Toutes ces têtes furent coupées par les Tartares qui connoissent peu le droit des Gens.

An. 1676.

la longue retraite au-delà du Danube, les vivres qui pouvoient enfin manquer à une si grande multitude : toutes ces considérations déterminoient Ibrahim à prêter une oreille plus favorable à la paix ; & il le faisoit savoir à Jean.

Ibrahim avoit des pouvoirs fort étendus, avec un ordre précis de terminer cette longue guerre le plus avantageusement qu'il pourroit. Il n'insista plus sur le tribut. Mais il dicta, ou peu s'en fallut, les autres conditions. Il exigea d'abord que la Pologne fit alliance avec les Tartares contre les Moscovites qui marchaient à sa délivrance. Cette demande fut rejetée avec horreur, comme injuste & flétrissante. On fut au moment de reprendre les armes. Ibrahim, après s'être emporté con-

An. 1676. tre la délicatesse d'un ennemi à qui il croyoit faire grace, se calma, & revint à des conditions plus supportables qui furent acceptées.

I.

L'Ukraine avoit allumé la première étincelle de la guerre. La Porte en abandonnoit les deux tiers à la Pologne; & l'autre tiers aux Cosaques qui continueroient à vivre sous la protection du Grand-Seigneur. Par cet arrangement, le Turc conservoit un pied dans l'Ukraine, & une entrée dans la Pologne pour les circonstances qui pourroient naître.

I I.

La Podolie, cette autre clé de

de la Pologne, avoit été cédée au Turc par le malheureux Michel; il en rendoit une partie aux Polonois. Il gardoit les meilleures places, *Jaslowiecz*; *Kaminieck*; *Kaminieck* surtout. Sans la conservation de cette Forteresse, Ibrahim n'auroit pas signé la paix.

I I I.

Des Hordes de Tartares s'étoient établies en Lithuanie; apparemment qu'elles se laissoient de la domination Polonoise. Il fut convenu qu'il leur seroit libre de retourner sous la protection de l'Empire Ottoman. La Lithuanie y perdit des Guerriers & des Colons.

An. 1676.

I V.

Il fut arrêté que les Captifs; (car on ne connoit point le nom de Prisonniers de guerre entre les Turcs & les Polonois) feroient rendus de part & d'autres.

V.

Comme la Porte met ordinairement du faste dans ses Traités, la Pologne s'obligeoit à lui envoyer une grande Ambassade, & à faire partir, en attendant, avec Ibrahim même, un Envoyé comme précurseur. Ce fut André *Modrzewski*; Échançon de Siradie. Ibrahim demanda si par sa taille, son air & son port, il étoit digne de parcître devant le Grand-Sei-

gneur. Il voulut le voir, il en fut content. An. 1676.

Il ne faut pas s'étonner de cette délicatesse Turque. Tous les enfans qu'on élève au Serrail pour représenter dans les Charges publiques sont bien faits & de bonne mine. Ils ne doivent avoir aucun défaut naturel. Point de Cours mieux composées pour l'extérieur. Les Turcs disent qu'il est impossible qu'une vilaine ame habite dans un beau corps.

Un dernier article fut vivement contesté. Le Grec *Payanotos*, cet autre Ulysse qui avoit contribué par une ruse à la prise de Candie en 1669. avoit obtenu de Cuprogli que l'Eglise Grecque Schismatique auroit désormais la garde de tous les Lieux Saints, malgré l'opposition des Religieux du

G ij

An. 1676.

Rit Latin. Le Divan avoit décidé que l'Eglise Grecque ayant compté Jérusalem dans son district, avant le tems des Croisades, sa prétention étoit juste. Jean exigeoit que les Lieux Saints fussent remis aux Latins Orthodoxes : *Que vous importe, disoit Ibrahim, pourvu que vous y veniez adorer votre prétendu Dieu : nous ne vous en empêchons point; & ces Grecs enfin ne sont-ils pas Chrétiens comme vous ?* Il ne vouloit pas entendre que le Dieu, dont ils gardoient les monumens, les rejettoit. Cependant il ne crut pas que cette difficulté dût éloigner la paix qui fut signée le 27 Octobre,

Ibrahim n'avoit point fait tout ce qu'il pouvoit avec tant de forces. Jean étoit allé bien au-delà des siennes. Lorsqu'il

An. 1678.

passa le Niester pour arrêter deux grandes armées aux frontières, toute l'Europe l'accusa de témérité, & le crut perdu. Les Héros se jugent mieux entr'eux. Le Grand Condé l'admira & le félicita par lettres.

Mais quand on réfléchit sur la cause d'une guerre si longue, qui est-ce qui osera louer la sévérité ? Les Cosaques s'étoient plaints, on ne les écouta pas : ils se révolterent. On eût pû les ramener par la justice & la bonté. La rigueur jette leurs Maîtres dans une guerre de 38 ans. Le Turc s'en mêle ; & chaque campagne ouvre le tombeau de la Pologne. La catastrophe arrive ; & on déplore également le pouvoir des Princes & le malheur des peuples. Quatre campagnes avoient coûté à Mahomet plus de deux

An. 1676. cent mille Soldats, & des sommes qui auroient suffi pour soulager des millions de malheureux. De tant de dépenses en hommes & en argent, que lui restoit-il ? Quelques Places dans la Podolie & dans l'Ukraine, qu'il n'étoit pas sûr de conserver longtems.

La Pologne qui de son côté avoit souffert tant de ravages, d'incendies, de dépopulation, & d'horreurs, se crut suffisamment dédommée en se délivrant du tribut ignominieux que Mahomet lui avoit imposé.

Jean couronné de gloire parut l'obscurcir aux yeux de la fierté Républicaine. Elle avoit reproché au foible Michel d'avoir accepté l'Ordre de la Toison. On apportoit à Jean celui du Saint-Esprit. Il le reçut à

Zolkiew des mains du Marquis de Bethune, Beau-frere de la Reine. » C'étoit, disoit-on, » s'humilier sous la France que » d'en prendre les livrées : » indécence d'autant plus grande que la France avoit constamment refusé aux Rois de Pologne le titre de *Majesté* ; & à lui *Jean* nommément, lorsqu'en 1674 il l'avoit fait solliciter par son Ambassadeur André Chrysostôme Zaluski (a). Ce titre de *Majesté* dont Trajan ne se crut pas digne, & qu'autrefois le Christianisme ne donnoit qu'à Dieu, peu de Rois le méritoient plus que *Jean Sobieski* ; & Louis XIV. qui le lui refusoit, avoit donné en 1655 le titre de *frere* à l'u-

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 525.

An. 1676. surpateur *Cromwel* dans ses lettres. La Reine favoit tout cela; mais plus Françoisse alors que Polonoise, elle avoit engagé son époux à donner à la France cette marque de considération, sans consulter la Pologne.

An. 1677. La République en marqua son ressentiment, lorsque dans l'assemblée des États-Généraux, il fut question de ratifier la paix de *Zurawno*. On n'avoit rien à reprocher au Roi sur ce traité: mais on vouloit le mortifier. La foiblesse des objections marquoit assez la disposition des esprits. L'Empereur qui gagnoit beaucoup lorsque la Pologne occupoit le Turc, en s'épuisant, travailloit par ses Emissaires & son argent à brouiller encore plus. Jean surmonta tout, & il fit partir

An. 1677. la grande Ambassade qu'*Ibrahim* avoit exigée. Le Palatin de *Culm* étoit à la tête. Arrivé à *Daud-Pacha*, lieu de plaisance des Sultans à un mille de Constantinople, il crut augmenter la dignité de la République en exigeant un honneur qui jamais ne fut accordé, d'être reçu par le Visir à la porte même de la Ville.

La réponse de *Kara-Mustapha*, le plus haut des Visirs, fut que si l'Ambassadeur se trouvoit bien à *Daud-Pacha*, il pouvoit y rester jusqu'à nouvel ordre. Il y resta en effet observé rigidement; mais quand on parla au Visir des provisions qu'il demandoit pour un cortège de sept cents Polonois, le Visir lui fit dire que « s'il étoit venu » pour prendre Constantinople, il avoit trop peu de

An. 1677. » monde; & que si ce n'étoit
 » que pour représenter il en
 * » avoit trop; qu'au reste il étoit
 » aussi aisé au Grand Seigneur
 » de fournir des tables à sept
 » cents Polonois; que d'en
 » nourrir sept mille qui ra-
 » moient sur ses Galeres « (a).

Il ne falloit qu'un pareil in-
 cident pour rejeter les deux
 Nations dans la guerre & tant
 l'effusion du sang humain coute
 peu aux Maîtres du monde!
 mais le Roi de Pologne instruit
 du démêlé, & ne croyant pas
 qu'il fût de la dignité de sa
 Couronne de soutenir les torts
 de son Ambassadeur, lui en-
 voya ordre de faire son entrée,
 sans s'obstiner à une demande
 insolite. Il obéit, mais voulut

(a) Cantémar, tome 2. pag. 73.

toujours être extraordinaire, il An. 1677.
 fit mettre à ses chevaux des
 fers d'argent, qui ne tenant
 qu'à deux cloux se perdoient
 dans la marche. Un Ambassa-
 deur de France en fit autant à
 Rome: tous deux également
 condamnables; c'est toujours
 le Peuple qui paye ces magni-
 fiques extravagances. On porta
 un de ces fers au Visir qui dit:
Cet Infidèle a des fers d'argent;
mais il a une tête de plomb;
puisqu'envoyé par une pauvre
République, il ne sait pas em-
ployer l'argent utilement (a).

L'Ambassadeur fut encore au
 moment de tout suspendre lors-
 que deux *Capuji-Bachis* le pre-
 nant sous les bras pour le con-
 duire au Trône du Grand-Sei-

(a) Id. ibid. page 74.

Ann. 1677. gneur, l'avertirent de quitter son épée : telle est la Loi de la Porte à l'égard de tous les Ambassadeurs ; & ce fut une nécessité d'y souscrire. Ce qu'il fit de mieux ce fut, en délivrant la ratification de la République, d'exiger deux articles qui furent ajoutés au Traité de ZURAWNO : les voici.

Nous commandons, dit le Sultan, à nos Armées des Tartares de Crimée & du Budziac, aux Cosaques & aux Transylvains de s'abstenir dès ce jour ; & pour toujours d'entrer en Pologne sans nos ordres, & nous leur défendons d'y commettre aucun pillage ou autre hostilité quelconque ; & s'il arrive que de leur part il ait été fait brèche à cette paix, ceux qui auront reçu quelques dommages en recevront restitution

sur les preuves qui en seront Ann. 1677. produites.

Nous promettons sur notre parole Impériale & notre serment, & protestons devant Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, & par les miracles de Mahomet le Grand Prophète, le Soleil des deux âges sur qui repose la gloire de la Majesté divine, que nous ne transgresserons aucun de ces articles, & ne les embarrasserons point de difficultés ou équivoques : mais plutôt que cette paix & union accomplie & confirmée sera durable aussi longtems que notre glorieux Empire, bien entendu que le Roi de Pologne, ses Palatins & ses Généraux n'y apporteront aucun obstacle ; & ne feront rien de contraire aux droits de cette paix & amitié,

AN. 1677. & l'honoreront selon sa juste valeur. Puissent les Habitans de Pologne en jouir dans toute son étendue, à l'ombre de notre protection.

Tout fut enfin consommé. On avoit passé six mois à convenir du cérémonial de l'Ambassade. On n'avoit employé que trois jours sur un champ de bataille à pacifier les deux Nations.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

LIVRE V.

L y avoit longtems que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée ; & les sept années qui vont suivre seront des années de paix.

An. 1677^r

Il y eut au commencement de celle-ci un événement qui excita des plaintes dans la Diète assemblée à Varsovie. La Pologne suit une coutume dont les autres États Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal sans autorité, sans armée, sans avoir en sa disposition les honneurs ou la fortune, sorti quelquefois du néant du Cloître, protège les Nations & les Rois. Le Cardinal des Ursins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la grande porte de son Palais, d'où il les avoit transférées (on ne fait par quel caprice) dans un lieu moins apparent & moins décent. La Diète crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se pro-

téger lui-même : la satisfaction An. 1677^r
fut prompte (a).

Les Diètes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enlevèrent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand coussin à la Turque où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques

(a) Zaluski, tome 2. page 673.

An. 1677. de la bonne intelligence & le congédia chargé de présens. Il reçut aussi l'hommage du Duché de Courlande par son Envoyé; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en personne (a). La Diète marqua son contentement de la paix de Zurawno avec le Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Patrie; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui (b).

Mais si la République étoit calme, des convulsions intestines agitoient une Ville qui florissoit sous sa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie des Chevaliers Teutoniques, & au

(a) Chvalc. Jur. Publ. page 542.

(b) Lengnich, pag. 252.

pouvoir des Rois pour jouir An. 1677. de la liberté Anféatique, sembloit se laisser d'être heureuse. Les Magistrats accusoient le Peuple d'indocilité; & le Peuple se plaignoit d'être opprimé par les Magistrats. On trainoit des révoltés aux prisons, & d'autres révoltés brisoient leurs fers pour en assommer les Sattellites. Si on n'osoit pas encore lever le poignard sur les Magistrats, on ne leur épargnoit pas les insultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effusion du sang.

Jean laissant ses sujets dans le sein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré sa grossesse, le suivit. Aucune femme, dans cette situation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit aussi hardiment qu'une Bourgeoise de Varsovie, portant

An. 1677. un préservatif dont on devoit ailleurs éprouver la vertu ; une ceinture de peau de *Urus*, espèce de Buffle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, respira. Il écouta le Peuple & ses Magistrats. S'il sembla pencher d'un côté, ce fut suivant la règle de la Chine, qui dans les dissensions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'est pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais comme il ne pouvoit, sans injustice, frapper sur le Peuple, en épargnant les Magistrats, il leur fit sentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaut. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'administration

des deniers publics, rétablir An. 1677. la proportion dans les impôts, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit se dissoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ses ennemis, & il s'applaudissoit plus de ce succès qui pacifioit les hommes sans les détruire, que d'une victoire.

Son séjour dans cette Ville fut de six mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olsowski, dont il avoit désiré la présence & les conseils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce seroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Episcopat avec édification. Ni la colère, ni la faveur des Rois n'avoient pu rompre ses vertus patriotiques. Il avoit résisté à Casimir dans

An. 1677. l'élection prématurée qu'il médisoit pour se donner un successeur. Il avoit blâmé hautement la proscription du célèbre Lubomirski. *Le Roi après la Loi*, c'étoit son mot. Une Ambassade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ses troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit & qu'il vouloit faire aimer en fondant une Bibliothèque publique, avoient perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase

Polonoise laissoit ici un fond de vérité (a). An. 1677a

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un simple Particulier auroit pu en ressentir. La naissance d'un second fils, le Prince *Alexandre*, tempéra sa douleur. On appelloit le Prince *Jacques*, le fils du Grand Maréchal : celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à *Dantzic même* que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit son époux dans tous ses voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-ex-

(a) Zalusk. tom. 1. pag. 694 & 695.

An. 1677. pressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chanceliers, les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux conventions & de les dénoncer à la Diète. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manège & des graces de son sexe, ne pût rendre de grands services au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'estiment les services.

Jean, après avoir apaisé les troubles de Dantzic, fit sentir à la Moscovie qu'il étoit de son intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois starosties Polonoises qui formoient une Province;

vince. Elle les restitua avec un An. 1678. dédommagement de deux millions de florins (a).

Peu de tems après il se laissa entraîner dans une injustice qui lui réussit mal. L'Electeur de Brandebourg fondeoit une puissance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne soupçonnoit pas que *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockholm* & *Brandebourg*, du Corps Germanique, de Vienne & de Versailles; & que s'il fut le Grand-*Electeur*, son arriere-Petit-Fils seroit un grand Roi. L'Electeur commandoit en Alsace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation

(a) Lengnich, pag. 253.

An. 1678.

chez lui. C'est à quoi songeoit Louis XIV. Son Ambassadeur en Pologne, le Marquis de Bethune, l'entreprit. Il joignoit la souplesse d'un Courtisan aimable, aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, écrivant avec une facilité merveilleuse & parlant de même, il forma une liaison étroite avec l'Ambassadeur de Suède; & par ce canal il perça dans le Conseil de *Stockolm*. La trame se noua. Les Suédois firent irruption dans la Prusse Brandebourgeoise contre la foi des Traités. Le passage par la Curlande & la Samogitie leur étoit nécessaire: *Jean* le livra, séduit par Béthune qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête resteroit à sa Maison

An. 1678.

par droit héréditaire. La conquête est le grand titre de la plupart des Souverains; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son espérance fut trompée. L'Électeur accourut avec un Corps de dix mille hommes; le Général Suédois, *Henri Horn*, en commandoit seize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cents en Livonie (a); & il ne resta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, son Beau-Pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine des Cent-Suisses de la garde.

(a) Lengatch; pag. 253.

An. 1678. de *Monsieur*. La Reine, fille du Marquis, souhaitoit passionnément qu'il fût décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même desir, demanda cette grace à Louis XIV. ; & il ne doutoit pas du succès. Dans tout le cours de sa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaisons avec ce Monarque ; il avoit toujours été le chef du parti de la France, dans le Champ Electoral ; & en cas qu'il fût obligé de quitter sa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établissemens dans ses Etats, le *Bâton de Maréchal de France*, si la gloire des armes le tenoit encore ; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette di-

gnité dont il n'avoit plus besoin, il se flattoit bien d'en couvrir son Beau-Pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvu que le Marquis se mît en état de recevoir cette faveur par l'acquisition d'une Terre qui pût soutenir le titre de *Duché*. An. 1678

Au milieu de ces propositions, le Marquis de Bethune ~~qui aspirait au même honneur~~ sans savoir qu'il devenoit le rival de son Beau-Pere, intéressoit pour lui-même M. de Seignelai son ami & M. Colbert, leur faisant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, son Beau-Frere, quand il en seroit tems. Les deux Ministres lui avoient promis de ménager l'occasion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux

An. 1671. aimé élever Béthune qu'un Domestique de *Monsieur*. » Je ne
 » ferai pas, dit-il, deux Ducs
 » à la fois dans une même fa-
 » mille. Je préférerai celui que
 » le Roi de Pologne voudra ». Personne ne s'attendoit à un troisième concurrent qui entroitoit dans la lice.

C'étoit le nommé *Brisacier*, Secrétaire des Commandemens de la Reine de France, *Marie-Thérèse*. Un Carme François étoit arrivé à Varsovie, chargé de lettres pour le Roi de Pologne. La première portoit : » Que celui qui avoit
 » l'honneur de l'écrire se trou-
 » voit obligé, aux dépens de
 » la réputation de sa mere, de
 » faire souvenir le Roi qu'é-
 » tant en France au sortir de
 » l'Académie, il avoit aimé une
 » belle femme qui avoit mis

An. 1678. » sur le compte de son mari
 » un fils qui avoit l'honneur
 » d'appartenir à Sa Majesté ;
 » & que ce Fils, avec les biens
 » de son prétendu Pere, avoit
 » à peine eu le moyen d'ache-
 » ter la charge de Secrétaire
 » des Commandemens de la
 » Reine de France ; que puis-
 » que la fortune & le mérite
 » avoient mis le vrai Pere sur
 » le Trône, le Fils avoit lieu
 » d'espérer quelque élévation,
 » & qu'enfin la Reine de France
 » le protégeoit vivement ». A ces mots le Moine présenta au Roi une lettre de cette Reine, qui le pressoit dans les termes les plus forts de reconnoître *Brisacier* & de solliciter pour lui le titre de *Duc*.

Jean étonné ne se souvenoit de rien : mais une troisième lettre, une lettre de change de
 H iv

Ann. 1678. cent mille écus, (c'est une somme en Pologne même pour un Roi,) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ses idées : la chose enfin étoit possible ; & un nouveau trait de lumière acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commission du Moine. Il prit donc le parti de demander à Versailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoître. Louis trouva fort singulier que de la même part on lui demandât trois grâces de la même nature. Il tint le cas secret, & donna ordre à son Ambassadeur de découvrir si effectivement le Roi de Pologne étoit persuadé que *Brisacier* fût son fils. Le Marquis de Béthune

Ann. 1678. prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chasse. Par *Saint Stanislas*, lui dit le Roi, je ne *fai ce que c'est que Monsieur & Madame Brisacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu plusieurs bonnes & mauvaises fortunes dans un pays où les femmes sont si douces, Madame Brisacier a pu être du nombre. Mais comment voulez-vous que je doute ? Cette lettre de change ; ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'assure que son Secrétaire est mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adresse de se faire confier cette Lettre qu'il fit passer à son Maître. La Reine reconnut sa signature ; mais en lisant, elle s'écria qu'elle n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il

An. 1678 falloit que *Brisacier* fût devenu fou. Cependant elle avoit signé; mais comme les Princes signent, sans voir, *Brisacier* au lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture.

Cette aventure qui auroit jetté une sorte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, ralentit la sollicitation de Jean pour son *Beau-Père*; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

An. 1679 Quant au Marquis de Béthune que les contretens ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans

An. 1679 la cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suède n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourrissoit une ambition profonde. ~~La Hongrie qu'il ne possédoit~~ que par élection, il vouloit se l'approprier; & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vû sur un échafaut les Comtes *Sérini* (a),

(a) *Sérini* que les Auteurs François nomment *Sérin*, voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue: c'est les dénaturer.

H vj

An. 1679. *Frangipani, Nadaſti & Tattem-back* : ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoir soutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jéfuites avoient donné ces confeils violens. C'étoit l'ufage alors d'avilir le gouvernement en y affociant des Moines. Le fameux *Tekeli* brûloit de venger ſes amis & ſa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet paſſa au Cabinet de Verſailles où il fut approuvé. Louis XIV. chaffoit les Proteſtans de ſes États ; mais il les protégeoit en Hongrie contre Léopold. C'eſt ainſi que les Souverains appuyent.

des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier ſupplice.

Jean étoit gagné ; mais une difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des troupes ſans le conſentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conſervoit la Staroſtie de *Strick*, qu'il avoit déjà poſſédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux ~~ſur ce qui~~ pouvoit ſ'y paſſer : ceux qui devoient voir pour la République les fermenter auſſi ; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Staroſtie dix mille hommes qu'il ſe diſpoſoit à mener à Tékéli. Des François qui paſſoient inſenſiblement en Pologne devoient ſe joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur : une femme le para, ſans y

An. 1679. penser, la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine; & avant son mariage, elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monsieur*. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien étoit encore en France avec sa charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes.

La Reine qui avoit pris d'autres vûes pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à

retenir l'argent pour assurer sa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'État. La Reine instruite du procédé de sa Sœur, s'en plaignit à elle-même, & à son Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiser, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monsieur*; & tous deux (si la duplicité est un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine par un exprès à *Monsieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône: le Prince qui l'avoit vûe à ses pieds l'en fit souvenir dans sa réponse, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son pere sans Duché, le

An. 1679.

prix de sa Charge retenu, la réponse de *Monsieur*, tout cela r'ouvroit dans son cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après son élévation sur le Trône, de faire un voyage en France, par le desir naturel de briller dans sa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairière d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle résolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant sa famille même.

An. 1679.

Elle éveilla les Sénateurs sur les enrôlemens qui se faisoient dans la Starostie; elle manda le Grand & le Petit-Général & leur dit qu'un armement sans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais dessein. Les deux Généraux ne manquèrent pas de répondre que rien ne s'étoit fait sans un ordre tacite du Roi. *Allez donc le trouver;* reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait.* Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée; mais il aimoit la tranquillité domestique. Il étoit entré dans le ressentiment de la Reine & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencié les troupes & congédier tous les Officiers François qui étoient accouru pour

An. 1679. partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice. L'une & l'autre furent rappelés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejetant tout son malheur sur la conduite de sa femme.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne vécurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Bethune resta *Marquis*; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

An. 1680. Jean se tourna du côté de la Maison d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une ex-

pédition qu'il méditoit. Il fa-
voit par ses intelligences au
Serrail que Mahomet projettoit
d'attaquer l'Empereur Léopold; mais ce n'étoit encore qu'un projet, & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses, on a le tems d'agir tandis qu'ils préparent. Il savoit aussi que Mahomet se reposant sur le dernier *Traité avec la Pologne*, laissoit Kaminiek & la Podolie sans grandes défenses; Kaminiek que la République regrettoit sans cesse, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, si de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ses idées de morale du siècle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours

An. 1680.

prête à absoudre les Polonois des sermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminick, sous promesse de joindre ensuite ses armes à celles de Leopold. Il songeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Venise pour une diversion sur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit besoin dans cette négociation d'un Ambassadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit passionnément la Chymie & l'entendoit médiocrement : mais il avoit épousé une sœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil qui, après avoir échoué à Vienne & à Venise, alla prostituer à Rome la grandeur de Dieu & celle

An. 1681.

de son Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majesté sur la terre, & il mit la Couronne de Pologne sous les pieds de la Divinité qu'il créoit. Le Pape écartant pour le moment la question d'argent, ne répondit que par des louanges, des souhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plutôt regardé cette Ambassade comme un voyage honorable de curiosité, que sous le point de vûe du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne ; & il se flattoit, en courant le monde de trouver la Pierre Philosophale. La mort lui épargna les justes reproches qu'on auroit pu lui faire (a).

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 666.

An. 1680.

S'il est de cruels momens pour les Peuples qui vivent sous un gouvernement absolu, il en est aussi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambassadeur de Pologne avoit perdu sa foible éloquence dans les Cours Étrangères, Jean avoit déployé toute la force de la sienne à la Diète de Varsovie. Il ne s'étoit pas étendu sur la nécessité, mais sur la facilité de reprendre Kaminiek. Les deux Ordres écoutoient avidement & se dispoisoient à entrer dans ses vûes, lorsque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une singularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, selon l'usage, qui rompit la Diète. Ce

An. 1680.

fut un Sénateur, le Palatin de Posnanie, *Brezga*. On ne pouvoit pas lui en contester le droit : mais la nouveauté du fait, mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pu prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher secrètement la faction qui l'enchaînoit. » Rendez-nous, disoit-il » à ces derniers, rendez-nous » la sûreté que vous nous en- » levez ; la gloire dont vous » nous privez. Vous dites qu'on » pensera une autre fois à re- » prendre Kaminiek. Impru- » dens ! êtes-vous les maîtres » du tems ? Ferez-vous renaître » l'occasion ? Le Turc pensera » à lui. Il apprendra notre pro- » jet, il s'en vengera peut-être ;

An. 1680. » & au lieu d'un peu de sang
 » que vous eussiez versé pour
 » un grand succès, nous en ré-
 » pandrons à flots pour notre
 » ruine (a) «.

Une autre amertume vint ab-
 breuver tout à la fois le Pere
 & le Roi. L'Electeur de Bran-
 debourg, dont il s'étoit fait un
 ennemi, jettoit les yeux sur la
 plus riche héritière de Polo-
 gne, pour le Margrave Louis
 de Brandebourg un de ses fils.
 Elle étoit fille unique du Prin-
 ce Radziwil dont nous avons
 indiqué la mort. Ce mariage
 portoit dans une maison déjà
 trop redoutable à la Pologne,
 les biens immenses que quatre
 siècles avoient accumulés sur
 celle de Radziwil : quatre Du-

(a) Żaluzki, tome 2. pag. 133. 784.

chés

chés qui du sein de la Lithua- An. 1680.
 nie confinoient à la Moscovie
 & à la Suède ; & comme l'E-
 lecteur s'attendoit à des oppo-
 sitions, il envoya subitement
 son fils pour serrer ces nœuds
 dangereux, sans consulter la
 République, ni même le Roi,
 quoiqu'il fût tuteur de la Prin-
 cesse.

Tous les esprits furent ré-
 voltés. « Quoi ! disoient le Sénat
 » & l'Ordre Equestre, un Prin-
 » ce étranger viendra nous ra-
 » vir un trésor qu'il nous im-
 » porte tant de conserver ! Lorf-
 » qu'il l'aura en sa possession,
 » nous lui accorderons, ou nous
 » lui refuserons l'indigenat (a).

(a) L'Indigenat, qu'on appelle ailleurs
 Lettres de Naturalité, est nécessaire en Po-
 logne pour posséder biens ou charges, &
 pour entrer dans les Diètes.

Tome II.

I

An. 1680.

» Si nous accordons, il domi-
 » nera dans nos Diétines & nos
 » Diètes, Il se servira de ses for-
 » ces en Lithuanie pour dicter
 » nos Traités, & peut-être pour
 » se liguier contre nous. Si nous
 » refusons, il s'armera des
 » droits de son mariage & des
 » foudres de son pere, pour
 » nous forcer. Non, non, point
 » d'alliance avec le Lion; c'est
 » assez pour nous d'être obli-
 » gés de souffrir un Roi.

Le Roi étoit encore plus
 blessé de cette alliance que la
 République. Il destinoit la jeune
 Princesse à son fils aîné, le Prin-
 ce Jacques qui touchoit à la
 puberté. Il est vrai que la
 Reine, & tout ce qu'il y avoit
 de François à la Cour de Po-
 logne, ne regrettoient pas cette
 alliance, point assez élevée,
 disoient-ils, pour le fils d'un

An. 1680

Roi, qui doit épouser une Prin-
 cesse par la grace de sa naissan-
 ce, & non par celle du Saint-
 Empire; une fille de Maison
 Souveraine, & non celle d'un
 Sénateur. Ces idées Monarchi-
 ques n'entroient point dans des
 têtes Républicaines; encore
 moins dans celle du Roi qui
 savoit que les Empereurs Ro-
 mains, c'est-à-dire, les Maîtres
 des Rois, s'allioient au sang
 des Sénateurs, & qu'en dernier
 lieu, Jacques II. Roi d'Angle-
 terre avoit épousé la fille de
 l'Avocat Hyde, devenu Chan-
 celier, & placé par les An-
 glois au rang des Grands Hom-
 mes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de
 quelle importance étoient pour
 son fils les grands biens de la
 jeune héritière. Un Monarque

An. 1610. absolu auroit sans doute armé son peuple pour les intérêts de sa Maison. Il eût peint l'enlèvement de la Princesse comme un affront fait à la Couronne & à la Nation; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélène*. Mais formé aux mœurs d'un pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République qui revenue de son premier emportement, pensa qu'il valoit mieux céder une héritière, que de s'exposer à une guerre dont le sort, quel qu'il fût, laisseroit toujours de grandes playes. Elle chercha seulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princesse contestée étoit sa Nièce: l'Electeur de Brandebourg promit que ce mariage ne préjudicieroit en aucune

façon aux droits de la Maison Royale; & les nœuds se serrent (a). La Maison Royale s'augmentoît encore par la fécondité de la Reine qui accoucha d'un troisième fils. Ce fut le Prince *Constantin*. An. 1620.

L'année suivante fut remarquable par une Diète qui se tint dans une Ville qui n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu fixé par les Loix & l'usage, c'étoit Varsovie qui, par sa situation, sa grandeur & sa richesse est bien propre à rassembler la Nation. Il y avoit longtems que les Lithuaniens, les Paç sur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La proposition avoit passé en 1673 An. 1681.

(a) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.

An. 1681. avec cette modification que la Lithuanie ne jouiroit de cet avantage que tous les six ans. Mais la Loi étoit restée sans exécution. Ce fut donc cette année, pour la première fois, que *Jean* ne pouvant plus résister aux mouvemens, aux clameurs des *Paç*, transporta la Diète en Lithuanie. Mais au lieu de la placer à *Vilna*, qui en est la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce coup il mortifioit les *Paç*, le Grand Général sur-tout, Palatin de *Vilna*, & il favorisoit le Staroste de *Grodno*, son proche parent, qui dans un si grand concours de monde augmentoit prodigieusement les revenus de ses terres. Mais *Grodno* n'est qu'une bicoque d'un accès difficile sur la rivière de *Mémel*, mal bâtie & malsaine, connue seu-

lement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diète. Les serviteurs même du Roi disoient que quand on veut se venger de ses ennemis & obliger ses parens, il faut du moins que ce soit sans préjudice du Public. Le Roi méprisa ces cris : c'étoit un commencement de despotisme aux yeux de la liberté.

La Diète s'ouvrit par une contestation fort vive. On procédoit suivant l'usage à l'élection d'un Maréchal de la Diète. Les *Paç* en vouloient un : le Roi en portoit un autre ; c'étoit *François Sapieha*, d'une illustre Maison, qu'il projettoit d'élever sur la ruine des *Paç*. Le Roi fit plier l'élection sous sa volonté.

Un autre objet agitoit encore

An. 1681.

plus les esprits. Les Seigneurs Polonois s'avisent quelquefois de lever des troupes à leur solde ; comme en France les Grands Vassaux sous le Gouvernement féodal. C'est ce qu'avoit fait un *Lubomirski* (a), frere du Grand-Maréchal & Grand-Enseigne de la Couronne, pour favoriser *Tekeli* qui, depuis trois ans, secondé par le Bacha de Bude, tâchoit de soulever toute la Hongrie. La démarche de *Lubomirski* étoit une suite des intrigues

(a) On l'appelloit le Chevalier de *Lubomirski*. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne où tout Noble est au moins Chevalier, puisqu'il est de l'Ordre Equestre : mais *Lubomirski* avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la suite pour épouser une Fille d'honneur de la Reine.

An. 1681.

avortées du Marquis de Béthune. Le Grand-Général *Vieçnowiecki* cita le Grand-Enseigne pour avoir violé les Loix, & l'Ambassadeur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*, pressoit vivement la punition du coupable. La fermentation croissoit, lorsque le nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cette chaleur en exhortant l'Assemblée à reprendre les armes contre le Turc. C'étoit alors un cri de guerre toujours accueilli par le grand nombre, & il ne fut plus mention de l'accusé.

La Reine avoit un intérêt personnel à faire traiter à la Diète. Elle vouloit augmenter l'état de sa Maison. Les Ordres mécontents de se trouver à *Grodno*, n'étoient pas bien disposés. Le Roi pressant la

An. 1681. situation des esprits avoit prié la Reine de remettre sa demande à un tems plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle assistoit selon son usage à toutes les séances, non pas publiquement, ce qui auroit offensé la République ; mais dans un lieu où, sans être vue, elle entendoit toutes les délibérations. C'est de-là que prenant son moment elle envoie son Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de penser à elle. Le Roi avec un regard sévère & un geste de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince sur un second ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chan-

eelier, homme d'Église, lui An. 1681. répond avec autant de fermeté que de respect. *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souviennne du moins que je suis Gentil-homme.* » Il me suffit, reprend le Roi, que vous soyez homme, je sens mon tort, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. La Reine savoit à quoi s'en tenir en s'obstinant ; elle avoit gagné des suffrages dont le Roi ne se doutoit pas. Elle eut le succès qu'elle attendoit (a).

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes.

(a) Zaluski, tom. 3. pag. 764.

An. 1687. qui par la scélératesse & l'atrocité de leur ame, se rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de sa bouche impure mille blasphèmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu rassurer sa main pour le frapper, il s'étoit essayé sur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monstre sorti des flancs de la Noblesse fut interrogé dans la Diète & condamné à expier son forfait dans l'horreur des supplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace: *Je ne la ferois pas*, dit-il; *s'il avoit outragé la Patrie.* Le Parricide ne perdit que sa liberté; & même ce ne fut que pour un tems. Chacun disoit: quel est le barbare qui oseroit encore offenser un Roi qui

fait pardonner? Le coupable ne cessa de le bénir tout le reste de sa vie (a).

An. 1687. Il y eut pendant la tenue de la Diète un événement qui seroit indigne de la gravité de l'Histoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *festin* faisoit grand bruit dans la maison d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentissoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* disoit bien des choses qui intéressoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaisoient au Roi. Le Jésuite *Gnievofz*, Théologien du Grand-Général, avoit attesté au pied du Trône la réalité du

(a) Zaluski, tom. I. pag. 706.

An. 1681. revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à se persuader que la mort suspendit ses loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'est toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorsque le Commissaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtisans. Son Confesseur, autre Jésuite qui avoit déjà dirigé deux consciences Royales, *Pikarski*, étoit à ses côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tissu de la supercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere sur son Ministre de conscience, lui adressa ces paroles : *Eh bien ! que dit à cela votre fourbe. Gniewosz ?* Le Directeur qui prêchoit à tout le monde la patience & la fer-

meté Chrétienne, ne survécut An. 1682 que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui destinoit l'Évêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, sans punir le fourbe. On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenser (a).

Ce grief du Roi contre les Jésuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit sur une discussion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes possessions à Jaroslaw, Ville de la Russie Noire, sur la riviere du *San*. La Reine y avoit aussi des biens qu'elle vouloit conserver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticoient chaque jour

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

An. 1681. sur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne servoit à montrer la douceur de Jean. Au lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jésuites en ces termes : « Je ne veux pas faire juger vos Freres de Jaroslaw dans la Diète où j'aurois pour moi la justice & le respect qui m'est dû. Je craindrois encore d'envenimer la haine qu'on vous porte déjà. Déniez-vous de ceux que vous préposez à vos Maisons ; ils mettent leur gloire à en étendre les domaines par toutes sortes de voies, sans consulter la justice ; ordonnez leur de produire leurs titres à deux Commissaires que je nommerai, afin que tout se termine paisiblement & sans

scandale. Adieu. Souvenez-vous que je suis Roi ». Les pièces furent enfin produites ; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils entendoient mieux les biens que les titres (a).

La Diète étoit ouverte depuis six mois. Les esprits se lassoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'accuser, fut fait Maréchal de la Cour, sans opposition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter ; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'avisa dans une séance de faire allumer des chandelles, entreprise contre un usage passé en Loi. Le Nonce *Prziems-*

An. 1681.

(a) Ibid. tome 2. page 775.

An. 1681. *Ki*, gagné par la France, où il avoit servi en qualité de Mousquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diète. Il protesta & s'éloigna. Ceux qui connoissent le penchant des Rois vers le despotisme & la délicatesse de la liberté, ne savent s'ils doivent blâmer le Nonce; mais du moins il fut coupable pour s'être obstiné à ne pas rendre l'activité aux États; & pour avoir entraîné dans sa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equestre (a).

(a) Pour connoître l'empire que cet homme avoit sur la multitude, il suffit d'un coup d'œil sur un tems bien postérieur à celui dont je parle. Quand il fut question de donner un successeur au Roi Jean, presque tous les Palatins avoient déjà crié,

An. 1682. La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La sixième se passa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage se formoit à Constantinople, & on se figurait à Vienne qu'il menaçoit la Pologne; tandis qu'à Varsovie on étoit persuadé qu'il tomberoit sur Vienne. A tout événement Leopold & Jean penserent à unir leurs forces par un Traité défensif & offensif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de soixante

vive Saxe. » Quoi ! Mes Freres, cria » *Prziemski*, vous élisez un Hérétique ? » Qu'est devenu votre zèle pour la Religion ? Ce n'est pas à nous que vous êtes » engagés, c'est à celui-ci..... » en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans son sein. Aussi-tôt on cria, *vive Cantix*.

An. 1692. mille hommes en Hongrie : le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendrait. Les deux Souverains devoient marcher au secours l'un de l'autre, selon le besoin ; & celui des deux qui se trouveroit à l'Armée, auroit le commandement général. Cette dernière convention le livroit tacitement à Jean. Léopold n'étoit pas guerrier.

Pour l'article des subsides ; comme la guerre étoit instante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diète qu'il n'étoit pas possible d'assembler si-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cents mille florins qui seroient remboursés par le Pape ; & il se chargeoit encore d'engager le Roi d'Espagne à

An. 1692. obtenir des décimes dans ses États d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puissances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape se déclaroit le chef. C'étoit *Odescalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né sous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ses troupes ; ce qui lui laissoit un reste d'humeur guerrière. Il gouvernoit l'Eglise sous le nom d'*Innocent XI*. Pontife sage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprises d'éclat, & les soutenant de son argent & de ses forces.

Les Papes ont de tout tems sonné le tocsin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Re-

An. 1682.

ligion seule les ait animés. Tandis que les Puissances Chrétiennes se battent & s'épuisent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend sa domination spirituelle, & l'Italie reste plus à couvert.

Innocent XI. n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Constantinople que Constantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru jusqu'à Trieste aux portes de Venise, & arboré le Croissant au milieu de la Calabre; d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il savoit aussi qu'en dernier lieu le fameux Visir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ses projets celui de renverser le *Saint Siège*. Ce Pontife dans la conjoncture présente crioit aux *Armes*, & il appelloit tous les

An. 1682.

Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plupart furent sourds. Louis XIV. fut de ces derniers; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue; une vûe politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimégue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit; au contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la contommation; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorsqu'il envoya six mille François qui paragerent le triomphe de la jour;

An. 1682. née de St. Gothard, où Mon-
técuculi battit les Turcs. Louis
n'avoit pas encore juré alors
l'abbaissement de la Maison
d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à
Léopold, Léopold se manquoit
encore plus à lui-même. Il ne
fut pas longtems sans décou-
vrir que l'orage alloit fondre;
non sur la Pologne, mais sur
ses Etats. Mahomet lui dépêcha
un courier pour l'avertir, que
Tékéli & les Hongrois, dans
la vûe d'éviter l'oppression,
s'étoient soumis à l'Empire
Othoman, dont ils étoient dé-
formais les tributaires & les su-
jets; qu'ainsi il eût à rappeler
les troupes qu'il avoit envoyées
contre eux, & à restituer les
Places qu'il tenoit encore dans
ce Royaume; à moins qu'il ne
voulût

voulût être regardé comme l'in- An. 1682.
fracteur de la paix, & voir sa
témérité punie (a). Léopold,
malgré cette fatale certitude,
refusoit le titre de Majesté au
Roi Jean qui seul pouvoit le
sauver. Il ne faut pas s'en
étonner, puisque le prédéces-
seur de Léopold, *Ferdinand III.*
dans les préliminaires de la paix
de Westphalie, ne vouloit don-
ner que le titre de *Serénissime*
au Roi Très-Chrétien son vain-
queur; & la Cour de France,
à son tour, avoit eu de la pei-
ne à traiter de *Majesté* le grand
Gustave qui croioit que le pre-
mier des Rois étoit celui qui
battoit les autres. On eût donc
dit dans ce moment critique

(a) Caatémir, tom. 2. pag. 82.

An. 1682. que Léopold aimoit mieux s'enfevelir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infideles étoit prêt dès le mois d'Avril : mais la trêve avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (a).

Pendant que ce différend

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 803.

s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambassadeur extraordinaire de Vienne tâchoit d'apaiser le Sultan qui ne voulut rien changer aux Loix, qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Setrail, & partit subitement dans la crainte d'être arrêté (a). Le caractère d'Ambassadeur à la Porte est difficile à soutenir à cause de la hauteur Turque. Cette Puissance est accoutumée à recevoir des Ambassadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoie à personne. Elle regarde ces Ambassades perpétuelles comme un hommage que les Chré-

(a) Cantémir, tome 2. page 241.

An. 1682. tiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile à l'État, qu'à un Ambassadeur. Louis XIV. qui se faisoit faire des réparations si éclatantes partout où l'on avoit manqué à la Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à M. de la Haye. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au plutôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Pologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut juré que le 31 Mars à Varsovie, & à Rome presque en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singulière & qui ne le

An. 1683.

paroissoit point alors, c'est que les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience (a). Il y avoit bien des siècles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II. au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé.

Mais, sans examiner ici la Religion du serment que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zu-

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 308.

An. 1683.

rawno, Jean étoit-il sage d'entrer dans cette ligue ? Par le Traité il s'obligeoit de porter ses troupes où Léopold en auroit besoin, au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laissant Vienne aux prises avec Constantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'État présent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le desir qu'avoit la Reine de se venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien son Pere. La Reine avoit encore à venger une injure personnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projeté

An. 1683.

pour revoir sa Patrie. De moins d'intérêts ont quelquefois produit des guerres sanglantes. Mais Léopold employa sur Jean des ressorts plus puissans. Il le flatta de faire épouser une Archiduchesse au Prince Jacques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans sa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diète où l'autorité d'Innocent XI. interviendrait. Léopold, du fond de son Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On sait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu sous lui le droit d'élire leur Prince.

Jean se laissa donc aller à des offres si séduisantes; & la ligue étant formée, il ne s'occupait plus que de l'exécution:

An. 1683. mais chaque corde qu'il remuoit dans la République se roidissoit contre sa main. Les Universaux publiés sur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les Palatinats protestoient qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre un si grand nombre de troupes; &, parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç suscitoient des difficultés en suivant l'aversion naturelle qu'ils

An. 1683. avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit résolu d'élever pour l'opposer à celle des Paç, qu'il vouloit abattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes: l'ainé étoit Petit-Général & Castellan de Wilna; le second, Grand Trésorier; le troisième, Grand-Écuyer; le dernier, Grand-Maitre de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Revêtus de ces Charges, ils pouvoient beaucoup en Lithuanie; cependant leurs mouvemens étoient lents; & ils paroissoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

Jean au milieu de tant de contrariétés chercha à en de-

An. 1683, viner la cause. Il surprit des lettres de l'Ambassadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Evêque de Marseille, avoit montré, dans sa première Ambassade en Pologne, qu'il étoit au moins aussi propre aux intrigues d'État, qu'au gouvernement d'un Diocèse. Il suivait dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverser Léopold.

Il se vantoit dans ses lettres de détruire la ligue avec l'Empereur. Il disoit qu'il savoit par le Grand-Trésorier *André Morstyn*, tous les Conseils du Cabinet de Varsovie; qu'il avoit gagné, par son moyen, le Grand-Trésorier de Lithuanie; qu'il avoit attiré les *Sapieha* au parti de la France; qu'il avoit ébloui *Jablonski*, en lui

An. 1683.
 » faisant entrevoir, de la part
 » de Louis XIV. la Couronne
 » de Pologne lorsqu'elle vien-
 » droit à vaquer; que les Dié-
 » tines agissoient déjà ouver-
 » tement contre les intentions
 » de Jean; que tout cela n'a-
 » voit pu se faire sans argent;
 » qu'il avoit déjà distribué des
 » pensions pour cinquante mille
 » Impériales (a), selon l'ordre
 » de son Maître; qu'il fournis-
 » soit aussi de l'argent à Té-
 » kéli pour soutenir son parti
 » en Hongrie. Il ajoutoit qu'il
 » n'avoit tenté de corrompre
 » la République qu'après avoir
 » attaqué inutilement la vertu
 » du Roi, qui, pour cette fois,

(a) L'Impériale, monnaie des Empe-
 reurs, valoit environ 3 livres 15 sols de
 France.

An. 1683, » avoit non-seulement résisté
 » à l'or, mais encore à l'espé-
 » rance qu'il lui donnoit de
 » faire élire, avant le tems,
 » par le crédit de la France,
 » le Prince Jacques son Fils
 » pour lui succéder, pourvu
 » que dans la crise présente il
 » voulût abandonner la Mai-
 » son d'Autriche aux coups de
 » la France; & qu'au surplus
 » cette inflexibilité du Roi n'a-
 » voit produit d'autres mau-
 » vais effets que la nécessité
 » de répandre de plus grandes
 » sommes dans une Nation
 » toute vénale, qui n'a ni hon-
 » nêteté, ni bonne-foi ». C'est
 ainsi que l'or & l'intrigue en-
 tre les mains d'un Ambassa-
 deur font souvent la destinée
 des États.

Jean muni de cette pièce en-
 ordonne la lecture en plein

Sénat. Parmi les Sénateurs, An. 1691.
 les uns montrent cet air d'em-
 barras qui décèle le crime; les
 autres cette indignation subite
 qui montre l'innocence. Tous
 se regardent; & le Roi les fi-
 xant tous, leur parle en ces
 termes: » J'ignore ce que vous
 » pensez sur ces lettres. Je crois
 » bien qu'un *Morszyn* & ses sem-
 » blables se sont laissé corrom-
 » pre par l'argent. Mais je
 » ne saurois me persuader que
 » les *Sapieha* aient vendu leur
 » foi. Je crois encore moins
 » que *Jablonowski* ait voulu se
 » frayer un chemin au Trône,
 » en trahissant sa Patrie & son
 » Roi. Un Ambassadeur qui tra-
 » vaille dans les ténèbres, & qui
 » veut, à quelque prix que ce
 » soit, se rendre agréable à son
 » Maître, se flatte aisément
 » dans les complots qu'il forme.
 » Il interprète un geste, une

An. 1683. » parole équivoque en faveur
 » de ses desseins ; il va même
 » jusqu'à enfler le nombre des
 » conspirateurs pour se rendre
 » plus important : sauf après ,
 » s'il en est besoin , à rejeter
 » son erreur sur l'inconstance
 » humaine. Quant à ce qu'il
 » dit de moi , ce n'est pas une
 » imposture. Il est vrai qu'il a
 » osé me tenter par une profu-
 » sion d'or ; & encore plus par
 » l'appas séducteur d'assurer le
 » Trône à mon Fils. J'ai mé-
 » prisé l'or ; il m'a été plus dif-
 » ficile de résister à la voix du
 » sang : mais celle de la Répu-
 » blique a été plus forte ; & si
 » un autre Sobieski doit regner
 » sur vous , il ne regnera que
 » par la liberté de vos suffrages.
 » L'Ambassadeur nous outrage
 » tous en nous peignant comme
 » une Nation vénale , sans foi

» & sans honnêteté. Ne justi- An. 1683.
 » fions pas ces odieuses impu-
 » tations par la rupture d'un
 » Traité qui ne s'est pas con-
 » clu sans la participation de
 » tous les Ordres , & qu'il fau-
 » droit négocier s'il n'étoit pas
 » fait. Le Turc s'arme , vous
 » le savez comme moi. Si
 » Vienne tombe , quelle est la
 » Puissance qui garantira *Var-*
 » *sovie* ? Montrons à la France
 » & à l'Europe que nous avons
 » des lumieres , de la bonne-foi
 » & de l'honnêteté ».

A ce discours plusieurs voix
 s'éleverent pour approfondir
 la corruption , démasquer les
 factieux & les traiter comme
 tels. Celui qui insistoit le plus
 étoit Jablonowski. Il se piquoit
 d'une vertu sans tache , & sur-
 tout de reconnoissance. Le Roi
 qui lui devoit beaucoup , avoit

An. 1683.

voulu s'acquitter en saisissant toutes les occasions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Castellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pû avoir place au Sénat : mais étant encore Castellan de Cracovie, il se trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il disoit étoit d'un grand poids. *Jean* qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en discussions dangereuses un tems qui étoit si nécessaire à l'action, persuada au Sénat de laisser dans les ténèbres ceux qui avoient voulu s'y envelopper ; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtimement dans la crainte d'être décou-

An. 1683.

verts, & dans le succès du Traité. Il n'excepta de cette espèce d'amnistie que le Grand Trésorier *Morszyn*, qui se trouvoit convaincu par sa propre confession ; car on lut aussi une de ses Lettres où il professoit un dévouement total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varsovie, de troubler les Diétines, de renverser les projets du Sénat, de semer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choisir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il se servir ? Ils étoient peut-être contenus dans des chiffres dont on n'avoit pas la clé (a). Son ju-

(a) *Zakuski*, tom. 2. pag. 281.

An. 1683. gement fut renvoyé à la Diète.

Une mine éventée n'est plus à craindre. Aussitôt que les Diétines eurent connoissance de ce qui arrivoit, les avis changerent; personne ne voulut passer pour s'être laissé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diète avec des dispositions favorables. Le premier point qu'on mit en délibération fut le crime de *Morstyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu suspect par son attachement à la France où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer sa fortune.

La Diète vouloit le juger sommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahison. Le Roi modéra cette chaleur; & l'accusé entreprit de se justifier à la face de la République: mais ce ne fut que

par des traits d'une éloquence vague; par des protestations de sa soumission respectueuse pour le Roi, à qui il recommandoit son honneur, sa fortune & sa vie. La Diète s'apercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chiffres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendrait à ses frais: l'entrée du Sénat & des Diètes lui fut interdite. Il fut dépouillé de sa charge de Grand-Trésorier; avec injonction de rendre ses comptes lorsque la République les demanderoit dans un tems plus commode.

Morstyn profita sans délai de la planche qui lui restoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un asyle en France,

An. 1683.

où il finit ses jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chiffres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au trésor public, on le trouva fort au-dessous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la dissipation de son trésor; mais il n'est point de précautions assez grandes, quand les mœurs manquent. César vola celui des Romains; & le bruit fut général que Morisyn avoit été en ce point un autre César. Il est certain du moins que le Roi le supposa dans une instruction qu'il donnoit à une Diétine (a).

Le fugitif ne laissa dans sa Patrie qu'un magnifique débris de sa grande fortune, un Pa-

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 883.

An. 1683.

lais situé dans un fauxbourg de Varsovie. Il n'avoit eu, en commençant qu'une très-petite maison; & comme il étoit écrasé, bien des gens vouloient lui disputer jusqu'à sa Noblesse. On prétendoit l'avoir vu domestique dans la maison du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plupart des valets sont Gentils-hommes; & il en avoit eu lui-même de cette espèce dans ce beau Palais qu'il laissoit. Le Roi Auguste II. l'acheta en 1726, avec les terrains voisins, pour y établir sa résidence. Une ancienne constitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un État où l'on ne veut d'autre puissance que la force publique. Auguste eut besoin du consentement positif

An. 1683.

d'une Diète. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeste à la Pologne.

La Diète, après le jugement de Morstyn, donna tous ses soins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir ne suffisoit pas. Le trésor public étoit pillé. Jean ouvrit le sien, & alors ce qui avoit paru impossible, devint aisé. Les œurs étant changés, les esprits jugoient mieux. Cette révolution étoit due à la conduite de Jean. Si en usant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût poussé à bout le parti de la France, cette faction n'ayant plus rien à ménager, se seroit portée aux derniers excès contre les volontés

An. 1683.

du Roi. Il n'y a que les Despotés qui puissent tout oser sur leurs esclaves; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre.

Jean s'étant rendu maître des Conseils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vieilles troupes, ayant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestine qui désoloit le Paysan. Le Roi les avoit jettées sur les frontières, où elles campoient dans le desert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien in-

An. 1683. férieur au secours que Vienne attendoit. On travailloit sans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi qui vouloit marcher en personne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de suite. L'Ambassadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains.

Fin du cinquième Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

LIVRE VI.



N apprit, au commencement de Mai, An. 1683. que Mahomet avoit fait mettre aux sept Tours, (la Bastille de Constantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski. C'est effectivement l'usage des Turcs

Tome II.

L

An. 1683. de faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre ; & voici comme ils s'excusent en violant le droit le plus sacré des Nations : *Nous ne faisons jamais que des guerres justes*, disent-ils : *l'Ambassadeur, qui n'est qu'un espion honorable, est donc complice des infidélités de son Maître. violateur des Traités.*

On apprit aussi que les forces Othomanes arrivoient de l'Asie & de l'Afrique dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois le Siège du petit Empire de Théodore Lafcaris ; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constan-

tinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pu attaquer l'Empire d'Allemagne, avant la paix de Nimégue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV. & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son tems pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups. Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimégue, il l'étoit encore trop.

Tékéli que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pu réduire par la force, frayoit aux Turcs la

An. 1683,

route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valaquie*, & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patriâ & pro libertate*; pour Dieu, pour la Patrie & pour la liberté. Les mécontents qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient pû les soumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

An. 1683

Le Général des forces Ottomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*, qui s'étoit mesuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatifchérif*; c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévoreroient, ne trouverent un champ plus vaste : cent quarante mille hommes de troupes régulières, Janissaires, Spahis, & autres; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transylvains, conduits par leurs Princes respectifs; quinze mille Hongrois

An. 1683. menés par Tékéli; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Gérai*; & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cents mille hommes, trente-un Bachas, cinq Souverains, trois cents pièces de canon sous ses ordres; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (a).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil sur ce nombre prodigieux de troupes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le surpasser? Jamais l'Empire Turc, si puissant en

(a) Journal du Siège de Vienne, page 159.

Asie, en Afrique aussi bien An. 1683. qu'en Europe, n'a eu quatre cents cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV. & en tems de paix il se garde avec quarante-cinq mille Janissaires & à peu près autant de Spahis. La raison de cette économie Turque, *c'est qu'il ne faut pas consumer légèrement la substance du Peuple.*

Mahomet fit la revue de son Armée dans les plaines d'Andrinople; & s'arrêtant dans cette Ville, il confia sa gloire à la fortune de son Visir.

Le Duc de Lorraine Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vû disputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laissé

An. 1683. entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là son nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Éléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déferoit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le

An. 1683. Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (a), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Léopoldstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendre les

(a) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

An. 1683. Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse : Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mère, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitants suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (a). Lintz, où l'on portoit la frayeur, ne parut pas

(a) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau (a). On coucha la première nuit dans un bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur : mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenaient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victi-

(a) Ville de Bavière, sur le Danube.

mes tremblantes ; & Tékéli étoit , en ce moment , Tare.

L'Empereur , dès les premiers excès de cette irruption , payoit bien cher ses violences contre la Hongrie , & le sang de ses Seigneurs , qu'il avoit répandu. Il n'avoit pu se persuader que Kara-Mustapha laissant derrière lui plusieurs bonnes Places , telles que Raab & Comore (a) , se portât sur Vienne. Jean mieux instruit , comme le sont toujours les Princes qui font la guerre par

(a) Comore , au confluent du Waage & du Danube. Cette Ville reçut ses premières fortifications du fameux Mathias Corvin , qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II. & d'humilier l'Empereur Frédéric par la prise de Vienne.

eux-mêmes , l'en avoit inutilement averti. An. 1683.

Vienne étoit devenue sous dix Empereurs consécutifs de la Maison d'Autriche , la Capitale de l'Empire Romain en Occident : mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens , elle n'en comptoit que cent mille , dont les deux tiers habitoient des faubourg sans défense. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vu marcher à Vienne , en 1529 , après s'être fait couronner Roi de Perse dans Bagdat , faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie. Il avoit manqué Vienne pour n'oser se commettre avec la fortune de Charles-Quint qui venoit au secours

An. 1683. avec une Armée de quarrevingt mille hommes. Kara-Mustapha qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis se flattoit d'être plus heureux; & il commença le siège le 7 Juillet. Les Allemands sont braves sans doute: mais ils ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands Bastions dans le reste de son enceinte. Les Courtines couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors; le fossé partie plein d'eau, partie sec: la Contrescarpe fort négligée. Le côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles,

flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues.

Ce fut-là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue; & il eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans le cours du siège, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude: argent, munitions de guerre & de bouche de toute espèce. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois; & cette magnificence étoit effa-

An. 1683, cée par le faste du Visir qui
 nageoit dans le luxe. Un grand
 Visir a ordinairement à sa Cour
 deux mille Officiers & domes-
 tiques : il avoit doublé ce nom-
 bre. Son parc , c'est-à-dire ,
 l'enclos de ses tentes , proche
 le Palais de la favorite , étoit
 aussi grand que la Ville assié-
 gée. Les plus riches étoffes ,
 l'or & les pierreries y contras-
 toient avec le fer. On y voyoit
 des bains , des jardins , des fon-
 taines , des animaux rares pour
 l'amuser. Il s'enfermoit plus
 souvent avec ses jeunes Ico-
 glans , qu'avec ses Officiers
 Généraux. L'Iman , c'est-à-dire ,
 le Ministre sacré qui l'accom-
 pagnoit dans cette expédition ,
 le menaçoit de la colere de
 Dieu. Il s'en moquoit au sein
 de la débauche.

Cependant la mollesse du Gé-

néral ne diminuait rien du cour-
 rage des Janissaires ; & l'artil-
 lerie Turque n'en étoit pas
 moins formidable. Aucune Na-
 tion n'emploie comme les
 Turcs des canons de soixante
 livres de balle. Des Ecrivains
 les ont supposés pour cette oc-
 casion de deux cents. La quan-
 tité de poudre qui eût été né-
 cessaire pour chasser de tels
 boulets , ne peut s'allumer à
 la fois. Le coup partiroit avant
 que la quatorzième partie prît
 feu , & le boulet auroit très-
 peu d'effet.

Le Comte de Staremborg ;
 homme de tête & d'expé-
 rience , Gouverneur de Vienne ,
 après l'avoir été de son Maî-
 tre , avoit mis le feu aux faux-
 bourgs ; cruelle nécessité , quand
 il faut brûler des Citoyens qu'on

An. 1683, veut défendre. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes : mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Université. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (a). Staremborg étoit secondé dans le commandement par un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité destinent à la première place. C'étoit le Comte de Capliers, Commissaire Général de l'Empereur.

Des gens de qualité que l'âge & les blessures avoient retirés du service, & qui pouvoient abandonner Vienne à sa fortune, voulurent périr ou se

(a) Journal du Siège.

fauver avec elle. L'Histoire An. 1683. leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmansdorff qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas ; le Comte de Cinq-Eglises que ses intérêts personnels appelloient ailleurs ; le Baron de Kielmansegg qui s'étant logé dans un bastion avec quatre-vingts Chasseurs, incommoda beaucoup l'ennemi à sa première apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les armes & les Ambassades avoient illustré ; le Comte de Colato, Vénitien, qui paya de sa personne, comme s'il eût été au service de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel, Rumlingen, que la goutte empêchoit d'agir : mais sa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens, qui connoissoient le

An. 1683. véritable honneur, s'en firent un de commander des compagnies Bourgeoises, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs : mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts, Président de la Hongrie & Evêque de Newstad, trouva cent mille écus. Le grand Ecuyer de l'Impératrice Mere, le Prince de Schwartzenberg, y joignit librement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (a).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut

(a) Journal du Siège de Vienne, pages 37, 45 & 47.

An. 1683. ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl*. Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe où le fossé étoit sec.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopoldstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le sié-

An. 1683 ge (a). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diète Polonoise de 1681, pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, avoit abandonné ce chef de parti, pour passer sous les drapeaux de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoise. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Visir.

Quand on se représente le

(a) Journal de Vienne, page 52.

An. 1683 Duc de Lorraine chargé de défendre avec si peu de monde, la Hongrie, la Moravie, la Silésie & la Bohême, allant sans cesse de l'une à l'autre, tantôt se couvrant de rivières, tantôt les passant; continuellement aux prises avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des secours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne succombe pas, c'est un Général.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Presbourg, Place de Hongrie sur la rive gauche du Danube. Cette Ville qui se laissoit depuis longtems de la domination Autrichienne avoit déjà reçu garnison ennemie. Le Château tenoit encore. Si Té-

An. 1683.

kéli réussissoit , il jettoit un pont à Presbourg. Le Visir lui envoyoit un gros détachement. La Silésie , la Moravie & la Bohême se trouvoient exposées à tout. Le Duc poussé jusqu'à Krems (a) auroit perdu sa communication avec les secours de Pologne ; & le pont de Presbourg auroit pu monter jusqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jeta quelques troupes dans le Château. Il somma la Ville qui se rendit , après avoir fait sauver la garnison ennemie. Le pont

[a] C'est un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'existeroit pas si le fils de Tassillon , Duc de Baviere , n'eût pas été déchiré par un Sanglier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le tems de Charlemagne !

qui

An. 1683.

qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc , & un peu de mésintelligence qui régnoient entr'eux , les fit penser à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur désirèrent l'arrière-garde. Le Duc , dans une lettre au Roi de Pologne , donne aux Polonois presque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Personne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action ; mais il avoit suivi les dispositions du Duc.

Quelque tems après , dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (a)

(a) Riviere que les Allemands appellent la *March* , & qui se décharge dans le Danube.

Tome II.

M

An. 1683. sur les ponts de Vienne, gardés par quelques escadrons. Le Duc va au-devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent sur l'Armée Impériale, enfoncent la première & la seconde ligne, passent dans les intervalles en sabrant tout ce qu'ils rencontrent. Tant de témérité ne devoit pas réussir. On revient de l'étourdissement, on les charge, on les chasse vers le Danube. Un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont osé combattre, se retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardiesse, la prudence, la célérité, les marches, les contremarches, les ruses de guerre & tout ce que le foible met en œuvre

contre le fort, c'est ce qu'em- An. 1683. ployoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchissoit sans cesse.

Cependant le siège se pouf-
soit avec vigueur. C'étoit cha-
que jour, de la part des Turcs,
des terres élevées, des tra-
vaux avancés, de nouvelles
batteries, un feu qui croissoit;
& du côté des Autrichiens tout
ce qui pouvoit éloigner leur
perte. Staremborg, qui, aux
premières approches, avoit été
blessé d'un éclat de pierre dé-
taché de la courtine par un
boulet, à peine guéri, ani-
moit toute la défense par ses
regards, ses actions & son hu-
manité. Il traitoit tous les Sol-
dats de freres, il louoit, il
récompensoit tout ce qu'ils

Mij

An. 1623. faisoient de bien ; & non content d'être avec eux pendant le jour, il passoit la nuit sur un matelas dans le Corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au bastion de la cour, compris dans l'attaque (a).

Dès le 22 Juillet les Assié-geans étoient à la palissade qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques qui détruisirent beaucoup de Turcs (b).

(a) Journal du Siège, page 99.

(b) Ibid. page 86.

An. 1683. On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris ; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une

An. 1683. juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (a). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la journée de Saint Gothard; c'étoit les privilèges des Hongrois foulés aux pieds; c'étoit deux trêves faites avec Tékéli & bien-tôt rompues. Quant à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la dernière paix de Zurawno.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en

(a) Ibid. pages 71 & 82.

An. 1683. voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimeterre, le dépouille & trouve cinquante pièces d'or cousues dans sa veste. Cette aisance plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à son métier & prévient la désertion. On croiroit que le champion Chrétien fut récompensé, il resta Soldat; & son nom n'est point venu jusqu'à nous. Les Assiégés qui virent l'action du haut des remparts,

An. 1683. en tirèrent un bon augure (a), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 Août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effusion de sang de part & d'autre. Le Comte *Serini* avoit retardé la prise de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de sentir une flèche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit (b). Léopold avoit fait trancher la tête à son oncle le fameux *Sérini* dont nous avons

(a) *ibid.* page 116.

(b) *Journal du Siège*, pages 79 & 84.

parlé. Le Neveu exposoit tous les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilège des Souverains. An. 1683.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées différent des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication, semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui

An. 1683. sont en avant ; & d'où il est presque impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont entrés , ils n'en sortent presque plus , leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des Assiégés se ralentissoit. On commençoit à ménager la poudre ; & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmansegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d'un grand secours. C'est ainsi que l'industrie sert autant que le courage : cette dernière ressource étoit la plus commune , sur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'exemple. Le Prince de Virtemberg , Colonel d'un Régiment de son nom , & qui ne connoissoit point les fausses délicatesses , fut blessé en rem-

plissant une fonction de Capitaine (a). Ann. 1683

Cent autres avec des blessures encore saignantes , revenoient à la charge : mais l'espérance de tenir encore longtemps diminuoit. Les mines de l'ennemi , ses attaques continues , la garnison qui se détruisoit , les vivres qui s'épuisoient , tout donnoit la plus vive inquiétude ; & avec tant de maux réels on s'en faisoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins souterrains pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave. Cette surfatigue ôtoit le sommeil de la nuit. D'autres propos rouloient

(a) Journal du Siège , pages 147 & 138.

An. 1693. fur des incendiaires à gage pour seconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Église qui commençoit à s'embrâser, fort innocent peut-être, fut mis en pièces par le peuple. L'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit sans cesse à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune souffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre sur lettre au Roi Jean pour hâter sa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, son Armée ne put être rassemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowitz, première Ville de Silésie sur les confins de la Po-

logne. Il avoit fait partir les premiers Corps arrivés sous la conduite du Petit-Général Siemniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée, il séjournoit à Cracovie où il ne perdit pas son tems. La chasse, le jeu, les fêtes, ne lui plaisoient que lorsque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du siège. Il étudioit le terrain de Vienne sur une carte topographique. Il se représentoit la position des Turcs sous tous ses rapports. Il arrangeoit son ordre de bataille; & il combinait ses marches pour fixer ce grand jour.

Une proposition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Presbourg en remontant sur Vienne. Le

An. 1683. Roi choisit un autre parti qu'il communiqua au Duc avec les raisons qui le déterminoient. Le Conseil de Guerre assemblé décida pour le Roi qui étoit à deux cents lieues du terrain. Le Duc se détacha de sa proposition, en applaudissant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux.

Le Prince Jacques, âgé de 16 ans, avoit suivi son auguste Pere à Cracovie; & il sollicitoit la permission d'essayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda sa demande. En voulant trop ménager les Princes, on les perd.

La Reine resta à Cracovie, où le Roi établit un Conseil, auquel il remit toute son autorité pendant son absence. Ce Conseil avoit pour chef le Cas-

tellan même de Cracovie, l'illustre Potocki, en qualité de premier Sénateur Laïc. An. 1683.

L'Ambassadeur de France voyoit à regret toutes ces dispositions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval lui dit: à présent, Monsieur l'Ambassadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il se rendit à Tarnowits, où il fit la revue de son Armée. Quand on traite avec la Pologne pour des troupes, il faut toujours s'attendre à rester au-dessous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes. Au milieu de cette revue, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois pas, si elle ne servoit à montrer le pou-

An. 1683.

voir du malheur sur les ames
 les plus hautaines ; & le re-
 tour de la hauteur , lorsque le
 danger est passé. » Nous sa-
 » vons , lui écrivoit l'Empe-
 » reur , que par l'extrême éloi-
 » gnement de votre Armée , il
 » est absolument impossible qu'
 » elle puisse se trouver à tems
 » pour contribuer au salut d'une
 » Place qui est dans un péril
 » des plus éminens. Ce ne font
 » donc plus vos troupes , *Sire* ,
 » que nous attendons ; mais la
 » présence de *Votre Majesté* ,
 » bien persuadés que nous som-
 » mes que si sa Royale Per-
 » sonne veut bien paroître à la
 » tête de nos troupes ; quoi-
 » qu'elles soient moins nom-
 » breuses que les leurs , son
 » nom si redoutable à nos en-
 » nemis communs rendra seul
 » leur défaite certaine «.

Il en coûtoit sûrement à ^{An. 1683.}
 Léopold de faire cet aveu. Dès
 qu'il n'étoit plus question de
 troupes Polonoises , rien ne
 l'empêchoit de se mettre à la
 tête des siennes & de celles de
 l'Empire : mais le passé & le
 présent lui faisoient sentir la
 nécessité d'un autre Chef , au-
 quel il ne disputoit plus ni le
 titre de Héros , ni celui de
 Majesté. Les Turcs depuis long-
 tems avoient pris sur les Alle-
 mands une supériorité qui an-
 nonce toujours aux vaincus de
 nouveaux malheurs. *Mont cu-*
culli qui avoit arrêté leur suc-
 cès à St. Gothard , n'étoit plus.
 Jean se présentoit comme le
 seul Héros à leur opposer. Il
 connoissoit leur façon de com-
 battre & celle de les vaincre.

L'Empereur finissoit sa lettre
 par un détail de toutes les trou-

An. 1683. pes qu'il assembloit, & qui arriveroient incessamment au pont sur lequel elles devoient passer, assurant que ce pont étoit achevé. La suite montrera que l'Empereur changea bientôt de ton à l'égard de *Jean*; & qu'il étoit trompé sur les faits. Sa lettre existe encore dans les Archives de Pologne.

La situation critique des choses & la confiance de Léopold déterminèrent *Jean* à un parti qui mettoit sa personne en danger. Laisant son Armée sous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il résolut de la devancer, & même de combattre sans elle, si le salut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverser la Silésie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui est bai-

An. 1683. gnée par le Danube au Septentrion: trois Provinces infestées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute sa capacité & son courage, désespéroit de contenir plus longtems. *Jean*, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois se font garder dans une Armée, par une Armée. Son équipage étoit aussi léger que celui des braves gens qui marchaient avec lui. Une chaise le suivait. Le Prince Jacques même ne s'en servit pas. Le Cheval fut leur voiture. Il est vrai que le luxe & la mollesse n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV, le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faisoit tous ses voyages de guerre à Cheval. *Jean*, pen-

An. 1693, dant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec sa troupe, voyant sans cesse des ravages, des meurtres & des incendies, présage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne sont pas faits pour être Héros : mais celui qui a cette belle ambition doit savoir marcher, souffrir & risquer en Soldat, lorsque l'occasion le demande. Loin de marquer de la crainte, il rassuroit tout le pays consterné. Les Paysans qui n'avoient semé que pour ne pas moissonner, & qui regrettoient le sort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & se regardoient déjà

comme délivrés (a). La troupe qu'il conduisoit à travers tant de périls avoit besoin aussi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmütz, un Aigle vola sur la droite. Les Polonois ont conservé un reste de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Histoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un signe de victoire. Un autre jour, le Ciel étant serein, après un brouillard épais, un Arc-en-Ciel renversé (phénomène rare, mais qui arrive enfin), parut sur l'herbe d'une prairie. Le Soldat y vit du miracle, le Prince acheva de le persuader (b).

(a) Dupont.

(b) Zaluski, tome 2. page 836.

An. 1683.

Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, sans tirer le fabre, a fait dire à des écrivains de ce tems-là, qu'il y avoit une convention secrète avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait est vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte respectueuse que les Grands Hommes inspirent toujours; & que pressentant la défaite des Turcs, il voulût se ménager un Protecteur. Ce pressentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que sur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le passage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en présence de l'ennemi. Il se rendit à Tuln, petite Ville sur la rive droite du fleuve, à cinq

An. 1683.

lieues au-dessus de Vienne. C'est là où fut inhumé le Comte de Habsbourg, devenu Empereur sous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir, dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa fortune étoit singulière par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maitre d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Bohême. Dès qu'il fut sur le Trône Impérial, il pressa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ses gages. Léopold descendu de Rodolphe n'étoit pas sûr en ce moment de conserver l'Empire qu'il lui avoit laissé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui disoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc

An. 1693.

de Lorraine, & deux bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aspect il s'empporta : *L'Empereur me prend-il pour un Aventurier ? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'assure que la sienne n'attend que moi. Est-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre ? ...* Le Duc aussi sage que courageux, l'appaisa (a).

Croira-t-on que l'Armée Polonoise, laissée à une si grande distance, arriva la première ? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand - Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'in-

(a) Dupont.

quiétude

An. 1693.

quiétude sur la grande journée qui s'approchoit : *Pensez, leur dit-il, au General que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cents mille combatans auroit souffert la construction de ce pont à cinq lieues de son camp ? Cet homme est sans capacité (a).*

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vêtu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire passer de

(a) Idem.

Tome II.

N

An. 1683.

nuît. Le Roi en jugea autrement; & lorsque cette troupe fut sur le pont : *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs; *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre ils étoient tous vêtus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pièces, si Kara-Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arrivèrent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang; ce Prince avoit fait

le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore.

L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

L'Electeur de Saxe; Jean-Georges III, après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Valdeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains &

AN 1683. vingt-six Princes de Maison Souveraine ; trois d'Anhalt ; deux de Hanovre ; trois de Saxe ; trois de Neubourg ; deux de Virtemberg ; deux de Holstein ; un de Hesse-Cassel ; un de Hoenzollern ; deux de Basse ; un de Salm ; le Chevalier de Savoie ; le Prince de Saxe Lavembourg , de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas ; & s'il est vrai , comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (a) , que le Comte de Sintzendorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trouver, ils ont , par ce conseil timide , flétri sa mémoire.

(a) Tome I. page 349.

Avant que le Roi de Pologne fut arrivé, tous les Princes qui amenoient des secours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au lieu de le sauver. L'Électeur de Baviere vouloit le commandement ; celui de Saxe le disputoit. Tout autre qui fournissoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs divisés devant Troie. Agamemnon parut ; & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun (a). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie : le Baron de Walteri ,

(a) Dupont.

An. 1683. le Silésien Kottolinski, Rimpler qui avoit défendu la place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illustre François, qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Lésé, Grand-Maître de l'Artillerie, dont il avoit fait un si grand usage; avant que de périr il s'étoit vu arrosé du sang de son frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes espérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point se refermer. Une maladie aussi meurtrière que le fer, la dysenterie enlevoit jusqu'à soixante personnes par jour. Staremborg lui-même en étoit attaqué; & Capliers étoit chargé du commandement. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par bataillon, la

plupart blessés; presque tous les An. 1683. Chefs avoient disparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaise nourriture se traînoit aux brèches; & celui que le feu de l'ennemi ne consumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui, au commencement, se livroit aux travaux du siège, ne connoissoit plus d'autre défense que la priere; il remplissoit les Églises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui pesoit si bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les ennemis livroient un assaut général (a). Depuis cette époque, une ruine se précipitoit sur

(a) Dupont.

An. 1683. l'autre. La demi-lune étoit prise. Des brèches de dix & vingt toises ouvroient les deux bastions & la courtine : les Soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le Palais de l'Empereur déjà écrasé de bombes & voisin du bastion de la cour. D'autres serpentoient çà & là. On en événement quelques-unes : mais les Mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plupart des canons étoient rompus ou démontés.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux, qui, au commencement du siège avoit,

An. 1684. écrit : *Je ne rendrai la place qu'avec la dernière goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots : *Plus de tems à perdre, Monseigneur, plus de tems à perdre (a).*

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses ; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces tré-

(a) Dupont?

An. 1683. fors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la place se rendit, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétienne qu'il croyoit encore plus faible qu'elle n'étoit; & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette ignorance étoit d'ailleurs une suite de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambassadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un seul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrèrent ses secrets, tandis qu'elle ignore souvent ce qui se passe publiquement chez eux.

Le Visir, qui n'avoit qu'un soupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de son Maître (a). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raison.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de sa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ses manuscrits.

» Le Corps de Bataille sera
 » composé des Troupes Impé-
 » riales auxquelles nous join-
 » drons le Régiment de Cava-
 » lerie du Maréchal de la Cour,
 » le Chevalier Lubomirski, &

(a) Dupont, Journal du Siége.

An. 1683. » quatre ou cinq Escadrons de
 » nos Gendarmes, à la place
 » desquels on nous donnera des
 » Dragons ou quelques autres
 » Troupes Allemandes. Ce
 » Corps sera commandé par
 » Monsieur le Duc de Lor-
 » raine.

» L'Armée Polonoise occu-
 » pera l'aîle droite qui sera
 » commandée par le Grand-
 » Général, Jablonowski, &
 » les autres Généraux de cette
 » Nation.

» Les Troupes de Messieurs.
 » les Électeurs de Bavière &
 » de Saxe seront à l'aîle gau-
 » che, auxquelles nous don-
 » nerons aussi quelques Esca-
 » drons de nos Gendarmes &
 » de notre autre Cavalerie Po-
 » lonoise, à la place desquels
 » ils nous donneront des Dra-
 » gons ou de l'Infanterie.

» Les canons seront parta-
 » gés, & en cas que Messieurs
 » les Électeurs n'en ayent pas
 » assez, Monsieur le Duc de
 » Lorraine leur en fournira.
 » Cette aîle sera composée par
 » Messieurs les Électeurs.

» Les Troupes des Cercles
 » de l'Empire s'étendront le
 » long du Danube avec l'aîle
 » gauche en se rabattant un
 » peu sur leur droite; & cela
 » par deux raisons: la pre-
 » mière, pour inquiéter les
 » ennemis dans la crainte d'être
 » chargés en flanc; & la se-
 » conde, pour être à portée de
 » jeter un secours dans la Ville
 » en cas que nous ne puissions
 » pas pousser les ennemis aussi-
 » tôt que nous l'espérons. Mon-
 » sieur le Prince de Valdeck
 » commandera ce Corps.

An. 1693. » La premiere ligne ne fera
 » que d'Infanterie avec des ca-
 » nons , suivie de près par une
 » ligne de Cavalerie. Si ces
 » deux lignes étoient mêlées ,
 » elles s'embarasseroient sans
 » doute dans les passages des
 » défilés, bois & montagnes.
 » Mais aussi-tôt qu'on sera en-
 » tré dans la plaine, la Cavale-
 » rie prendra ses postes dans les
 » intervalles des bataillons qui
 » seront ménagés à cet effet ; &
 » sur-tout nos Gendarmes qui
 » chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes
 » nos Armées en trois lignes
 » seulement , cela nous pren-
 » dra plus d'une lieue & demie
 » d'Allemagne , ce qui ne se-
 » roit pas à notre avantage ; &
 » il faudroit passer la petite
 » riviere de Vien qui doit nous

» demeurer à notre aîle droite. An. 1693.
 » C'est pourquoi il faut faire
 » quatre lignes ; & cette qua-
 » trième servira de Corps de
 » réserve.

» Pour une plus grande sû-
 » reté de l'Infanterie , contre
 » le premier effort de la Cava-
 » lerie Turque , qui est toujours
 » fort vif , on se pourroit fort
 » bien servir de *Spanchtraïstres*
 » ou *Chevaux-de-Frise* , mais
 » forts légers pour les porter
 » commodément , & à chaque
 » alte les jeter à la tête des
 » bataillons.

» Je prie tous Messieurs les
 » Généraux , qu'à mesure que
 » les Armées feront descendues
 » de la dernière montagne en-
 » entrant dans la plaine , cha-
 » cune prenne son poste , com-
 » me il est marqué dans ce pré-
 » sent ordre. ».

An. 1683. On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit séparé par une chaîne de montagnes. Deux routes se présentoient ; l'une par la partie la plus élevée : l'autre par le côté où les sommets s'abbaissant, devenoient plus praticables. Le Conseil de Guerre assemblé fut pour la dernière. Le Roi décida pour la première qui étoit beaucoup plus courte, & personne ne murmura, parce qu'il fit sentir que le salut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérèrent & le laissèrent dans la plaine. Les Polonois

furent plus entreprenans. Le An. 1683.
Palatin de Kiövie, *Konski*,
Grand-Maître de l'Artillerie,
en fit passer vingt-huit pièces,
& ce furent les seules qui tirèrent le jour de la bataille (a).

Cette marche toute hérissée de difficultés dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vû son Roi ; elle le demandoit avec la dernière inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la dernière montagne appelée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés ; il arrêtoit l'Armée Chrétienne.

(a) Dupont.

AN. 1693. Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires indignés de tant de bévûes, s'écrioient : *Venez, Infidèles, la seule vûe de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calemberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puissance humaine ; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plutôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre ; une multitude innombrable de Chevaux, de chameaux & de Buffles (a) ;

(a) Les Turcs employent les Buffles à traîner l'artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages ; car ils ne se servent point de charriots.

AN. 1693. deux cents mille combattans en mouvement ; des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire ; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être ; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siège, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidèle, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva : mais la crainte repa- roissoit aussi-tôt. Kara-Musta-

An. 1683. pha, avec tant de forces, pouvoit encore prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands : *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vue de donner de la confiance. On fait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire dans les Cévennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hochstet. Un Général qui ne fait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

Le Canon préluda de pare & d'autre à la grande scène du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider si Vienne, sous Mahomet IV. auroit le sort de

Constantinople sous Mahomet II. & si l'Empire d'Occident iroit se réunir à l'Empire d'Orient : peut-être encore si l'Europe resteroit Chrétienne. An. 1683

Deux heures avant l'Aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & plusieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre tems. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie ; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah ! Allah (a) !*

Ces cris redoublèrent au lever du soleil, lorsque l'Armée Chrétienne descendit à

(a) Mot Arabe qui répond à ceux d'Elohim, d'Adonai, & de Tétragrammaton. Tous ces mots signifient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

An. 1683. pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit: vaste amphithéâtre où les Turcs dans le plus grand mouvement, considéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoise, en lui disant : *Le Roi est à la tête*; parole qui le remplit d'inquiétude (a).

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs cap-

(a) Journal du Siège, page 79.

tifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même-tems il ordonne l'assaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de saison. Les Assiégés avoient repris courage; & les Janissaires irrités l'avoient perdu.

Cependant les Chrétiens continuoient à descendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La première ligne des Chrétiens, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poste dans les intervalles des bataillons. Le Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'In-

An. 1681.

fanterie. Les deux autres lignes pressoient les premières. Konski, aussi savant dans l'Art Militaire, qu'intrepide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie qui tiroit à cartouche & de fort près.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus sur ce terrain inégal, se le disputèrent avec acharnement jusques sur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir sur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci chassés de collines en collines,

An. 1681

collines, se retirèrent dans la plaine en bordant leur camp.

L'Armée Chrétienne, l'aile gauche sur-tout, s'emportant & criant victoire, voulut les pousser sans relâche. Cette ardeur étoit belle; mais le Roi la jugea dangereuse. La Cavalerie Allemande, montée pesamment, se feroit bien-tôt mise hors d'haleine dans l'espace qu'il falloit parcourir. Une autre raison plus forte encore; c'est que tous les Corps ayant combattu, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les autres & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir; & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire.

Tome II.

Q

An. 1683. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cents mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aile droite, celui de Bude la gauche, le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées restèrent immobiles quelque tems : les Chrétiens dans le silence ; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles ; & à côté le grand Etendart de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espèce de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en

inspire aux Chrétiens, ne joua pas son rôle dans cette grande occasion. Le Visir lui avoit ôté toute sa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoise, le sabre à la main, pousse droit au Visir, endroit marqué par l'Etendard. Elle enfonce les premiers rangs ; elle perce jusqu'aux nombreux escadrons qui environnent le Visir. Ce Corps de Spahis dispute la victoire : mais tous les autres, les Valaques ; les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissaires mêmes ne marquent point de volonté : effet funeste de la haine & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du courage & de la bonté ; il n'est plus tems. Il s'adresse au Bacha de

An. 1613.

Bude & à d'autres Chefs qui ne répondent que par un silence désespérant : *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne veux-tu pas me secourir ?* Le Kan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en font à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoise, les ouvre les renverse. Le grand Etendard disparaît. Le Visir tourne le dos & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les ailes, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne pressent à la fois : Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe sur le centre; le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réflexion & les forces à cette multitude, qui,

sous un bon Chef, auroit dû, Ann. 1693e
dans une vaste plaine, envelopper son ennemi; & sans la nuit qui vient couvrir les combattans, ç'eût été une déroute totale; ce n'est qu'une retraite précipitée (a).

Jean tourne rapidement contre les Janissaires qui sont restés dans les travaux du siège. On ne les trouve plus, & Vienne est libre. Le Soldat victorieux veut se jeter dans le camp des vaincus, où tant de richesses abandonnées l'appellent, tentation dangereuse pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obscurité, pouvoient revenir sur leurs pas, & tailler en pièce une Armée que le pillage

(a) Journal du Siège, page 79.

An. 1693. auroit laissée sans défense. Un ordre, sous peine de la vie, la retint toute la nuit sous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à poursuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes parce qu'ils sont hommes; & ceux qui ont voulu le justifier, disent que les Polonois, après une si longue marche, étoient accablés de fatigues, & sans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'assurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de prisonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un che-

val armé & caparaçonné comme au tems des Amadis, pour un tournois. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Visir. Les Arabes qui comptent pour rien la noblesse des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénèrent jamais lorsqu'on les soigne & qu'elles sont sans mélange.

On amena aussi quelques transfuges Polonois qui, touchés de repentir, revenoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux qui avoit trouvé de l'emploi dans la maison même du Visir, apportoit un étrier de vermeil que son Maître avoit perdu en changeant de cheval dans sa fuite. *Prenez cet étrier, dit le Roi, à un de ses Officiers: portez-le à la Reine, & vous lui direz*

An. 1683.

que celui qui s'en servoit est vaincu. La Reine aimoit la gloire & les présens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir : le tems amena tout.

Sur les six heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible. Des meres égor-gées çà & là & quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les Armées Chrétiennes, courtisannes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier que de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à six cents que le bon Evêque de Newstatd, celui à

qui Vienne devoit déjà beau- An. 1683.
coup, fit nourrir & élever dans la Religion des vain-queurs (a).

Quand on entra dans les tentes du Visir un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le moment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de frs. Le Visir lui avoit dit plus d'une fois : *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille ; & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vû pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sen-

(a). Journal du Siège, page 187.

An. 1683, tent-ils assez d'aussi grands sacrifices ?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre ; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est beni par le Seigneur* : mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerrière le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans

Homere que les Héros Grecs, An. 1684
après la victoire, partageoient le butin ; & sans recourir à l'Antiquité Grecque, on sait qu'au tems de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Espagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine, que le Grand Visir l'avoit fait son héritier ; & qu'il avoit trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. Ainsi, ajoutez-t-il, vous ne direz pas de moi ce que disent les Femmes Tartares quand elles voient rentrer leurs maris les mains vuides : vous n'êtes pas des hommes, puisque vous revenez sans butin.

Parmi tant de choses qu'on
O vj

Mo. 1693. s'approprioit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran. & la robe du Prophète. Cette Arche est portée sur un charmeau qui marche devant le Sultan ou le Visir; & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire panche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vite avec le sacré dépôt. Le Visir, en cette occasion,

accompagna cette fuite (a). An. 1693.
Mais les Chrétiens qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours crû posséder le fameux Étendart; & les Historiens, les uns après les autres, sans en excepter le célèbre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée, c'étoit un tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription latine :

Per hanc Imaginem victor eris, Joannes.

Per hanc Imaginem victor ero Joannes.

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond :

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du signe que Conf.

(a) Cantémir; tome 2. page 154.

An. 1683. tantin vit en l'air lorsqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort singulier que le Visir eût dans sa tente un monument qui prophétisoit sa ruine ; & qui auroit plutôt dû être déposé entre les mains de Jean. D'autres soutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonspecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir ; & le prétendu étendard de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées, Tout le canon resta à l'Empereur, & l'Empire aussi. Le Visir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il destinoit à son entrée triomphale dans

Vienne. Il avoit amené en An. 1683. magasins, en artillerie, en ouvriers de toute espèce tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la place où il comptoit de résider jusqu'à la campagne suivante qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne prise, il enfermoit l'Italie par un double croissant, il n'y avoit jusqu'au Rhin aucune place de résistance ; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets si vastes & des forces aussi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, sa marche rapide sur Vienne, seignant d'en vouloir à Raab.

Au reste, jamais journée aussi

An. 1683, décisive ne fut moins meurtrière. Un Secrétaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps-morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome : mais si le Secrétaire exagéroit sans pudeur, un Auteur célèbre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cents hommes seulement, & celle des Turcs au-dessous de mille (a). Le Jésuite d'Avrigny,

(a) Annales de l'Empire, tome 2. page 347.

dans ses Mémoires, ouvrage An. 1683. fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cents. (a). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul escadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tous les escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne restèrent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potocki, chef d'une grande Maison, l'in-

(a) Tome 3, page 437.

An. 1683. trépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Artemberg, & au Chevalier de Savoye, frere aîné du Prince Eugène. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea sur son cheval, en le serrant de telle force qu'il lui écrasa l'estomach. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troisième jour. Quant aux

Turcs qui perdirent beaucoup An. 1683. de drapeaux, on fait qu'on ne les fend qu'avec beaucoup de sang, & à jetter un coup d'œil rapide sur les deux Armées, qui d'abord se disputent pied à pied, pendant six heures, un terrain coupé de hauteurs & de vignes, & qui ensuite viennent à un engagement général; tout cela ne se fait pas sans une perte considérable: mais qui paroîtra toujours légère, & qui le fut en effet pour une si grande victoire.

Jean se fit un plaisir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir se rejouir par préférence, d'un succès si avantageux, à toute la Chrétienté, avec le fils aîné de l'Eglise. La puissance & les victoires du Monarque François remplis-*

Ma. 1683, soient l'Europe. Jean n'avoit pû se défendre d'un peu de jalousie. Il la marqua même l'année suivante, dans une de ces occasions où les Rois comme les Sujets disent franchement ce qu'ils pensent. La nouvelle de la prise de Luxembourg arriva à Varsovie : nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui servoit le Roi de Pologne, & alors dans sa chambre, s'écria : Ah ! c'est un Roi, celui-là... *Et moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui suis-je donc ?*... Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un si grand exploit avec si peu de forces, c'étoit lui faire sentir qu'il n'étoit pas *le seul Grand*.

Le lendemain d'une victoire est encore un beau jour. Sta-

remberg vint saluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher sans blesser l'Empereur. Il y entra par des ruines, au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui se prosternoit, qui vouloit baiser ses pieds, qui l'appelloit son pere ; son sauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaisir de délivrer des malheureux, & leur reconnoissance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean jusqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'aussi flatteur. Les cris de joie le conduisoient jusqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il aperçut sur ce Temple un monument d'igno-

An. 1683 minie que le Grand Soliman y avoit fait placer (a), c'étoit *le Croissant*. Il le fit abattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum* qui fut chanté. Dans cette cérémonie on ne vit aucun Magistrat. Les personnes même distinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, sans politique, chantoit les louanges de Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit, avoit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé JEAN*. C'avoit été l'exclamation du Pape Pie V. un

(a) Condition sous laquelle il leva le Siège de Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquiète.

siecle auparavant, lorsqu'il apprit la fameuse bataille de Léopante, que le célèbre Batard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la flotte du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira presqu'aucun fruit de la première. Celle de Vienne a sauvé l'Empire & la Religion. Vienne prise, on eût vu, comme à Constantinople, les Eglises Chrétiennes se changer en Mosquées; & qui sait où le Mahométisme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini ?

Léopold qui comptoit triompher dans sa Capitale, sans avoir combattu, arrivoit par le Danube, osant à peine jeter les yeux sur les ruines en-

An. 1683. core fumantes de tant de ha-
meaux, de villages, de jardins,
de maisons de plaifance, rui-
nes fi vastes qu'il fallut faire
une nouvelle carte topographi-
que : les lieux marqués dans
celle de *Vischer* ne subsistoient
plus (a). A mesure qu'il appro-
choit, il entendit des salves de
canon qui n'étoient pas pour
lui. Son cœur fut profondément
bleffé ; & en se tournant vers
le compte de Sintzendorf, il
lui dit : *La foiblesse des con-*
seils où vous avez eu part, cau-
se la honte que je reçois aujour-
d'hui. Ces paroles dites avec
ce ton de Maître qui écrase
toujours le Courtisan, cause-
rent au Ministre un saiffissement

(a) Journal du Siège, page 26.

dont

dont il mourut le lendemain (a).
Un Ministre qui expireroit de
douleur pour avoir conseillé le
malheur du peuple, mérite-
roit des larmes.

L'Empereur, pour n'être
pas spectateur du triomphe de
Jean, suspendit sa marche.
Une difficulté de cérémonial
l'arrêtoit aussi : il s'agissoit de
savoir si jamais un Roiélec-
tif s'étoit trouvé avec un Em-
pereur, & comment il avoit
été reçu. Le Duc de Lorraine
qui n'entendoit en ce moment
que le cri de la reconnoissance,
répondit : *A bras ouverts, s'il a*
sauvé l'Empire. L'Empereur
n'écoutoit que la dignité Im-
périale, & il fit savoir à Jean

(a) Mémoires du Duc de Villars, tome 1.
page 329.

Tome II.

P.

An. 1693. qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut réglé qu'on se verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, passa devant les Bavarois. L'Électeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léopold une épée enrichie de diamans, dont il venoit de faire un bon usage: cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux,

mais les siennes; monté sur un An. 1693. cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent; & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même; ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnaissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon Frere; j'ai bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant: mais il aperçut le Prince Jacques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un*

An. 1683.

Prince, lui dit-il, *que j'éleva pour le service de la Chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête; c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoient s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi? L'un d'eux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale; mais il s'attira une réprimande de la part de son Maître: *Palatin! point de bassesse;* & on se quitta. Personne ne fut plus blessé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean; & si on se rappelle que Jean lui avoit dis-

An. 1683.

puté & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainsi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir sauvé l'Empire, devoit naturellement penser à retourner dans ses États. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le souhaitoit, pour une raison qu'il se gardoit de manifester. Il savoit que les mécontents de Hongrie, ne comptant plus assez sur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jacques son fils. Ces mécontents étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne,

P iij

An. 1683. pouvoit lui vendre cherement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pû justifier par les suffrages d'un peuple qui reprenoit sa liberté pour en disposer, n'entroit point dans son ame; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison: cette double espérance le soutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il

réfolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neuhausel* aux Turcs. Cette place dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siège au commencement de la campagne est située au Nord du Danube. Ce siège fournissoit le moyen de revoir les Turcs qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte.

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'étoit retiré à Bude (a), où il attendoit son sort. Sa

(a) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquineum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix Antonia*, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'est-ce point plutôt *Cépol* sur le Danube? D'autres encore prétendent que ce n'est ni

An. 1683.

qualité de gendre de Mahomet le servit ; & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere au-delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureront. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail ; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'État ; elle délibère, à face voilée, avec le Visir & le Mouphiti (a). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa

Bude, ni Cépoï, mais Strigonie. Ample matière pour une belle dissertation qui ne prouvera rien.

(a) Cantémir, tome 2, page 152.

An. 1683.

Mere. Elle suborna des ré- moins qui cherchoient à s'avancer par une complaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siège de Candie, apaisé une révolte en Égypte, augmenté le tribut de ce Royaume, sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté : faute pourtant inexcusable ; il la payoit de sa tête. Trois autres

P v

An. 1683. Bachas expirerent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé : déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée ; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi ; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck

pensoit à remener les troupes An. 1683. des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carrière il se trouve deux sujets d'un mérite éclatant, il est aussi dangereux de n'en récompenser qu'un, que de les oublier tous deux. Staremberg ; outre une grande somme d'argent, avoit reçu la Toison d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg qui l'avoit mérité en servant l'Empereur. Il lui fut refusé, & il refusa ses services en même tems que l'Electeur reprenoit ses troupes. La Gar-

An. 1682, nison de Vienne & quelques autres Régimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne se trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle passa le Danube au-dessous de Presbourg, sous le canon de Comore, faisant face à Neuhausel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremborg, qui commandoit l'infanterie, dépositaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne se concilioit pas toujours avec les dispositions de Jean. Un événement augmenta cette méfiance. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir sous ses pas. Il cherchoit un accommode-

ment avec l'Empereur sous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conseil. Leurs propositions se réduisoient à six articles : la conservation de leurs privilèges, la liberté de conscience, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, une suspension d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremborg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puissant & armé, faisant sentir le respect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de sauver l'Empire. Les Impériaux

An. 1593. répondirent avec aigreur qu'ils n'avoient pas été simples spectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment résolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre sans eux, quoique pour eux.

Un Corps de six à sept mille Turcs, tout cavalerie, avoit passé le Danube sur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'est-là où est le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraisé & palissadé, peu considérable en lui-même; mais devenu fameux par les actions qui s'y passerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vû étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper sa place. Ce jeune Bacha, *Kara-*

Méhemed, né pour la guerre, An. 1683. plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter sa fortune.

L'Armée Polonoise campoit toujours en avant. Jean se flattoit d'écraser cette poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands eussent part à cette victoire. Il leur déroba sa marche. Cependant des espions revenant à lui rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre. *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils sont, mais où ils sont.* Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de sang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'avant-garde Polonoise ne s'en croyoit

An. 1683

pas si près. Ils fondent sur elle sans lui donner le tems de se mettre en bataille. Le trouble & la confusion s'emparèrent des esprits. L'Officier ne commande plus ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Cosaques sont renversés ; les Pancernes ne tiennent plus ; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour se sauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems & sont taillés en pièces. On ne voit que des gens qui fuyent & des têtes qui tombent sous le sabre.

Jean arrive au milieu de ce désordre avec le gros de sa Cavalerie. Sa présence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems

An. 1683

de se ranger sur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à son tour. Mais les Turcs se développant pour envelopper toute la ligne Polonoise, & poussés par cette fureur qui animoit les Mahométans sous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towarisz qui dans le siècle passé avoient dit à leur Roi : *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances ? Quand le Ciel tomberoit, nous le soutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble universel où chaque instant entassoit des mourans sur des morts, où la retraite devenoit aussi dange-reuse que la résistance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'é-

An. 1683. chapper avec son fils qui combattoit à côté de lui, ajoutant qu'avec quelques escadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir sa personne sacrée. Le Roi savoit qu'il n'étoit sacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & son fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Housfards jettoient leurs lances; les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les sillons avec les tymbales. Que personne ne se vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer sa vie pour conserver son Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le

leur à la merci de l'ennemi. Des An. 1683. Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur première affaire; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force: ils menaçoient de sabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé sur sa tête. L'inégalité du terrain augmentoit encore le carnage. Des sillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écrasé par les siens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renversé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui sauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bon-

An. 1683.

heur. Démonté, percé d'une balle, il arrosoit un fillon de son sang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par son Cheval, ne voyoit plus son fils. Il le demandoit avec la dernière inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la poursuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite se précipitoit à mesure. Chacun se trouvoit chargé de sa propre conservation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il se met en défense. L'un d'eux levoit le sabre sur cette tête si précieuse à la Pologne, & si odieuse à l'Empire Othoman. Un Réitre de la Garde Royale prévient l'Infidèle & le renverse d'un coup

An. 1683.

de mousqueton. Ce garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoissance de son Prince. L'autre Turc venge son camarade & pousse au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de son corps, en présentant le pistolet au Turc qu'il vient à bout d'écartier par cette contenance ferme. Cette terrible scene se passoit plus vite qu'on ne peut la raconter, La fuite n'en étoit pas suspendue.

La foule des fuyards qui croissoit autour du Roi, rendoit sa situation plus cruelle. Froissé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. *Mateinski* le soutenoit

An. 1683 d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redou- bloit de vigueur. Revenu à lui, il apperçut à travers un nuage de poussière un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le man- teau... C'étoit son fils qui se débarrassa en abandonnant son vêtement, & fut poussé vers un bois où il trouva un asyle.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts: encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus pré- cieux, son Roi, ses Généraux & toute sa cavalerie. L'Infan- terie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'artillerie se dispoisoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes

forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils res- terent maîtres. An. 1683

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vû pen- dant toute l'action le jeune Ba- cha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un peu plus d'expérience & il de- venoit un des plus grands Ca- pitaines.

On n'a jamais su au juste la perte des Polonois. Ils saisirent les premiers momens pour en- terrer leurs morts, afin d'en dérober la connoissance.

Lorsque cette tempête de sang eut cessé, le calme avoit quelque chose de bien triste

An. 1683.

encore. Le Roi accablé de lassitude & de chagrin s'étoit jetté sur du foin. On lui amena son fils qu'il ne comptoit pas instruire par le malheur, leçon utile, puisqu'il lui apprenoit à le supporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne silence. Les Généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs: *Messieurs*, leur dit-il, avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous pour la gloire de ma Nation: j'en suis puni, j'ai été bien battu: mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence

An. 1683.

éloquence du cœur est peut-être au-dessus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha fier d'avoir triomphé d'un si Grand Roi avec des forces inférieures, pensoit de son côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nouvelle de la victoire. Le Grand Visir, sans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la distance n'étant que de six lieues. Il écrivit en même tems à *Tékéli* qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes: « que s'il avoit eu des raisons » pour ménager le Roi de Pologne, elles cessoient à présent; que son Armée étoit

Tome II.

Q

An. 1683,

» entièrement détruite, & lui
 » tué ou pris ; qu'il n'étoit plus
 » question que des Allemands ;
 » dont on auroit bon marché ;
 » & qu'il devoit faire la plus
 » grande diligence pour se ren-
 » dre à Barcan où il assureroit
 » sa Couronne, en méritant la
 » protection de l'Empire Otho-
 » man, & en partageant sa
 » gloire «.

C'est ainsi que Kara-Musta-
 pha projettoit d'effacer sa hon-
 te, sans venir en personne pren-
 dre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la
 nuit avoit rendu des forces,
 donna toute la journée du huit
 à rassembler son Armée disper-
 sée, à la consoler du malheur
 de la veille, à l'animer à la ven-
 geance, à la combiner avec les
 Impériaux, & à régler l'ordre

An. 1683,

de bataille du lendemain. Sa
 lettre à la Reine, datée de ce
 jour, en lui apprenant son dé-
 fastre, étoit glaçante. Il lui di-
 soit qu'il *marchoit aux ennemis*
 & qu'elle devoit s'attendre à leur
défaitte ou à un éternel adieu.

Tekeli n'étoit point arrivé le
 matin du 9, lorsque l'action
 s'engagea. Tout autre que le
 jeune Bacha auroit évité l'enga-
 gement, ou du moins ne l'au-
 roit pas cherché. On aura peine
 à croire que vingt-six mille
 Turcs, tous Cavalerie & sans
 canons, aient osé défier cin-
 quante mille Chrétiens qui ne
 manquoient d'aucune force ;
 Infanterie, Cavalerie, Artille-
 rie. Si c'étoit témérité, le
 jeune Bacha fit encore une
 faute plus considérable. Il se
 mit en bataille dans un cul-de-

An. 1683. fac, le Danube à sa gauche ; une chaîne de montagnes à sa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que son pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ses Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau désespoir a réussi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne assez profonde avec des intervalles médiocres : mais elle étoit soutenue de trois colonnes de quinze Escadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colonnes sont difficiles à rompre, se rallient aisément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Silistrie & celui de Caramanie, An. 1683. menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de son front, mêlée par distribution égale de troupes Allemandes & Polonoises, afin que les deux Nations pussent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de supériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre.

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger : les Turcs plus prompts arriverent sur eux avec des hurlemens & une impétuosité.

An. 1683, té qu'on ne peut décrire. Un torrent qui se précipite d'une montagne, n'est ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laisse chacun dans sa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour respirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Frise qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils sont au moment de réussir, & dix fois on les repousse. Jamais Escadrons ne manœuvrèrent avec plus de légèreté & de promptitude. C'est-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs.

Après tant de tentatives aussi audacieuses qu'inutiles, ils

changent l'ordre de l'attaque. An. 1683. Jusqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche; ils entreprennent également sur le centre & sur la droite; & si un Corps est repoussé, l'autre qui a repris haleine se signale par des efforts au-dessus de la valeur ordinaire. Ce n'est point par le feu, c'est par l'arme blanche dans une mêlée complète qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût paru en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands risques.

Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche; son cheval est tué sous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre; soutenu de quarante de ses domestiques qui descendent de cheval pour le

An. 1683. couvrir de leurs sabres. Jablonowski touché de cet héroïsme, crie, *qu'on sauve ces braves gens.* Les Allemands les mettent en pièces. Le malheureux Bacha livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & se rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de sang est pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainsi dire, de ses deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il se fait jour dans le centre : mais enfin blessé de deux coups de sabre ; & sentant l'épuisement de ses Troupes, il pense à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premières dispositions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de sa Cavalerie pour

le prendre en flanc & lui couper sa retraite. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'Armée Chrétienne poussant de grands cris à son tour, double le pas ; se déploie en croissant, atteint l'ennemi. An. 1683.

Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont : mais ce pont de batteaux, balayé par le canon, & surchargé, s'enfoncé sous le poids. Les autres courent vers le Fort : mais le Fort regorge & les repousse. On en voit se jeter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux ; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin.

Q v

An. 1683. dangereux, restent sur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine mesure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, se laissent égorger comme un troupeau sans défense. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *emman*, pardon ; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Janissaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur destinée. Ils faisoient tous les signes d'un ennemi qui se rend. Ils arbo-

roient le drapeau blanc ; & dans la crainte qu'on ne l'aperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemises qu'ils présentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite sur leurs pantalons, au-dessus desquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes sanglantes de leurs Freres. La rage qui les saisit leur coûta de nouvelles larmes qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janissaires sur le point d'être forcés lorsqu'ils offroient de se rendre, firent une décharge fort meurtrière. Ce fut un coup de désespoir & leur dernier moment. L'Historien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait est

An. 1683. vrai, tout se réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejeter sur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat est bien discipliné, il n'est que brave. Des vingt-six mille Turcs qui combattirent, deux mille seulement se sauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la seconde victoire, si la valeur suffisoit, étoit du nombre.

Tékéli se présenta sur une hauteur lorsque le sang cessoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pu arriver à tems. Il disparut. Il n'étoit ni assez Chrétien, ni assez Turc : moyen sûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus sanglante du siècle, tout étonnoit : un jeune Guerrier qui, sans avoir jamais commandé, osoit se commettre avec d'anciens Généraux & défier le Héros du tems. Vingt-six mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui se virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui se baignent, après la victoire, dans le sang de dix-huit mille hommes qui demandent grâce : vérité que je voudrois supprimer, si la fidélité de l'Histoire le permettoit.

Cette victoire qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des

An. 1683, opérations. On devoit assiéger Neuhausel : on se décida pour Strigonie qui se trouvoit affoiblie par la prise du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a sa citadelle sur un rocher très-élevé. Staremborg, pour reconnoître la place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité : on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue ; & on s'attendoit à une longue résistance. Point de Nations qui soutiennent un siège avec plus d'opiniâtreté que les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se tient,

An. 1683. Si cette pratique s'établissoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes si rapides. Cette loi sévère ne produisit pourtant pas son effet dans cette conjoncture. Le Bacha brula les fauxbourgs & la basse Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ses conditions, qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il seroit conduit à Bude, lui & sa garnison.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Toussaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le suivre en Pologne pour mettre sa tête en sûreté. Le Musulman répondit que sa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il ai-

An. 1683. moit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette résignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Visir n'ayant pas le courage de secourir la place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête sur l'Empereur Ferdinand I. Frere de Charles-Quint. Elle revenoit à ses Maîtres.

La saison s'avançoit ; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois batailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dysenterie aux Étrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Sieniawski. C'est lui qui

avoit marché le premier au secours de Vienne. Grand-Enseigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carrière. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même ; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouse digne de lui. Elle avoit une si grande considération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correspondance avec elle.

La prise de Strigonie termina la campagne, & les Armées se séparèrent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un pays coupé de rivières & de montagnes, infesté des mécontents de Hongrie, semé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs ; & la dernière chaîne

An. 1683. de montagnes qui sépare la haute Hongrie & la Pologne, ne présentait en cette saison que des neiges, des glaces & des torrens, à travers lesquels il falloit se chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on y parvint, les difficultés s'accumuloient.

Le troisième jour de la marche, le Comte de Forgaste, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, suivi de quatre cents chevaux de ses propres troupes, vint se rendre à Jean, en le suppliant de solliciter sa grace auprès de l'Empereur: Jean l'obtint. Forgaste voulut la mériter dans l'occasion même. Il suivit l'Armée jusqu'aux

Monts Carpates, courant sans An. 1683. cesse sur ses compatriotes. Ceux-ci plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dressèrent une embuscade, où toute sa troupe fut taillée en pièces. Le Chef qu'une double trahison avoit rendu si odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main: il se sauva.

Si Jean n'avoit voulu faire que sa route, il se seroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli qui vouloit toujours le ménager, auroit aisément contenu ses Hongrois; mais il vouloit marcher en conquérant, & soumettre à l'Empereur toutes les Villes qui se trouvoient sur son passage. Epéries se défendit trois jours; Sabine un peu plus: Lévochi ouvrit ses

Ar. 1683. portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laissoit des garnisons dans toutes. L'exemple de Forgaste rentré en grace, séduisoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanai, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque chose pour eux de la Cour de Vienne, parce qu'il y auroit eu du danger à lui tout refuser. Et dans le fait le service qu'il rendoit à l'Empereur par la force & la douceur de sa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles; leur sang, que Vienne étoit toujours disposée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du désespoir.

La grace que le Comte Humanai & quelques autres trans-

fuges venoient d'obtenir, leur An. 1683 servit peu. Ils retomberent entre les mains de Tékéli qui leur fit trancher la tête, sans épargner son beau-frere.

Jean traversa les Carpates au mois de Décembre, c'est-à-dire, au tems des plus grandes horreurs, dont ces montagnes sont hérissées; & il rentra en Pologne vers les fêtes de Noel. Il trouva sur les frontières l'Armée de Lithuanie qui marchoit au secours de Vienne dès le mois de Juillet; étrange dissonance, lorsque dans un même État il y a deux Corps d'Armée qui n'obéissent pas au même Chef. La Reine attendoit son auguste Époux à Cracovie: la victoire & l'amour conjugal, en l'embrassant, terminerent ses allarmes.

Ainsi finit cette fameuse cam-

An. 1683. pagne, le salut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande scene qui fixa les yeux de l'Europe & de l'Asie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs services, ou dans la suite, eurent à se plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refusa durement à l'Électeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de sa Maison. Il abandonna le fils, Auguste II. Roi de Pologne aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de son règne il pensoit à mettre au ban de l'Empire, l'Électeur de Bavière; son Successeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potocki*, fit élever une pyramide à son fils sur le ter-

rein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arrosé de son sang. An. 1683

Nous avons vû avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre sa Capitale. Il lui disputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris: ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient sauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que son intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI. né son sujet, institua une fête, où l'on voyoit sur un Drapeau la figure de l'Empereur & la sienne: mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Christine, alors à Rome, écri-

An. 1683. voit au Vainqueur » qu'il lui
 » avoit fait sentir pour la pre-
 » miere fois la passion de l'en-
 » vie; qu'elle lui envioit le ti-
 » tre glorieux de Libérateur de
 » la Chrétienté ».

La scène finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares déposé, quatre Bachas sacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne suffisoient pas pour appaiser les cris de l'Empire Othoman. Tékéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Constantinople. Kara-Mustapha, chargé principalement des malheurs publics, accusé même d'avoir voulu se former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut son arrêt à Belgrade. La résignation Musulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonoise,

Japonoise. Il est écrit dans l'Alcoran, qu'il n'y a point de martyr plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans. Kara-Mustapha se prosterna devant cet ordre de mort, le baïsa, embrassa le Kiahia qui l'apportoît, tira de son sein le sceau de l'Empire qu'il remit à l'Aga des Janissaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglerent. Sa tête fut portée à Constantinople. Que ceux que la faveur élève jettent les yeux sur ce Visir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

Tout le profit de l'expédition fut pour Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans

Tome II.

R.

An. 1683. les interrègnes, adressoient, *incluta Reipublica* : à la célèbre République. La Cour de Vienne sur-tout étoit rigoureuse sur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, est devenue *Sérénissime*, mot vuide de sens, qui ne vaut certainement pas la célébrité : mais les mots dans l'étiquette des Cours sont au-dessus des choses.

*Fin du sixieme Livre & du
second Tome.*

Hist. Polon.
la piece
54



